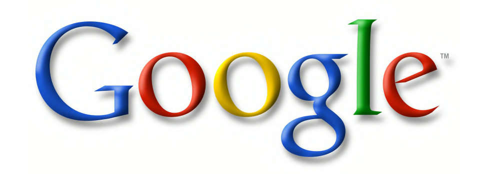




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUATRIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

---

1 7 9 2.

ROMANS.

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

EPITRE DEDICATOIRE
DE ZADIG
A LA SULTANE SHERAA,
PAR *SADI*.

Le 18 du mois de ſchewal, l'an 837 de l'hégire.

CHARMES des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'eſprit, je ne baiſe point la pouſſière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez ſur des tapis d'Iran ou ſur des roſes. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien ſage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuſer à écrire l'hiſtoire de *Zadig*, ouvrage qui dit plus qu'il ne ſemble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger; car quoique vous ſoyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaiſirs vous cherchent, quoique vous ſoyez belle, et que vos talens ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous loue du ſoir au matin, et que par toutes ces raiſons vous ſoyez en droit de n'avoir pas le ſens commun, cependant vous avez l'eſprit très-ſage et le goût très-fin, et je vous ai entendu raiſonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes diſcrète et vous n'êtes point défiante; vous êtes douce ſans être faible; vous êtes bienfeſante avec diſcernement; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre eſprit n'emprunte jamais ſes agrémens des traits de la

médiſance ; vous ne dites du mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuſe facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fond de philoſophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un ſage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduiſit en arabe, pour amuſer le célèbre ſultan *Oulougbeb*. C'était du temps où les Arabes et les Perſans commençaient à écrire des *mille et une nuits*, des *mille et un jours*, *etc*. *Ouloug* aimait mieux la lecture de *Zadig* ; mais les ſultanes aimaient mieux les *mille et un*. Comment pouvez-vous préférer, leur diſait le ſage *Ouloug*, des contes qui ſont ſans raiſon, et qui ne ſignifient rien ? C'eſt préciſément pour cela que nous les aimons, répondaient les ſultanes.

Je me flatte que vous ne leur reſſemblerez pas, et que vous ſerez un vrai *Ouloug*. J'eſpère même que quand vous ſerez laſſe de converſations générales, qui reſſemblent aſſez aux *mille et un*, à cela près qu'elles ſont moins amuſantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raiſon. Si vous aviez été *Thaleſtris*, du temps de *Scander*, fils de *Philippe* ; ſi vous aviez été la reine de Sabée du temps de *Soleiman*, c'euſſent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus céleſtes que vos plaiſirs ſoient ſans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur ſans fin. SADI.

ZADIG,
OU
LA DESTINÉE,
HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Borgne.

Du temps du roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il ſavait modérer ſes paſſions ; il n'affectait rien ; il ne voulait point toujours avoir raiſon, et ſavait reſpecter la faibleſſe des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'eſprit il n'inſultât jamais par des railleries à ces propos ſi vagues, ſi rompus, ſi tumultueux, à ces médiſances téméraires, à ces déciſions ignorantes, à ces turlupinades groſſières, à ce vain bruit de paroles qu'on appelait *converſation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de *Zoroaſtre*, que l'amour-propre eſt un ballon gonflé de vent, dont il ſort des tempêtes, quand on lui a fait une piqûre. *Zadig* ſur-tout ne ſe vantait pas de mépriſer les femmes et de les ſubjuguer. Il était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, ſuivant ce grand précepte de *Zoroaſtre: Quand tu manges, donne à manger aux chiens : duſſent-ils te mordre.* Il était auſſi ſage qu'on peut l'être : car il cherchait à vivre avec des ſages. Inſtruit dans les ſciences des ancie

Chaldéens, il n'ignorait pas les principes phyſiques de la nature, tels qu'on les connaiſſait alors, et ſavait de la métaphyſique ce qu'on en a ſu dans tous les âges, c'eſt-à-dire fort peu de choſe. Il était fermement perſuadé que l'année était de trois cents ſoixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philoſophie de ſon temps, et que le ſoleil était au centre du monde, et quand les principaux mages lui diſaient avec une hauteur inſultante qu'il avait de mauvais ſentimens, et que c'était être ennemi de l'Etat que de croire que le ſoleil tournait ſur lui-même, et que l'année avait douze mois, il ſe taiſait ſans colère et ſans dédain.

Zadig, avec de grandes richeſſes, et par conſéquent avec des amis, ayant de la ſanté, une figure aimable, un eſprit juſte et modéré, un cœur ſincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait ſe marier à *Sémire*, que ſa beauté, ſa naiſſance et ſa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement ſolide et vertueux, et *Sémire* l'aimait avec paſſion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorſque ſe promenant enſemble vers une porte de Babylone ſous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de ſabres et de flèches. C'étaient les ſatellites du jeune *Orcan*, neveu d'un miniſtre, à qui les courtiſans de ſon oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de *Zadig*, mais croyant valoir beaucoup mieux, il était déſeſpéré de n'être pas

préféré. Cette jaloufie, qui ne venait que de fa vanité, lui fit penfer qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les raviffeurs la faifirent, et dans les emportemens de leur violence ils la blefsèrent, et firent couler le fang d'une perfonne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de fes plaintes. Elle s'écriait: Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de fon danger; elle ne penfait qu'à fon cher *Zadig*. Celui-ci dans le même temps la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé feulement de deux efclaves, il mit les raviffeurs en fuite, et ramena chez elle *Sémire* évanouie et fanglante, qui en ouvrant les yeux vit fon libérateur. Elle lui dit: O *Zadig!* je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de *Sémire;* jamais bouche plus raviffante n'exprima des fentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'infpirent le fentiment du plus grand des bienfaits, et le tranfport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa bleffure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était bleffé plus dangereufement; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guérifon de fon amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouir de fes regards; mais un abcès furvenu à l'œil bleffé fit tout craindre On envoya jufqu'à Memphis chercher le gran

médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortége. Il viſita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeſte accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'œil gauche ſont incurables. Tout Babylone, en plaignant la deſtinée de *Zadig*, admira la profondeur de la ſcience d'*Hermès*. Deux jours après, l'abcès perça de lui même; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point; mais dès qu'il put ſortir, il ſe prépara à rendre viſite à celle qui feſait l'eſpérance du bonheur de ſa vie, et pour qui ſeule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une averſion inſurmontable pour les borgnes, venait de ſe marier à *Orcan* la nuit même. A cette nouvelle, il tomba ſans connaiſſance; ſa douleur le mit au bord du tombeau; il fut long-temps malade; mais enfin la raiſon l'emporta ſur ſon affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait ſervit même à le conſoler.

Puiſque j'ai eſſuyé, dit-il, un ſi cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouſe une citoyenne. Il choiſit *Azora*, la plus ſage et la mieux née de la ville; il l'épouſa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légéreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'eſprit et de vertu.

CHAPITRE II.

Le Nez.

Un jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, et fesant des grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même! Hélas! dit-elle, vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cosrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Hé bien, dit *Zadig*, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari! Ah, reprit *Azora*, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle fesait détourner le ruisseau. *Azora* se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres: il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. *Azora* ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit

même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir *Zadig* dans le tombeau de ses pères au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, *Cador* lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins et dînèrent ensemble. *Cador* lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de confiance. *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de rate violent; la dame inquiète et empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vives douleurs. Etes vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur *Arnou* (*a*) contre l'apoplexie. Cette raison, jointe

(*a*) Il y avait dans ce temps un babylonien nommé *Arnou*, qui guérissait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari paſſera du monde d'hier dans le monde du lendemain ſur le pont Tchinavar, l'ange *Aſraël* lui accordera-t-il moins le paſſage, parce que ſon nez ſera un peu moins long dans la ſeconde vie que dans la première ? Elle prit donc un raſoir ; elle alla au tombeau de ſon époux, l'arroſa de ſes larmes, et s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* ſe relève en tenant ſon nez d'une main, et arrêtant le raſoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Coſrou* ; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruiſſeau.

CHAPITRE III.

Le chien et le cheval.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il eſt écrit dans le livre du *Zend*, eſt la lune du miel, et que le ſecond eſt la lune de l'abſinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha ſon bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'eſt plus heureux, diſait-il, qu'un philoſophe qui lit dans ce grand livre que DIEU a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui : il nourrit et il élève ſon ame ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et ſa tendre épouſe ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il ſe retira dans une maiſon de campagne ſur les bords de l'Euphrate. Là il ne

s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une ſeconde ſous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la ſouris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la ſoie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles caſſées; mais il étudia ſur tout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une ſagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour ſe promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, ſuivi de pluſieurs officiers qui paraiſſaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? *Zadig* répondit modeſtement: C'eſt une chienne, et non pas un chien. Vous avez raiſon, reprit le premier eunuque. C'eſt une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout eſſoufflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais ſu ſi la reine avait une chienne.

Préciſément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le

grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à *Zadig*, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit *Zadig*, le cheval qui galoppe le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long: les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit *Zadig*, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand *Desterham*, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu; il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider sa cause au conseil du grand *Desterham*; il parla en ces termes:

Etoiles de justice, abymes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous

jure par *Orosmade*, que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand-veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'était celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de

cinq

cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vint-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de *Zadig*; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or, à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur

indulgence, ſelon la coutume de Babylone. Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on eſt à plaindre quand on ſe promène dans un bois, où la chienne de la reine et le cheval du roi ont paſſé! qu'il eſt dangereux de ſe mettre à la fenêtre! et qu'il eſt difficile d'être heureux dans cette vie!

CHAPITRE IV.

L'Envieux.

ZADIG voulut ſe conſoler, par la philoſophie et par l'amitié, des maux que lui avait faits la fortune. Il avait dans un faubourg de Babylone une maiſon ornée avec goût, où il raſſemblait tous les arts et tous les plaiſirs dignes d'un honnête homme. Le matin ſa bibliothèque était ouverte à tous les ſavans; le ſoir ſa table l'était à la bonne compagnie: mais il connut bientôt combien les ſavans ſont dangereux; il s'éleva une grande diſpute ſur une loi de *Zoroaſtre*, qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, diſaient les uns, ſi cet animal n'exiſte pas? Il faut bien qu'il exiſte, diſaient les autres, puiſque *Zoroaſtre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur diſant: S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins; et par-là nous obéirons tous à *Zoroaſtre*.

Un ſavant, qui avait compoſé treize volumes ſur les propriétés du griffon, et qui de plus était grand théurgite, ſe hâta d'aller accuſer *Zadig* devant un archimage, nommé *Yébor*, (1) le plus

(1) Anagramme de *Boyer*, théatin, confeſſeur de dévotes itrées, évêque par leurs intrigues, qui n'avaient pu réuſſi

ſot des Chaldéens, et partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler *Zadig* pour la plus grande gloire du ſoleil, et en aurait récité le bréviaire de *Zoroaſtre* d'un ton plus ſatisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux *Yébor*, et lui dit :

Vivent le ſoleil et les griffons ! gardez-vous bien de punir *Zadig :* c'eſt un ſaint ; il a des griffons dans ſa baſſe-cour, et il n'en mange point ; et ſon accuſateur eſt un hérétique qui oſe ſoutenir que les lapins ont le pied fendu, et ne ſont point immondes. Hé bien, dit *Yébor*, en branlant ſa tête chauve, il faut empaler *Zadig*, pour avoir mal penſé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* apaiſa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, et qui avait beaucoup de crédit dans le collége des mages. Perſonne ne fut empalé ; de quoi pluſieurs docteurs murmurèrent, et en préſagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria : A quoi tient le bonheur ! tout me perſécute dans ce monde, juſqu'aux êtres qui n'exiſtent pas. Il maudit les ſavans, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il raſſemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnait des ſoupers délicats, ſouvent précédés de concerts, et animés par des converſations

à le faire ſupérieur de ſon couvent, puis précepteur du dauphin, et enfin miniſtre de la feuille par le conſeil du cardinal *Fleuri*, qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner les places à des hommes incapables de les remplir, mais auſſi incapables de ſe rendre dangereux. Ce *Boyer* était un fanatique imbécille, qui perſécuta M. de *Voltaire* dans plus d'une occaſion.

charmantes, dont il avait ſu bannir l'empreſſement de montrer de l'eſprit, qui eſt la plus ſûre manière de n'en point avoir, et de gâter la ſociété la plus brillante. Ni le choix de ſes amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité ; car en tout il préférait l'être au paraître ; et par-là il s'attirait la conſidération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis ſa maiſon demeurait *Arimaze*, perſonnage dont la méchante ame était peinte ſur ſa groſſière phyſionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil ; et pour comble c'était un bel-eſprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réuſſir dans le monde, il ſe vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à raſſembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le ſoir chez *Zadig* l'importunait ; le bruit de ſes louanges l'irritait davantage. Il alla quelquefois chez *Zadig*, et ſe mettait à table ſans être prié : il y corrompait toute la joie de la ſociété, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla ſouper chez *Zadig*. Un autre jour, cauſant avec lui dans le palais, ils abordèrent un miniſtre, qui pria *Zadig* à ſouper, et ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas ſouvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appelait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appelait l'*Heureux*. L'occaſion de faire du mal ſe trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroaſtre*.

L'Envieux alla chez *Zadig*, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis et une dame, à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie son vassal. *Zadig*, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits : il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'Envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne, fesait un sens, et même un vers d'une plus petite mesure : mais par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi ; on y lisait :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de ſa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir juſqu'au roi cette ſatire écrite de la main de *Zadig:* on le fit mettre en priſon, lui, ſes deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, ſans qu'on daignât l'entendre. Lorſqu'il vint recevoir ſa ſentence, l'Envieux ſe trouva ſur ſon paſſage, et lui dit tout haut que ſes vers ne valaient rien. *Zadig* ne ſe piquait pas d'être bon poëte; mais il était au déſeſpoir d'être condamné comme criminel de lèſe-majeſté, et de voir qu'on retînt en priſon une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ſes tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au ſupplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'oſait le plaindre, et qui ſe précipitaient pour examiner ſon viſage, et pour voir s'il mourait avec bonne grâce. Ses parens ſeulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de ſon bien étaient confiſqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il ſe préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de ſon balcon, et s'abattit dans le jardin de *Zadig* ſur un buiſſon de roſes. Une pêche y avait été portée d'un arbre voiſin par le vent: elle était tombée ſur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiſeau enleva la pêche et la tablette, et les porta ſur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des

mots qui ne formaient aucun ſens, et qui paraiſſaient des fins de vers. Il aimait la poéſie, et il y a toujours de la reſſource avec les princes qui aiment les vers : l'aventure de ſon perroquet le fit rêver. La reine, qui ſe ſouvenait de ce qui avait été écrit ſur une pièce de la tablette de *Zadig*, ſe la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajuſtaient enſemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône effermi le roi ſait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour ſeul fait la guerre :
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit à redouter.

Le roi ordonna auſſitôt qu'on fît venir *Zadig* devant lui, et qu'on fît ſortir de priſon ſes deux amis et la belle dame. *Zadig* ſe jeta le viſage contre terre aux pieds du roi et de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grâce, d'eſprit et de raiſon, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux qui l'avait injuſtement accuſé : mais *Zadig* les rendit tous ; et l'Envieux ne fut touché que du plaiſir de ne pas perdre ſon bien. L'eſtime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ſes plaiſirs, le conſultait dans toutes ſes affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaiſance qui pouvait devenir dangereuſe pour elle, pour le roi ſon auguſte époux, pour *Zadig* et pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'eſt pas difficile d'être heureux.

CHAPITRE V.

Le Généreux.

Le temps arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solennellement au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix : le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles : *Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent !*

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'Envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par

une méprise dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur, de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille, qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse, et il la défendait contr'eux: on vint lui dire que d'autres hircaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là: il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère: il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole, et dit: Son action et celle des autres sont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié depuis quelques jours mon ministre et mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais, trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour;

mais je n'ai jamais lu qu'un courtifan ait parlé avantageufement d'un miniftre difgracié contre qui fon fouverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreufes : mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'eft votre majefté feule qui mérite la coupe, c'eft elle qui a fait l'action la plus inouïe, puifqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre efclave, lorfqu'il contredifait votre paffion. On admira le roi et *Zadig*. Le juge qui avait donné fon bien, l'amant qui avait marié fa maîtreffe à fon ami, le foldat qui avait préféré le falut de fa mère à celui de fa maîtreffe, reçurent les préfens du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux : *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas long-temps. Ce jour fut confacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conferve encore dans l'Afie. *Zadig* difait : Je fuis donc enfin heureux; mais il fe trompait.

CHAPITRE VI.

Le Miniftre.

LE roi avait perdu fon premier miniftre. Il choifit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de miniftre fi jeune. Tous les courtifans furent fâchés; l'Envieux en eut un

crachement de ſang, et le nez lui enfla prodigieuſement. *Zadig* ayant remercié le roi et la reine, alla remercier auſſi le perroquet: Bel oiſeau, lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, et qui m'avez fait premier miniſtre: la chienne et le cheval de leurs majeſtés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les deſtins des hommes! mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit: Oui. Ce mot frappe *Zadig*; cependant comme il était bon phyſicien, et qu'il ne croyait pas que les perroquets fuſſent prophètes, il ſe raſſura bientôt; il ſe mit à exercer ſon miniſtère de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des lois, et ne fit ſentir à perſonne le poids de ſa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais quand elle était trop ſévère, il la tempérait; et quand on manquait de lois, ſon équité en feſait qu'on aurait priſes pour celles de *Zoroaſtre*.

C'eſt de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux haſarder de ſauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour ſecourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obſcurcir. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration il mit ce grand talent

en ufage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait fes héritiers fes deux fils par portions égales, après avoir marié leur fœur, et il laiffait un préfent de trente mille pièces d'or à celui de fes deux fils qui ferait jugé l'aimer davantage. L'ainé lui bâtit un tombeau, le fecond augmenta d'une partie de fon héritage la dot de fa fœur; chacun difait: C'eft l'aîné qui aime le mieux fon père; le cadet aime mieux fa fœur; c'eft à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: Votre père n'eft point mort, il eft guéri de fa dernière maladie, il revient à Babylone. DIEU foit loué, répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! *Zadig* dit enfuite la même chofe au cadet. DIEU foit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laiffât à ma fœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, et vous aurez les trente mille pièces; c'eft vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promeffe de mariage à deux mages, et après avoir reçu quelques mois des inftructions de l'un et de l'autre, elle fe trouva groffe. Ils voulaient tous deux l'époufer. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'eft moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un: C'eft moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Hé bien, répondit-elle, je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui

lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enseigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie. Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste et digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça : *Que tu sois son père ou non, tu épouseras sa mère.*

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'Itimadoulet de Médie, nommé *Irax*. C'était un grand seigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse, il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs ; *Zadig* entreprit de le corriger.

Il lui envoya de la part du roi un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux *Irax* fut éveillé, le maître de musique entra suivi des

voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes le refrein était :

Que fon mérite eft extrême !
Que de grâces, que de grandeur,
Ah, combien monfeigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expreffément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduifait à table au fon des inftrumens. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : il aura raifon ; à peine eut-il prononcé quatre paroles, que le fecond chambellan s'écrie : il a raifon. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'*Irax* avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieufe, il crut que le roi des rois l'honorait felon fes mérites ; la feconde lui parut moins agréable ; la troifième fut gênante ; la quatrième fut infupportable ; la cinquième fut un fupplice : enfin outré d'entendre toujours chanter ; Ah ! combien monfeigneur doit être content de lui-même ! d'entendre toujours dire qu'il avait raifon, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour fupplier le roi qu'il daignât rappeler fes chambellans, fes muficiens, fon maître-d'hôtel ; il promit d'être déformais moins vain et plus

appliqué; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux; car, comme dit le *Sadder*, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

CHAPITRE VII.

Les disputes et les audiences.

C'EST ainsi que *Zadig* montrait tous les jours la subtilité de son génie et la bonté de son ame; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes; tout l'empire était rempli de son nom; toutes les femmes le lorgnaient; tous les citoyens célébraient sa justice; les savans le regardaient comme leur oracle; les prêtres même avouaient qu'il en savait même plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres; l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de *Mithra* que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré, pour savoir quelle secte serait favorisée par *Zadig*. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. *Zadig* entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva

enſaite, par un diſcours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de perſonne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et ſa femme prétendirent que dans ſon diſcours il n'y avait pas aſſez de figures, qu'il n'avait pas fait aſſez danſer les montagnes et les collines. Il eſt ſec et ſans génie, diſaient ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le ſoleil fondre comme de la cire; il n'a point le bon ſtyle oriental. *Zadig* ſe contentait d'avoir le ſtyle de la raiſon. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raiſonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier viſir.

Il termina auſſi heureuſement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs ſoutenaient que c'était une impiété de ſe tourner en priant DIEU vers l'orient d'hiver: les noirs aſſuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui ſe tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on ſe tournât comme on voudrait.

Il trouva ainſi le ſecret d'expédier le matin les affaires particulières et les générales: le reſte du jour il s'occupait des embelliſſemens de Babylone: il feſait repréſenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait; ce qui était paſſé de mode depuis long-temps, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en ſavoir plus que les artiſtes;

il les récompenſait par des bienfaits et des diſtinctions, et n'était point jaloux en ſecret de leurs talens. Le ſoir il amuſait beaucoup le roi, et ſur-tout la reine. Le roi diſait : Le grand miniſtre ! La reine diſait : L'aimable miniſtre ! et tous deux ajoutaient : C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y préſenta des premières ; elle lui jura par *Mitbra*, par *Zenda Veſta*, et par le feu ſacré, qu'elle avait déteſté la conduite de ſon mari ; elle lui confia enſuite que ce mari était un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les dieux le puniſſaient, en lui refuſant les précieux effets de ce feu ſacré par lequel ſeul l'homme eſt ſemblable aux immortels : elle finit par laiſſer tomber ſa jarretière ; *Zadig* la ramaſſa avec ſa politeſſe ordinaire, mais il ne la rattacha point au genou de la dame ; et cette petite faute, ſi c'en eſt une, fut la cauſe des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y penſa pas, et la femme de l'Envieux y penſa beaucoup.

D'autres dames ſe préſentaient tous les jours. Les annales ſecrètes de Babylone prétendent qu'il ſuccomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir ſans volupté, et d'embraſſer ſon amante avec diſtraction. Celle à qui il donna, ſans preſque s'en apercevoir, des marques de ſa protection, était une femme de chambre de la reine *Aſtarté*.

Cette tendre babylonienne fe difait à elle-même pour fe confoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieufement d'affaires dans la tête, puifqu'il y fonge encore, même en fefant l'amour. Il échappa à *Zadig*, dans les inftans où plufieurs perfonnes ne difent mot, et où d'autres ne prononcent que des paroles facrées, de s'écrier tout d'un coup : *La reine*. La babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, et qu'il lui difait : *Ma reine*. Mais *Zadig* toujours très-diftrait prononça le nom d'*Aftarté*. La dame, qui dans ces heureufes circonftances interprétait tout à fon avantage, s'imagina que cela voulait dire, vous êtes plus belle que la reine *Aftarté*. Elle fortit du férail de *Zadig* avec de très-beaux préfens. Elle alla conter fon aventure à l'Envieufe, qui était fon amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence. Il n'a pas daigné feulement, dit-elle, me rattacher cette jarretière que voici, et dont je ne veux plus me fervir. Oh! oh! dit la fortunée à l'Envieufe, vous portez les mêmes jarretières que la reine! Vous les prenez donc chez la même fefeufe ? L'Envieufe rêva profondément, ne répondit rien, et alla confulter fon mari l'Envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toujours des diftractions quand il donnait des audiences, et quand il jugeait; il ne favait à quoi les attribuer; c'était-là fa feule peine.

Il eut un fonge : il lui femblait qu'il était couché d'abord fur des herbes fèches, parmi lefquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui

l'incommodaient ; et qu'enſuite il repoſait mollement ſur un lit de roſes, dont il ſortait un ſerpent qui le bleſſait au cœur de ſa langue acérée et envenimée. Hélas, diſait-il, j'ai été long-temps couché ſur ces herbes ſèches et piquantes, je ſuis maintenant ſur le lit de roſes ; mais quel ſera le ſerpent ?

CHAPITRE VIII.

La Jalouſie.

Le malheur de *Zadig* vint de ſon bonheur même, et ſur-tout de ſon mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi et avec *Aſtarté* ſon auguſte épouſe. Les charmes de ſa converſation redoublaient encore par cette envie de plaire qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté ; ſa jeuneſſe et ſes grâces firent inſenſiblement ſur *Aſtarté* une impreſſion dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa paſſion croiſſait dans le ſein de l'innocence. *Aſtarté* ſe livrait ſans ſcrupule et ſans crainte au plaiſir de voir et d'entendre un homme cher à ſon époux et à l'Etat ; elle ne ceſſait de le vanter au roi ; elle en parlait à ſes femmes, qui enchériſſaient encore ſur ſes louanges ; tout ſervait à enfoncer dans ſon cœur le trait qu'elle ne ſentait pas. Elle feſait des préſens à *Zadig*, dans leſquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne penſait ; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ſes ſervices, et quelquefois ſes expreſſions étaient d'une femme ſenſible.

Aſtarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïſſait tant les borgnes, et que cette

autre femme qui avait voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité d'*Aſtarté*, ſes diſcours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, et qui ſe fixaient ſur les ſiens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appela à ſon ſecours la philoſophie, qui l'avait toujours ſecouru; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnaiſſance, la majeſté ſouveraine violée ſe préſentaient à ſes yeux comme des dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémiſſemens et des larmes. Il n'oſait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ſes yeux ſe couvraient d'un nuage; ſes diſcours étaient contraints et ſans ſuite: il baiſſait la vue; et quand, malgré lui, ſes regards ſe tournaient vers *Aſtarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme: ils ſemblaient ſe dire l'un à l'autre: Nous nous adorons et nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig ſortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur ſurchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter: dans la violence de ſes agitations, il laiſſa pénétrer ſon ſecret à ſon ami *Cador* comme un homme qui, ayant ſoutenu long-temps atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître ſon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la ſueur froide qui coule ſur ſon front.

Cador lui dit : J'ai déjà démêlé les ſentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les paſſions ont des ſignes auxquels on ne peut ſe méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puiſque j'ai lu dans votre cœur, ſi le roi n'y découvrira pas un ſentiment qui l'offenſe. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous réſiſtez à votre paſſion avec plus de force que la reine ne combat la ſienne, parce que vous êtes philoſophe, et parce que vous êtes *Zadig*. *Aſtarté* eſt femme ; elle laiſſe parler ſes regards avec d'autant plus d'imprudence qu'elle ne ſe croit pas encore coupable. Malheureuſement raſſurée ſur ſon innocence, elle néglige des dehors néceſſaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à ſe reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous ſauriez tromper tous les yeux : une paſſion naiſſante et combattue éclate ; un amour ſatisfait ſait ſe cacher. *Zadig* frémit à la propoſition de trahir le roi ſon bienfaiteur ; et jamais il ne fut plus fidelle à ſon prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait ſi ſouvent le nom de *Zadig*, ſon front ſe couvrait de tant de rougeur en le prononçant ; elle était tantôt ſi animée, tantôt ſi interdite, quand elle lui parlait en préſence du roi ; une rêverie ſi profonde s'emparait d'elle, quand il était ſorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua ſur-tout que les babouches de ſa femme étaient bleues, et que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que

les rubans de fa femme étaient jaunes, et que le bonnet de *Zadig* était jaune : c'était-là de terribles indices pour un prince délicat. Les foupçons fe tournèrent en certitude dans fon efprit aigri.

Tous les efclaves des rois et des reines font autant d'efpions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Aftarté* était tendre, et que *Moabdar* était jaloux. L'Envieux engagea l'Envieufe à envoyer au roi fa jarretière, qui reffemblait à celle de la reine. Pour furcroît de malheur cette jarretière était bleue. Le monarque ne fongea plus qu'à la manière de fe venger. Il réfolut une nuit d'empoifonner la reine, et de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de fes vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas fourd. On le fouffrait toujours : il était témoin de ce qui fe paffait de plus fecret, comme un animal domeftique. Ce petit muet était très-attaché à la reine et à *Zadig*. Il entendit avec autant de furprife que d'horreur donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne favait pas écrire ; mais il avait appris à peindre, et favait fur-tout faire reffembler. Il paffa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son deffin repréfentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à fon eunuque ; un cordeau bleu et un vafe

une table, avec des jarretières bleues et des
pans jaunes; la reine, dans le milieu du tableau,
pirante entre les bras de ses femmes; et *Zadig*
ranglé à ses pieds. L'horizon représentait un
leil levant, pour marquer que cette horrible
écution devait se faire aux premiers rayons
l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il
urut chez une femme d'*Astarté*, la réveilla,
lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même
rter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient
apper à la porte de *Zadig*; on le réveille; on
i donne un billet de la reine; il doute si c'est
n songe; il ouvre la lettre d'une main tremblante.
Quelle fut sa surprise, et qui pourrait
xprimer la consternation et le désespoir dont il
it accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez
ans l'instant même, ou l'on va vous arracher la
ie. Fuez, Zadig, je vous l'ordonne au nom de
otre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais
oint coupable; mais je sens que je vais mourir
riminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna
u'on fit venir *Cador*; et sans rien lui dire, il
ui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir et de
rendre sur le champ la route de Memphis. Si
ous osez aller trouver la reine, lui dit-il, vous
âtez sa mort; si vous parlez au roi, vous la
erdez encore. Je me charge de sa destinée: suivez
la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez
ris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous
rouver, et je vous apprendrai ce qui se sera passé
à Babylone.

Cador dans le moment même fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais ; il fit monter *Zadig*, qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna ; et bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif arrivé sur le bord d'une colline, d'où on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin après s'être occupé de la destinée déplorable, de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un mouvement de retour sur lui-même, et s'écria : Qu'est-ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisième, qui n'est point coupable, et qui est plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, et l'ame abymée dans l'excès d'un sombre désespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

La femme battue.

ZADIG dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'*Orion* et le brillant astre de *Sirius* le guidaient vers le pôle de *Canope*. Il admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son ame s'élançait jusque dans l'infini, et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite rendu à lui-même, et rentrant dans son cœur il pensait qu'*Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'*Astarté* mourante et *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte; et déjà son domestique fidelle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme

furieux qui la ſuivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embraſſait ſes genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea à la violence de l'égyptien, et aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidelle; mais quand il eut conſidéré cette femme qui était d'une beauté touchante, et qui même reſſemblait un peu à la malheureuſe *Aſtarté*, il ſe ſentit pénétré de compaſſion pour elle et d'horreur pour l'égyptien. Secourez moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des ſanglots; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes; ſauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut ſe jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaiſſance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de reſpecter la beauté et la faibleſſe. Pouvez-vous outrager ainſi un chef-d'œuvre de la nature, qui eſt à vos pieds, et qui n'a pour ſa défenſe que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc auſſi; et c'eſt de toi qu'il faut que je me venge. En diſant ces paroles, il laiſſe la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux; et prenant ſa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de ſang-froid évita aiſément le coup d'un furieux. Il ſe ſaiſit de la lance près du fer dont elle eſt armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle ſe briſe entre leurs mains. L'égyptien tire ſon épée: *Zadig* s'arme de la ſienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-ci porta cent coups précipités: celui-là les pare avec adreſſe. La dame aſſiſe ſur un gazon, rajuſte ſa

coiffure et les regarde. L'égyptien était plus robuſte que ſon adverſaire ; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci ſe battait en homme dont la tête conduiſait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvemens au haſard. *Zadig* paſſe à lui et le déſarme ; et tandis que l'égyptien devenu plus furieux veut ſe jeter ſur lui, il le ſaiſit, le preſſe, le fait tomber en lui tenant l'épée ſur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'égyptien hors de lui tire ſon poignard ; il en bleſſe *Zadig* dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge ſon épée dans le ſein. L'égyptien jette un cri horrible, et meurt en ſe débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix ſoumiſe : Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, Madame ? Que tu meures, ſcélérat, lui répondit-elle, que tu meures ; tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig* ; il vous battait de toutes ſes forces, et il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous ſecourir. Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame, en pouſſant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalouſie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fuſſes à ſa place ! *Zadig* plus ſurpris, et plus en colère qu'il ne l'avait été de ſa vie, lui dit : Madame, toute

belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battiſſe à mon tour, tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-deſſus il remonta ſur ſon chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il ſe retourne au bruit que feſaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria: C'eſt elle-même ; elle reſſemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarraſſèrent pas du mort, et ſe ſaiſirent incontinent de la dame. Elle ne ceſſait de crier à *Zadig* : Secourez-moi encore une fois, étranger généreux : je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, et je ſuis à vous juſqu'au tombeau. L'envie avait paſſé à *Zadig* de ſe battre déſormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs il était bleſſé, ſon ſang coulait, il avait beſoin de ſecours ; et la vue des quatre babyloniens, probablement envoyés par le roi *Moabdar*, le rempliſſait d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X.

L'Esclavage.

COMME il entrait dans la bourgade égyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait: Voilà celui qui a enlevé la belle *Missouf*, et qui vient d'assassiner *Clétofis*. Messieurs, dit-il, DIEU me préserve d'enlever jamais votre belle *Missouf*; elle est trop capricieuse: et à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point assassiné; je me suis défendu seulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grâce pour la belle *Missouf*, qu'il battait impitoyablement. Je suis un étranger qui vient chercher un asile dans l'Egypte: et il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, et par assassiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors justes et humains. Le peuple conduisit *Zadig* à la maison de ville. On commença par le faire penser de sa blessure, et ensuite on l'interrogea, lui et son domestique séparément, pour savoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un assassin; mais il était coupable du sang d'un homme; la loi le condamnait à être esclave. On vendit au profit de la bourgade ses deux chameaux; on distribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté; sa personne fut exposée en vente dans la place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère; mais

le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne fesait pas de comparaison entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc esclave subordonné à son valet : on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds, et en cet état ils suivirent le marchand arabe dans sa maison. *Zadig* en chemin consolait son domestique, et l'exhortait à la patience ; mais, selon sa coutume, il fesait des réflexions sur la vie humaine. Je vois, lui disait-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu passer une chienne ; j'ai pensé être empalé pour un griffon ; j'ai été envoyé au supplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été sur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici esclave avec toi, parce qu'un brutal a battu sa maîtresse. Allons, ne perdons point courage ; tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands arabes aient des esclaves ; et pourquoi ne le serais-je pas comme un autre, puisque je suis homme comme un autre ? Ce marchand ne sera pas impitoyable ; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il en veut tirer des services. Il parlait ainsi, et dans le fond de son cœur il était occupé du sort de la reine de Babylone.

Sétoc le marchand partit deux jours après pour l'Arabie déserte, avec ses esclaves et ses chameaux. Sa tribu habitait vers le désert d'Oreb. Le che-

min fut long et pénible. *Sétoc* dans la route fesait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; et toutes les petites diſtinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb : on repartit ſa charge ſur le dos de chacun des ſerviteurs; *Zadig* en eut ſa part. *Sétoc* ſe mit à rire en voyant tous ſes eſclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raiſon, et lui apprit les lois de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité ſa curioſité, la redoubla, en lui apprenant beaucoup de choſes qui n'étaient point étrangères à ſon commerce; les peſanteurs ſpécifiques des métaux et des denrées, ſous un volume égal; les propriétés de pluſieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un ſage. *Sétoc* lui donna la préférence ſur ſon camarade, qu'il avait tant eſtimé. Il le traita bien, et n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cents onces d'argent à un hébreu, auquel il les avait prêtées en préſence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, et l'hébreu ne pouvant être convaincu s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un arabe. *Sétoc* confia ſa peine à *Zadig*, qui était devenu ſon conſeil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidelle? Sur une large pierre, répondit le

marchand, qui eſt auprès du mont Oreb. Quel eſ le caractère de votre débiteur, dit *Zadig?* Celu d'un fripon, reprit *Sétoc*. Mais, je vous demand ſi c'eſt un homme vif ou flegmatique, aviſé o imprudent. C'eſt de tous les mauvais payeurs, di *Sétoc*, le plus vif que je connaiſſe. Hé bien, inſiſt *Zadig*, permettez que je plaide votre cauſ devant le juge. En effet, il cita l'hébreu au tribu nal, et il parla ainſi au juge : Oreiller du trôn d'équité, je viens redemander à cet homme, a nom de mon maître, cinq cents onces d'argen qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins dit le juge. Non, ils ſont morts : mais il reſt une large pierre ſur laquelle l'argent fut compté et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'o aille chercher la pierre, j'eſpère qu'elle porter témoignage ; nous reſterons ici l'hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne : je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très-volontiers, répondit le juge ; et il ſe mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience ; Hé bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'eſt pas encore venue ? L'hébreu en riant répondit : Votre grandeur reſterait ici juſqu'à demain, que la pierre ne ſerait pas encore arrivée ; elle eſt à plus de ſix milles d'ici : et il faudrait quinze hommes pour la remuer. Hé bien, s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avoue donc que c'eſt ſu elle que l'argent fut compté. L'hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge

ordonna

ordonna qu'il ſerait lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave *Zadig* et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI.

Le Bûcher.

SÉTOC enchanté fit de ſon eſclave ſon ami intime. Il ne pouvait pas plus ſe paſſer de lui qu'avait fait le roi de Babylone; et *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans ſon maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon ſens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleſte, c'eſt-à-dire le ſoleil, la lune et les étoiles, ſelon l'ancien uſage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de diſcrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus ſon hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, diſait *Sétoc*, ce ſont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages: ils animent la nature, ils règlent les ſaiſons, ils ſont d'ailleurs ſi loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer Rouge qui portent vos marchandiſes aux Indes. Pourquoi ne ſerait-elle pas auſſi ancienne que les étoiles? Et ſi vous adorez ce qui eſt éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui eſt aux extrémités du monde. Non, diſait

Sétoc, les étoiles ſont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le ſoir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait ſouper avec *Sétoc*; et dès que ſon patron parut, il ſe jeta à genoux devant ces cires allumées, et leur dit: Eternelles et brillantes clartés, ſoyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il ſe mit à table ſans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc, lui dit *Sétoc* étonné? Je fais comme vous, répondit *Zadig*; j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien. *Sétoc* comprit le ſens profond de cet apologue. La ſageſſe de ſon eſclave entra dans ſon ame; il ne prodigua plus ſon encens aux créatures, et adora l'être éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuſe venue originairement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorſqu'un homme marié était mort, et que ſa femme bien-aimée voulait être ſainte, elle ſe brûlait en public ſur le corps de ſon mari. C'était une fête ſolennelle, qui s'appelait *le bûcher du veuvage*. La tribu, dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus conſidérée. Un arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, ſa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit ſavoir le jour et l'heure où elle ſe jetterait dans le feu au ſon des tambours et des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc* combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre-humain; qu'on laiſſait brûler tous les jours de jeunes veuves qui

pouvaient donner des enfans à l'Etat, ou du moins élever les leurs; et il le fit convenir qu'il fallait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. *Sétoc* répondit : Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée ? y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari, lui dit-il ? Moi ? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. Ah ! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote, je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres, et par vanité, lui parla long-temps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas ? Hélas ! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Aſtarté*, pour ne pas éluder cette déclaration ; mais il alla dans l'inſtant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était paſſé, et leur conſeilla de faire une loi, par laquelle il ne ſerait permis à une veuve de ſe brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête, pendant une heure entière. Depuis ce temps, aucune dame ne ſe brûla en Arabie. On eut au ſeul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume ſi cruelle, qui durait depuis tant de ſiècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII.

Le Souper.

SETOC, qui ne pouvait ſe ſéparer de cet homme en qui habitait la ſageſſe, le mena à la grande foire de Baſſora, où devaient ſe rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une conſolation ſenſible de voir tant d'hommes de diverſes contrées réunis dans la même place. Il lui paraiſſait que l'univers était une grande famille qui ſe reſſemblait à Baſſora. Il ſe trouva à table dès le ſecond jour avec un égyptien, un indien gangaride, un habitant du Cathay, un grec, un celte et pluſieurs autres étrangers, qui, dans leurs fréquens voyages vers le golfe arabique, avaient appris aſſez d'arabe pour ſe faire entendre. L'égyptien paraiſſait fort en colère. Quel abominable pays que Baſſora, diſait-il ! on m'y refuſe mille onces d'or ſur le meilleur effet du monde. Com-

ment donc, dit *Sétoc* ? fur quel effet vous a-t-on refufé cette fomme ? Sur le corps de ma tante, répondit l'égyptien ; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours ; elle eft morte en chemin ; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons ; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il eft bien étrange qu'on ne veuille pas feulement me donner ici mille onces d'or fur un effet fi folide. Tout en fe courrouçant il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'indien le prenant par la main s'écria avec douleur : Ah ! qu'allez-vous faire ? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le gangaride. Il fe pourrait faire que l'ame de la défunte fût paffée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous expofer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'eft outrager manifeftement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules ? reprit le colérique égyptien ; nous adorons un bœuf, et nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, eft-il poffible, dit l'homme du Gange ? Il n'y a rien de fi poffible, repartit l'autre ; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en ufons ainfi, et perfonne parmi nous n'y trouve à redire. A cent trente-cinq mille ans, dit l'indien ! ce compte eft un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingts mille que l'Inde eft peuplée, et affurément nous fommes vos anciens ; et *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fuffiez avifés de les mettre fur les

autels et à la broche. Voilà un plaiſant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'égyptien ; qu'a donc fait votre *Brama* de ſi beau ? Le bramin répondit : C'eſt lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un chaldéen qui était auprès de lui, c'eſt *le poiſſon Oannés* à qui on doit de ſi grands bienfaits ; et il eſt juſte de ne rendre qu'à lui ſes hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il ſortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut pluſieurs enfans qui furent tous rois, comme chacun ſait. J'ai ſon portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut ; mais c'eſt aſſurément une très-grande impiété de faire cuire du poiſſon ; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien diſputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne ſe vantent que de quatre vingts mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille ſiècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannés*.

L'homme de Cambalu, prenant la parole, dit : Je reſpecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poiſſon *Oannés* ; mais peut-être que le *Li* (*a*)

(*a*) Mots chinois qui ſignifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raiſon, et *Tien*, le ciel, et qui ſignifient auſſi DIEU.

ou le *Tien*, comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poiſſons. Je ne dirai rien de mon pays ; il eſt auſſi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée et les Indes enſemble. Je ne diſpute pas d'antiquité, parce qu'il ſuffit d'être heureux, et que c'eſt fort peu de choſe d'être ancien : mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Aſie prend les nôtres, et que nous en avions de fort bons avant qu'on ſût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le grec : eſt-ce que vous ne ſavez pas que le chaos eſt le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il eſt ? Ce grec parla long-temps ; mais il fut enfin interrompu par le celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on diſputait, ſe crut alors plus ſavant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* et le gui de chêne qui valuſſent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avait toujours du gui dans ſa poche ; que les Scythes ſes ancêtres étaient les ſeuls gens de bien qui euſſent jamais été au monde ; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de reſpect pour ſa nation ; et qu'enfin ſi quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et *Sétoc* vit le moment où la table allait être enſanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le ſilence pendant toute la diſpute, ſe leva enfin : il s'adreſſa d'abord au celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raiſon, et lui

demanda du gui ; il loua le grec fur fon éloq
et adoucit tous les efprit échauffés. Il ne
très-peu de chofe à l'homme du Cathay ,
qu'il avait été le plus raifonnable de tous.
il leur dit : Mes amis, vous alliez vous qu
pour rien, car vous êtes tous du même avi
mot ils fe récrièrent tous. N'eft-il pas vrai
au celte, que vous n'adorez pas ce gui, ma
qui a fait le gui et le chêne ? Affurément, r
le celte. Et vous, Monfieur l'égptien, vo
rez apparemment dans un certain bœuf c
vous a donné les bœufs ? Oui, dit l'égypt
poiffon *Oannés*, continua-t-il, doit céder
qui a fait la mer et les poiffons. D'accord
chaldéen. L'indien, ajouta-t-il, et le c
reconnaiffent comme vous un premier pr
je n'ai pas trop bien compris les chofes adn
que le grec a dites, mais je fuis fûr qu'il
auffi un être fupérieur, de qui la forme et
tière dépendent. Le grec, qu'on admirait,
Zadig avait très-bien pris fa penfée. Vo
donc tous de même avis, repliqua *Zadig*,
a pas là de quoi fe quereller. Tout le mond
braffa. *Sétoc*, après avoir vendu fort cher
rées, reconduifit fon ami *Zadig* dans fa
Zadig apprit en arrivant qu'on lui avait f
procès en fon abfence, et qu'il allait êtr
à petit feu.

CHAPITRE XIII.

Le Rendez-vous.

PENDANT ſon voyage à Baſſora, les prêtres des étoiles avaient réſolu de le punir. Les pierreries et les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de droit, c'était bien le moins qu'ils fiſſent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accuſèrent donc *Zadig* d'avoir des ſentimens erronés ſur l'armée céleſte; ils dépoſèrent contre lui, et jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne ſe couchaient pas dans la mer. Ce blaſphème effroyable fit frémir les juges; ils furent prêts de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouïrent ces paroles impies, et ils l'auraient fait ſans doute, ſi *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais, dans l'excès de leur douleur, ils ſe contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* déſeſpéré employa en vain ſon crédit pour ſauver ſon ami; il fut bientôt obligé de ſe taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, et qui en avait obligation à *Zadig*, réſolut de le tirer du bûcher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula ſon deſſein dans ſa tête, ſans en parler à perſonne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain; elle n'avait que la nuit pour le ſauver: voici comme elle s'y prit en femme charitable et prudente.

Elle ſe parfuma; elle releva ſa beauté par l'ajuſtement le plus riche et le plus galant, et

alla demander une audience secrète au chef d
prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vie
lard vénérable, elle lui parla en ces termes : F
aîné de la grande ourse, frère du taureau, cou
du grand chien, (c'étaient les titres de ce pontif
je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien pe
d'avoir commis un péché énorme, en ne me br
lant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effe
qu'avais-je à conserver? une chair périssable,
qui est déjà toute flétrie. En disant ces parole
elle tira, de ses longues manches de soie, ses br
nus d'une forme admirable et d'une blanche
éblouissante. Vous voyez, dit-elle, le peu q
cela vaut. Le pontife trouva dans son cœur q
cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, et
bouche le confirma; il jura qu'il n'avait vu
sa vie de si beaux bras. Hélas! lui dit la veuv
les bras peuvent être un peu moins mal que
reste; mais vous m'avouerez que la gorge n'ét
pas digne de mes attentions. Alors elle lais
voir le sein le plus charmant que la nature e
jamais formé. Un bouton de rose sur une pomn
d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance s
du buis, et les agneaux sortant du lavoir auraie
semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ses gran
yeux noirs qui languissaient en brillant douc
ment d'un feu tendre, ses joues animées de
plus belle pourpre mêlée au blanc de lait
plus pur, son nez qui n'était pas comme la to
du mont Liban, ses lèvres, qui étaient comn
deux bordures de corail, renfermant les pl
belles perles de la mer d'Arabie, tout ce

ensemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grâce de *Zadig*. Hélas ! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderai sa grâce, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona* ; ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, et dès que la brillante étoile *Sheat* sera sur l'horizon ; vous me trouverez sur un sopha couleur de rose, et vous en userez comme vous pourrez avec votre servante Elle sortit alors emportant avec elle la signature, et laissa le vieillard plein d'amour et de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner ; il but une liqueur composée de la canelle de Ceilan, et des précieuses épices de Tidor et de Ternate, et attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le second pontife. Celui ci l'assura que le soleil, la lune et tous les feux du firmament n'étaient que des feux follets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui proposa d'en donner le prix. Elle se laissa vaincre, et donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De là elle passa chez le troisième et chez le quatrième prêtre, prenant toujours une signature, et donnant un rendez-vous d'étoile en

étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, et leur dit, à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de *Zadig*. Chacun d'eux arriva à l'heure prefcrite ; chacun fut bien étonné d'y trouver fes confrères, et plus encore d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifeftée. *Zadig* fut fauvé. *Sétoc* fut fi charmé de l'habileté d'*Almona* qu'il en fit fa femme. (2)

CHAPITRE XIV.

La Danfe.

SETOC devait aller, pour les affaires de fon commerce, dans l'île de Serendib ; mais le premier mois de fon mariage, qui eft, comme on fait, la lune du miel, ne lui permettait ni de quitter fa

(2) Les deux chapitres fuivans ne fe trouvent point dans les éditions imprimées. Le chapitre XIII était terminé par ce qui fuit. *Zadig* partit après s'être jeté aux pieds de fa belle libératrice. *Sétoc* et lui fe quittèrent en pleurant, en fe jurant une amitié éternelle, et en fe promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours penfant à fa malheureufe *Aftarté*, et toujours réfléchiffant fur le fort qui s'obftinait à fe jouer de lui et à le perfécuter. Quoi, difait-il, quatre cents onces d'or pour avoir vu paffer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé, parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en efclavage pour avoir fecouru une femme qu'on battait ; et fur le point d'être brûlé pour avoir fauvé la vie à toutes les jeunes veuves arabes !

femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter: il pria ſon ami *Zadig* de faire pour lui le voyage. Hélas! diſait *Zadig*, faut-il que je mette encore un plus vaſte eſpace entre la belle *Aſtarté* et moi? mais il faut ſervir mes bienfaiteurs: il dit; il pleura, et il partit.

Il ne fut pas long-temps dans l'île de Serendib ſans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différends entre les négocians, l'ami des ſages, le conſeil du petit nombre de gens qui prennent conſeil. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait *Zadig*; il eut confiance en ſa ſageſſe, et en fit ſon ami. La familiarité et l'eſtime du roi fit trembler *Zadig*. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de *Moabdar*. Je plais au roi, diſait-il; ne ſerai-je pas perdu? Cependant il ne pouvait ſe dérober aux careſſes de ſa majeſté; car il faut avouer que *Nabuſſan* roi de Serendib, fils de *Nuſſanab*, fils de *Nabaſſun*, fils de *Sanbuſna*, était un des meilleurs princes de l'Aſie; et que quand on lui parlait il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé: c'était à qui pillerait ſes tréſors. Le receveur-général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple fidellement ſuivi par les autres. Le roi le ſavait; il avait changé de tréſorier pluſieurs fois, mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à ſa majeſté, et la plus groſſe aux adminiſtrateurs.

Le roi *Nabussan* confia sa peine au
Vous qui savez tant de belles choses,
ne sauriez-vous point le moyen de me
ver un trésorier qui ne me vole point ?
ment, répondit *Zadig*, je sais une faç
lible de vous donner un homme qui ait
nettes. Le roi charmé lui demanda, en
sant, comment il fallait s'y prendre. Il
Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui
teront pour la dignité de trésorier,
dansera avec le plus de légéreté sera
ment le plus honnête homme. Vous vo
dit le roi; voilà une plaisante façon de c
receveur de mes finances. Quoi! vous p
que celui qui fera le mieux un entrecha
financier le plus intègre et le plus
vous réponds pas qu'il sera le plus
Zadig, mais je vous assure que ce
tablement le plus honnête homme. *Zadig*
avec tant de confiance que le roi crut
quelque secret surnaturel pour connaître
ciers. Je n'aime pas le surnaturel, dit
gens et les livres à prodiges m'ont toujour
si votre majesté veut me laisser faire
que je lui propose, elle sera bien convai
mon secret est la chose la plus simple et
aisée. *Nabussan*, roi de Serendib, fut b
étonné d'entendre que ce secret était simp
si on le lui avait donné pour un miracle:
dit-il, faites comme vous l'entendrez.
moi faire, dit *Zadig*, vous gagnerez
épreuve plus que vous ne pensez. Le jour

t publier, au nom du roi, que tous ceux qui tendaient à l'emploi de haut-receveur des de. rs de sa gracieuse majesté *Nabussan*, fils de *ssanab*, eussent à se rendre, en habits de soie ère, le premier de la lune du crocodile, dans .tichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre soixante et quatre. On avait fait venir des vio- s dans un sallon voisin; tout était préparé pour al; mais la porte de ce sallon était fermée, et illait, pour y entrer, passer par une petite ga- e assez obscure. Un huissier vint chercher et oduire chaque candidat, l'un après l'autre, ce passage dans lequel on le laissait seul quel- s minutes. Le roi, qui avait le mot, avait lé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque s les prétendans furent arrivés dans le sallon, iajesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on lansa plus pesamment et avec moins de grâce; vaient tous la tête baissée, les reins courbés, nains collées à leurs côtés. Quels fripons! disait t bas *Zadig*. Un seul d'entr'eux formait des pas c agilité, la tête haute, le regard assuré, les s étendus, le corps droit, le jarret ferme. Ah, nnête homme, le brave homme! disait *Zadig*. roi embrassa ce bon danseur, le déclara tré- er, et tous les autres furent punis et taxés avec lus grande justice du monde; car chacun, dans emps qu'il avait été dans la galerie, avait pli ses poches, et pouvait à peine marcher. roi fut fâché pour la nature humaine que de soixante et quatre danseurs il y eût soixante rois filoux. La galerie obscure fut appelée le

corridor de la tentation. On aurait en Perse empalé ces soixante et trois seigneurs ; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain ; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgracier ce danseur si léger ; à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car *Nabussan* était fort indulgent.

Il était aussi fort reconnaissant ; il donna à *Zadig* une somme d'argent plus considérable qu'aucun trésorier n'en avait jamais volé au roi son maître. *Zadig* s'en servit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la destinée d'*Astarté*. Sa voix trembla en donnant cet ordre, son sang reflua vers son cœur, ses yeux se couvrirent de ténèbres, son ame fut prête à l'abandonner. Le courrier partit, *Zadig* le vit embarquer ; il rentra chez le roi, ne voyant personne, croyant être dans sa chambre, et prononçant le nom d'amour. Ah! l'amour, dit le roi ; c'est précisément ce dont il s'agit : vous avez deviné ce qui fait ma peine. Que vous êtes un grand homme ! j'espère que vous m'apprendrez à connaître une femme à toute épreuve, comme vous m'avez fait trouver un trésorier désintéressé. *Zadig* ayant repris ses sens, lui promit de le servir en amour comme en finance, quoique la chose parût plus difficile encore.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Les yeux bleus.

Le corps et le cœur, dit le roi à *Zadig*.... A ces mots le babylonien ne put s'empécher d'interrompre sa majesté. Que je vous sais bon gré, dit-il, de n'avoir point dit *l'esprit et le cœur*; car on n'entend que ces mots dans les conversations de Babylone; on ne voit que des livres où il est question du cœur et de l'esprit, composés par des gens qui n'ont ni de l'un, ni de l'autre : mais de grâce, Sire, poursuivez. *Nabussan* continua ainsi : Le corps et le cœur sont chez moi destinés à aimer; la première de ces deux puissances a tout lieu d'être satisfaite. J'ai ici cent femmes à mon service, toutes belles, complaisantes, prévenantes, voluptueuses même, ou feignant de l'être avec moi. Mon cœur n'est pas à beaucoup près si heureux. Je n'ai que trop éprouvé qu'on caresse beaucoup le roi de Serendib, et qu'on se soucie fort peu de *Nabussan*. Ce n'est pas que je croie mes femmes infidelles, mais je voudrais trouver une ame qui fût à moi; je donnerais, pour un pareil trésor, les cents beautés dont je possède les charmes : voyez si, sur ces cent sultanes, vous pouvez m'en trouver une dont je sois sûr d'être aimé.

Zadig lui répondit comme il avoit fait sur l'article des financiers : Sire, laissez-moi faire : mais permettez d'abord que je dispose de ce que vous aviez étalé dans la galerie de la tentation; je vous

en rendrai bon compte, et vous n'y perdrez
Le roi le laiſſa le maître abſolu. Il choiſit
rendib trente-trois petits boſſus des plus v
qu'il put trouver, trente-trois pages de
beaux, et trente-trois bonzes des plus élo
et des plus robuſtes. Il leur laiſſa à tous la l
d'entrer dans les cellules des ſultanes; c
petit boſſu eut quatre mille pièces d'or à d
et dès le premier jour tous les boſſus furen
reux. Les pages, qui n'avaient rien à
qu'eux-mêmes, ne triomphèrent qu'au b
deux ou trois jours. Les bonzes eurent u
plus de peine; mais enfin trente-trois dév
rendirent à eux. Le roi, par des jalouſ
avaient vue ſur toutes les cellules, vit tou
épreuves, et fut émerveillé. De ſes cent
quatre-vingt-dix-neuf ſuccombèrent à ſes
Il en reſtait une toute jeune, toute neuve,
ſa majeſté n'avait jamais approché. On
tacha un, deux, trois boſſus qui lui offrire
qu'à vingt mille pièces; elle fut incorruptil
ne put s'empêcher de rire de l'idée qu'avai
boſſus de croire que de l'argent les rendrait
faits. On lui préſenta les deux plus beaux
elle dit qu'elle trouvait le roi encore plus be
lui lâcha le plus éloquent des bonzes, et
le plus intrépide; elle trouva le premier
vard, et ne daigna pas même ſoupçonner le
du ſecond. Le cœur fait tout, diſait-elle;
céderai jamais ni à l'or d'un boſſu, ni aux
d'un jeune homme, ni aux ſéductions d'un l
j'aimerai uniquement *Nabuſſan* fils de *Nu*

et j'attendrai qu'il daigne m'aimer. Le roi fut tranſporté de joie, d'étonnement et de tendreſſe. Il reprit tout l'argent qui avait fait réuſſir les boſſus, et en fit préſent à la belle *Falide*; c'était le nom de cette jeune perſonne. Il lui donna ſon cœur: elle le méritait bien. Jamais la fleur de la jeuneſſe ne fut ſi brillante; jamais les charmes de la beauté ne furent ſi enchanteurs. La vérité de l'hiſtoire ne permet pas de taire qu'elle feſait mal la révérence, mais elle danſait comme les Fées, chantait comme les Syrènes et parlait comme les Grâces: elle était pleine de talens et et de vertus.

Nabuſſan aimé l'adora: mais elle avait les yeux bleus, et ce fut la ſource des plus grands malheurs. Il y avait une ancienne loi qui défendait aux rois d'aimer une de ces femmes que les Grecs ont appelées depuis *boopies*. Le chef des bonzes avait établi cette loi il y avait plus de cinq mille ans; c'était pour s'approprier la maîtreſſe du premier roi de l'île de Serendib que ce premier bonze avait fait paſſer l'anathème des yeux bleus en conſtitution fondamentale d'Etat. Tous les ordres de l'empire vinrent faire à *Nabuſſan* des remontrances. On diſait publiquement que les derniers jours du royaume étaient arrivés, que l'abomination était à ſon comble, que toute la nature était menacée d'un événement ſiniſtre; qu'en un mot, *Nabuſſan* fils de *Nuſſanab*, aimait deux grands yeux bleus. Les boſſus, les financiers, les bonzes et les brunes remplirent le royaume de leurs plaintes.

Les peuples sauvages, qui habitent le nord Serendib, profitèrent de ce mécontentement néral. Ils firent une irruption dans les Etats bon *Nabussan*. Il demanda des subsides à sujets; les bonzes, qui possédaient la moitié revenu de l'Etat, se contentèrent de lever mains au ciel, et refusèrent de les mettre d leurs coffres pour aider le roi. Ils firent de be prières en musique, et laissèrent l'Etat en p aux barbares.

O mon cher *Zadig*, me tireras-tu encore cet horrible embarras! s'écria douloureuse *Nabussan*. Très-volontiers, répondit *Zad* vous aurez de l'argent des bonzes tant que v en voudrez. Laissez à l'abandon les terres où s situés leurs châteaux, et défendez seulement vôtres. *Nabussan* n'y manqua pas: les bon vinrent se jeter aux pieds du roi, et implorer assistance. Le roi leur répondit par une belle sique, dont les paroles étaient des prières au pour la conservation de leurs terres. Les bon enfin donnèrent de l'argent, et le roi finit h reusement la guerre. Ainsi *Zadig*, par ses c seils sages et heureux, et par les plus g services, s'était attiré l'irréconciliable ini des hommes les plus puissans de l'Etat; les bon et les brunes jurèrent sa perte; les financiers les bossus ne l'épargnèrent pas; on le rendit s pect au bon *Nabussan*; les services rendus rest souvent dans l'antichambre, et les soupçons trent dans le cabinet, selon la sentence *Zoroastre*: c'était tous les jours de nouvel

accusations; la première est repoussée, la seconde effleure, la troisième blesse, la quatrième tue.

Zadig intimidé, qui avait bien fait les affaires de son ami *Sétoc*, et qui lui avait fait tenir son argent, ne songea plus qu'à partir de l'île, et résolut d'aller lui-même chercher des nouvelles d'*Astarté*: car, disait-il, si je reste dans Serendib les bonzes me feront empaler; mais où aller, je serai esclave en Egypte, brûlé selon toutes les apparences en Arabie, et étranglé à Babylone. Cependant il faut savoir ce qu'*Astarté* est devenue: partons et voyons à quoi me réserve ma triste destinée.

CHAPITRE XVI.

Le Brigand.

En arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait: Tout ce que vous avez nous appartient, et votre personne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point et résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer long-temps. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que fesait *Zadig*,

conçut de l'eſtime pour lui. Il deſcendit en hâte, et vint lui-même écarter ſes gens, et délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui paſſe ſur mes terres eſt à moi, dit-il, auſſi-bien que ce que je trouve ſur les terres des autres; mais vous me paraiſſez un ſi brave homme que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans ſon château, ordonnant à ſes gens de le bien traiter; et le ſoir *Arbogad* voulut ſouper avec *Zadig*.

Le ſeigneur du château était un de ces arabes qu'on appelle *voleurs*; mais il feſait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaiſes; il volait avec une rapacité furieuſe, et donnait libéralement: intrépide dans l'action, aſſez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, et ſur-tout plein de franchiſe. *Zadig* lui plut beaucoup; ſa converſation qui s'anima fit durer le repas; enfin *Arbogad* lui dit: Je vous conſeille de vous enrôler ſous moi, vous ne ſauriez mieux faire; ce métier-ci n'eſt pas mauvais; vous pourrez un jour devenir ce que je ſuis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel temps vous exercez cette noble profeſſion? Dès ma plus tendre jeuneſſe, reprit le ſeigneur. J'étais valet d'un arabe aſſez habile; ma ſituation m'était inſupportable. J'étais au déſeſpoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la deſtinée ne m'eût pas réſervé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil arabe, qui me dit: Mon fils, ne déſeſpérez pas; il y avait autrefois un grain de ſable qui ſe

lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts; au bout de quelques années il devint diamant, et il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impression; j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux, je m'associai des camarades; je me mis en état de voler de petites caravanes; ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec usure: on me considéra beaucoup; je devins seigneur brigand; j'acquis ce château par voie de fait. Le satrape de Syrie voulut m'en déposséder; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre; je donnai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, et j'agrandis mes domaines; il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, et point du tout celle de payeur.

Le grand defterham de Babylone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit satrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre: j'étais instruit de tout: je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand; il est aujourd'hui un

de mes meilleurs officiers, et des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* est tué, et que tout est en confusion dans Babylone.

Moabdar est tué! dit *Zadig*; et qu'est devenue la reine *Astarté?* Je n'en sais rien, reprit *Arbogad*. Tout ce que je sais, c'est que *Moabdar* est devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone est un grand coupe-gorge, que tout l'empire est désolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine? dit *Zadig*; de grâce, ne savez-vous rien de la destinée de la reine? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il; elle est probablement parmi ses concubines, si elle n'a pas été tuée dans le tumulte; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses; je n'en garde aucune; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand; peut-être ai-je vendu la reine *Astarté*; peut-être est elle morte: mais peu m'importe, et je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il bûvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* bûvait toujours, fesait des contes, répétait sans

ceſſe qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à ſe rendre auſſi heureux que lui. Enfin doucement aſſoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un ſommeil tranquille. *Zadig* paſſa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, diſait-il, le roi eſt devenu fou? il eſt tué? Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire eſt déchiré, et ce brigand eſt heureux. O fortune! ô deſtinée! un voleur eſt heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuſe, ou vit dans un état pire que la mort. O *Aſtarté*! qu'êtes-vous devenue?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château; mais tout le monde était occupé, perſonne ne lui répondit: on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confuſion tumultueuſe, ce fut la permiſſion de partir. Il en profita ſans tarder, plus abymé que jamais dans ſes réflexions douloureuſes.

Zadig marchait inquiet, agité, l'eſprit tout occupé de la malheureuſe *Aſtarté*, du roi de Babylone, de ſon fidelle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme ſi capricieuſe que des babyloniens avaient enlevée ſur les confins de l'Egypte; enfin de tous les contre-temps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

CHAPITRE XVII.

Le Pêcheur.

A QUELQUES lieues du château d'*Arbo*
se trouva sur le bord d'une petite rivière,
jours déplorant sa destinée, et se rega
comme le modèle du malheur. Il vit u
cheur couché sur la rive, tenant à peine
main languissante son filet, qu'il semblait
donner, et levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheure
tous les hommes, disait le pêcheur. J'a
de l'aveu de tout le monde, le plus c
marchand de fromages à la crême dans
lone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus
femme qu'homme pût posséder, et j'en
trahi. Il me restait une chétive maison,
vue pillée et détruite. Réfugié dans un
bane, je n'ai de ressource que ma pêche,
ne prends pas un poisson. O mon filet!
te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi d
jeter. En disant ces mots il se lève, et s'a
dans l'attitude d'un homme qui allait se
cipiter et finir sa vie.

Eh quoi! se dit *Zadig* à lui-même, il y a
des hommes aussi malheureux que moi!
deur de sauver la vie au pêcheur fut
prompte que cette réflexion. Il court,
il l'arrête, il l'interroge d'un air atten
consolant. On prétend qu'on en est moins
heureux quand on ne l'est pas seul: mais,

Zoroastre, ce n'eſt pas par malignité, c'eſt par beſoin. On ſe ſent alors entraîné vers un infortuné comme vers ſon ſemblable. La joie d'un homme heureux ſerait une inſulte ; mais deux malheureux ſont comme deux arbriſſeaux faibles, qui s'appuyant l'un ſur l'autre ſe fortifient contre l'orage.

Pourquoi ſuccombez-vous à vos malheurs ? dit *Zadig* au pêcheur. C'eſt, répondit-il, parce que je n'y vois pas de reſſource. J'ai été le plus conſidéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je feſais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Aſtarté* et le fameux miniſtre *Zadig* les aimaient paſſionnément. J'avais fourni à leurs maiſons ſix cents fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine et *Zadig* avaient diſparu. Je courus chez le ſeigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grand deſterham, qui munis d'un papier royal pillaient ſa maiſon loyalement et avec ordre. Je volai aux cuiſines de la reine ; quelques-uns des ſeigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en priſon ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite : mais tous m'aſſurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le ſeigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques : nous lui demandâmes ſa protection dans notre diſgrace. Il l'accorda à ma femme, et me la refuſa. Elle

était plus blanche que ses fromages à la crême, qui commencèrent mon malheur; et l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'*Orcan* la retint, et me chassa de sa maison. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur: Ah, ah, oui, je sais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler: on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or: il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

Ma maison valait bien soixante onces d'or: mais on me voyait pauvre et pressé de vendre: le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces, le second vingt, et le troisième dix. J'étais prêt enfin de conclure, tant j'étais aveuglé, lorsqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, et ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord saccagée, et ensuite brûlée.

Ayant ainsi perdu mon argent, ma femme et ma maison, je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de subsister du métier

de pêcheur : les poiſſons ſe moquent de moi comme les hommes. Je ne prends rien, je meurs de faim ; et ſans vous, auguſte conſolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de ſuite ; car à tout moment *Zadig* ému et tranſporté lui diſait : Quoi ! vous ne ſavez rien de la deſtinée de la reine ? Non, Seigneur, répondait le pêcheur : mais je ſais que la reine et *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, et que je ſuis au déſeſpoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig* ; il eſt honnête homme ; et s'il retourne à Babylone, comme il l'eſpère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit : mais pour votre femme qui n'eſt pas ſi honnête, je vous conſeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone ; j'y ſerai avant vous, parce que je ſuis à cheval, et que vous êtes à pied. Adreſſez-vous à l'illuſtre *Cador* ; dites-lui que vous avez rencontré ſon ami ; attendez-moi chez lui, allez : peut-être ne ſerez-vous pas toujours malheureux.

O puiſſant *Oroſmade* ! continua-t-il, vous vous ſervez de moi pour conſoler cet homme ; de qui vous ſervirez-vous pour me conſoler ? En parlant ainſi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, et le pêcheur confondu et ravi baiſait les pieds l'ami de *Cador*, et diſait : Vous êtes un ange veur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, et versait des larmes. Quoi, Seigneur, s'écria le pécheur, vous seriez donc aussi malheureux, vous qui faites du bien? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, et que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme? dit le pêcheur. Ce mot rappela dans l'esprit de *Zadig* toutes ses aventures; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur *Cador*, et attends-moi. Ils se séparèrent: le pêcheur marcha en remerciant son destin, et *Zadig* courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII.

Le Basilic.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté du s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous, en

ı, répondit la ſyrienne ; ce que nous cher-
ns ne peut être touché que par des femmes.
à qui eſt bien étrange, dit *Zadig* ; oſerai-je
s prier de m'apprendre ce que c'eſt qu il
permis qu'aux femmes de toucher? C'eſt
baſilic, dit-elle. Un baſilic, Madame? et
: quelle raiſon, s'il vous plaît, cherchez-
s un baſilic? C'eſt pour notre ſeigneur et
re *Ogul*, dont vous voyez le château ſur
ord de cette rivière, au bout de la prairie.
s ſommes ſes très-humbles eſclaves; le
neur *Ogul* eſt malade ; ſon médecin lui a
onné de manger un baſilic cuit dans l'eau-
; et comme c'eſt un animal fort rare qui
e laiſſe jamais prendre que par des femmes,
igneur *Ogul* a promis de choiſir pour ſa
ne bien-aimée celle de nous qui lui appor-
it un baſilic : laiſſez-moi chercher, s'il
s plaît ; car vous voyez ce qu'il m'en coû-
it, ſi j'étais prévenue par mes compagnes.
adig laiſſa cette ſyrienne et les autres cher-
: leur baſilic, et continua de marcher dans
rairie. Quand il fut au bord d'un petit ruiſ-
, il y trouva une autre dame couchée ſur
zon, et qui ne cherchait rien. Sa taille pa-
ait majeſtueuſe, mais ſon viſage était couvert
voile. Elle était penchée vers le ruiſſeau ;
rofonds ſoupirs ſortaient de ſa bouche. Elle
it en main une petite baguette, avec la-
le elle traçait des caractères ſur un ſable fin
ſe trouvait entre le gazon et le ruiſſeau.
ig eut la curioſité de voir ce que cette

femme écrivait, il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné, puis parut un D, il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque temps immobile: enfin rompant le silence d'une voix entre-coupée: O généreuse Dame! pardonnez-à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jeta un cri d'attendrissement, de surprise et de joie, et succombant sous tous les mouvemens divers qui assaillaient à la fois son ame, elle tomba évanouie entre ses bras. C'était *Astarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, et qu'il se reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens; et quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'*Astarté*, qui se r'ouvraient avec une langueur mêlée de confusion et de tendresse: O puissances immortelles! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous *Astarté*? en quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je? Il se jeta à genoux devant *Astarté*, et il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève, et le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux, dont les lar-

mes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours que ses gémissemens interrompaient ; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait, et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs, et voulait savoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuse et respectable reine ! comment vous retrouvé-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave et accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau-rose par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur basilic, dit la belle *Astarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, et tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; et ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler et de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertit de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidelle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir et de partir qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva, et me conduisit dans le temple d'*Orosmade*, où le mage son frère m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple, et dont la tête atteint la

voûte. Je fus là comme enfevelie, mais fervie par le mage, et ne manquant d'aucune chofe néceffaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de fa majefté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jufquiame, d'opium, de ciguë, d'ellebore noir et d'aconit, et un autre officier alla chez vous avec un lacet de foie bleue. On ne trouva perfonne. Cador, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accufer tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis : on envoya des fatellites après vous et apres moi.

Les courriers qui me cherchaient ne me connaiffaient pas. Je n'avais prefque jamais montré mon vifage qu'à vous feul, en prefence et par ordre de mon époux. Ils coururent à ma pourfuite, fur le portrait qu'on leur fefait de ma perfonne : une femme de la même taille que moi, et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards fur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur meprife fit entrer d'abord le roi dans une violente colère; mais bientôt ayant confidéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, et fut confolé. On l'appelait *Miffouf*. On m'a dit depuis que ce nom fignifie en langue egyptienne *la belle capricieufe*. Elle l'était en effet; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le fubjugua au point de fe faire déclarer fa femme. Alors fon caractère fe développa tout

entier; elle ſe livra ſans crainte à toutes les folies de ſon imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danſer devant elle : et ſur le refus du mage, elle le perſécuta violemment. Elle ordonna à ſon grand-écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand-écuyer eut beau lui repréſenter qu'il n'était point pâtiſſier, il fallut qu'il fit la tourte; et on le chaſſa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand-écuyer à ſon nain, et la place de chancelier à un page. C'eſt ainſi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi qui avait été aſſez honnête homme juſqu'au moment où il avait voulu m'empoiſonner, et vous faire étrangler, ſemblait avoir noyé ſes vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuſe. Il vint au temple le grand jour du feu ſacré. Je le vis implorer les dieux pour *Miſſouf* aux pieds de la ſtatue où j'étais renfermée. J'élevai la voix: je lui criai : *Les dieux refuſent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raiſonnable, pour épouſer une extravagante. Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que ſa tête ſe troubla. L'oracle que j'avais rendu, et la tyrannie de *Miſſouf*, ſuffiſaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel ; fut le ſignal de la révolte. On ſe ſouleva, on courut aux armes. Babylone, ſi long-temps plongée dans une molleſſe oiſive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuſe. On me tira du creux de

ma ſtatue, et on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi qui courut au devant de lui avec ſon extravagante égyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miſſouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuſſe priſe moi-même par un parti hircanien,et qu'on me menât devant le prince préciſément dans le temps qu'on lui amenait *Miſſouf*. Vous ſerez flatté ſans doute en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'égyptienne ; mais vous ſerez fâché d'apprendre qu'il me deſtina à ſon ſérail. Il me dit fort réſolument que, dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus , je pouvais être à *Zadig* et je tombais dans les chaînes de ce barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes ſentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux perſonnes de ma ſorte un caractère de grandeur, qui d'un mot et d'un coup d'œil feſait rentrer dans l'abaiſſement du plus profond reſpect les téméraires qui oſaient s'en écarter. Je parlai en reine ; mais je fus traitée en demoiſelle ſuivante. L'hircanien , ſans daigner ſeulement m'adreſſer la parole, dit à ſon eunuque noir que j'étais une impertinente , mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir ſoin de moi et de me mettre au régime des

favorites, afin de me rafraîchir le teint et de me rendre plus digne de ſes faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais : il répliqua, en riant, qu'on ne ſe tuait point, qu'il était fait à ces façons-là, et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans ſa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig!*

A ces paroles il ſe jeta à ſes genoux, et les baigna de larmes. *Aſtarté* le releva tendrement, et elle continua ainſi : Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta ſon aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le temps, par le dromadaire ſur lequel vous étiez monté, par toutes les circonſtances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fuſſiez à Memphis ; je pris la réſolution de m'y retirer. Belle *Miſſouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaiſante que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me ſauver ; vous régnerez ſeule ; vous me rendrez heureuſe, en vous débarraſſant d'une rivale. *Miſſouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc ſecrétement avec une eſclave égyptienne.

J'étais déjà près de l'Arabie, lorſqu'un fameux voleur, nommé *Arbogad*, m'enleva, et me vendit à des marchands qui m'ont amené dans ce château, où demeure le ſeigneur *Ogul.*

Il m'a achetée ſans ſavoir qui j'étais. C'eſt un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il eſt d'un embonpoint exceſſif, qui eſt toujours prêt à le ſuffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne deſpotiquement quand il a trop mangé. Il lui a perſuadé qu'il le guérirait avec un baſilic cuit dans de l'eau-roſe. Le ſeigneur *Ogul* a promis ſa main à celle de ſes eſclaves qui lui apporterait un baſilic Vous voyez que je les laiſſe s'empreſſer à mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce baſilic que depuis que le ciel a permis que je vous reviſſe.

Alors *Aſtarté* et *Zadig* ſe dirent tout ce que des ſentimens long-temps retenus, tout ce que leurs malheurs et leurs amours pouvaient inſpirer aux cœurs les plus nobles et les plus paſſionnés; et les génies qui préſident à l'amour portèrent leurs paroles juſqu'à la ſphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul* ſans avoir rien trouvé. *Zadig* ſe fit préſenter à lui, et lui parla en ces termes: Que la ſanté immortelle deſcende du ciel pour avoir ſoin de tous vos jours! Je ſuis médecin; j'ai accouru vers vous ſur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un baſilic cuit dans de l'eau-roſe. Ce n'eſt pas que je prétende vous épouſer. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune eſclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours; et je conſens de reſter en eſclavage à

ſa place, ſi je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique ſeigneur *Ogul*.

La propoſition fut acceptée. *Aſtarté* partit pour Babylone avec le domeſtique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer inceſſamment un courrier, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe ferait paſſé. Leurs adieux furent auſſi tendres que l'avait été leur reconnaiſſance. Le moment où l'on ſe retrouve, et celui où l'on ſe ſépare, ſont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui diſait.

Cependant *Zadig* parla ainſi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon baſilic, toute ſa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enflée et couverte d'une peau fine : il faut que vous pouſſiez cette outre de toute votre force, et que je ous la renvoie à pluſieurs repriſes, et en peu e jours de régime vous verrez ce que peut on art. *Ogul* dès le premier jour fut tout ſoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le cond il fut moins fatigué, et dormit mieux. huit jours il recouvra toute la force, la té, la légéreté et la gaieté de ſes plus brilles années. Vous avez joué au ballon, et s avez été ſobre, lui dit *Zadig*: apprenez l n'y a point de baſilic dans la nature, qu'on rte toujours bien avec de la ſobriété et de rcice, et que l'art de faire ſubſiſter enſem- l'intempérance et la ſanté eſt un art auſſi

chimérique que la pierre philosophale, l
logie judiciaire et la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service; mais il reçut un courrier de la belle *Astarté* au premier. Il quitta la table et partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX.

Les combats.

La reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'*Astarté* et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à

quelques

quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vu ni connu de personne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers devaient combattre ensuite les uns contre les autres; de façon que celui qui resterait le dernier maître du camp serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes proposées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait absolument pour roi le plus vaillant et le plus sage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée: on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'*Astarté* fesait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur et d'esprit que personne. Il partit, et pria *Vénus* de fortifier son courage et d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combattans, en cachant son visage et son nom, comme la loi l'ordonnait, et alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son

ami *Cador*, qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complète que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. *Zadig* reconn *Astarté* à ces présens : son courage et son amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand-mage. On tira au sort les devises ; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu courageux, très-mal adroit et sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé qu'un homme comme lui devait être roi ; il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord, à la manière dont *Itobad* gouvernait son cheval, que ce n'était pas à un homme comme lui que le ciel réservait le sceptre deBabylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. *Itobad* se remit, mais de si mauvaise grâce que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas

se servir de sa lance ; mais en lui fesant une passe, il le prit par la jambe droite, et lui fesant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable: les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en selle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi ; et il disait en marchant à peine : Quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de suite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à son tour: il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible. Il fallut donc voir qui serait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues et or, avec un panache de même ; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, fesait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin, leurs chevaux étant lassés et leurs lances rompues, *Zadig* usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son

cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, et caracolle autour d'*Otame* étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : Victoire au chevalier blanc. *Otame* indigné se relève, tire son épée ; *Zadig* saute de cheval le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leur casque, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine ; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur *Otame*, le fait tomber, le désarme, et *Otame* s'écrie : O chevalier blanc ! c'est vous qui devez régner sur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à sa loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir, et leur apporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit *Zadig*. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devait apporter sa devise au grand-mage, pour la confronter et se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoique amoureux, tant il était

fatigué. *Itobad*, qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il ſe leva pendant la nuit, entra dans ſa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec ſa deviſe, et mit ſon armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand-mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé, pendant que *Zadig* dormait encore. *Aſtarté* ſurpriſe, et le déſeſpoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déjà preſque vide, lorſque *Zadig* s'éveilla; il chercha ſes armes, et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre choſe auprès de lui. Etonné et indigné, il les endoſſe avec fureur; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore ſur l'amphithéâtre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait; on lui inſultait en face. Jamais homme n'eſſuya des mortifications ſi humiliantes. La patience lui échappa; il écarta à coups de ſabre la populace qui oſait l'outrager; mais il ne ſavait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainſi, tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude. Il ſe promenait ſur les bords de l'Euphrate, perſuadé que ſon étoile le deſtinait à être malheureux ſans reſſource, repaſſant dans ſon eſprit toutes ſes diſgraces, depuis l'aventure de la femme qui haïſſait les borgnes, juſqu'à celle de

ſon armure. Voilà ce que c'eſt, diſait-il, de m'être éveillé trop tard; ſi j'avais moins dormi, je ſerais roi de Babylone, je poſſéderais *Aſtarté*. Les ſciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais ſervi qu'à mon infortune. Il lui échappa enfin de murmurer contre la providence, et il fut tenté de croire que tout était gouverné par une deſtinée cruelle qui opprimait les bons et qui feſait proſpérer les chevaliers verds. Un de ſes chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand paſſa, il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de déſeſpoir, en accuſant en ſecret la providence qui le perſécutait toujours.

CHAPITRE XX.

L'Ermite.

IL rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui deſcendait juſqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il liſait attentivement. *Zadig* s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le ſalua d'un air ſi noble et ſi doux que *Zadig* eut la curioſité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il liſait: C'eſt le livre des deſtinées, dit l'ermite, voulez-vous en lire quelque choſe? Il mit le livre dans les mains de *Zadig*, qui, tout inſtruit qu'il était dans pluſieurs langues, ne put déchiffrer un ſeul

caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas! que j'en ai sujet, dit *Zadig!* Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile: j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que *Zadig* se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Orosmade* que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent

servis comme les autres, avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit *Zadig* en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée : il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi l'ermite se présenta à la porte d'une maison très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille; puis s'adressant à ce vieux valet, qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné

introduisit

introduisit les deux voyageurs : Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vîte avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois ? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. *Zadig* ne savait encore s'il avait à faire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant que *Zadig*, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation.

Il alla lui-même au-devant des deux voyageurs, qu'il fit repoſer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec diſcrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut ſincèrement attaché à la reine, et ſouhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour diſputer la couronne : mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougiſſait, et ſentait redoubler ſes douleurs. On convint dans la converſation que les choſes de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus ſages. L'ermite ſoutint toujours qu'on ne connaiſſait pas les voies de la providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des paſſions : Ah ! qu'elles ſont funeſtes ! diſait *Zadig*. Ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau, repartit l'ermite : elles le ſubmergent quelquefois ; mais ſans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade ; mais ſans la bile l'homme ne ſaurait vivre. Tout eſt dangereux ici-bas, et tout eſt néceſſaire.

On parla de plaiſir, et l'ermite prouva que c'eſt un préſent de la Divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut ſe donner ni ſenſation, ni idées, il reçoit tout ; la peine et le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choſes ſi extravagantes pouvait raiſonner ſi bien. Enfin, après un entretien auſſi inſtructif

qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre; *Zadig* sur-tout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla son camarade. Il faut partir, dit-il; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection. En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. *Zadig* épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir: mais il ne fit rien de tout cela; et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein

d'agrémens, et ſon unique eſpérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de ſa maiſon. Le lendemain elle ordonna à ſon neveu d'accompagner les voyageurs juſqu'à un pont, qui, étant rompu depuis peu, était devenu un paſſage dangereux. Le jeune homme empreſſé marche au devant d'eux. Quand ils furent ſur le pont: Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaiſſance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparait un moment ſur l'eau, et eſt engouffré dans le torrent. O monſtre! ô le plus ſcélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant: apprenez que ſous les ruines de cette maiſon où la providence a mis le feu, le maître a trouvé un tréſor immenſe: apprenez que ce jeune homme dont la providence a tordu le cou, aurait aſſaſſiné ſa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare? cria *Zadig*: et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des deſtinées, t'eſt-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal?

Tandis que le babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que ſon viſage prenait les traits de la jeuneſſe. Son habit d'ermite diſparut; quatre belles ailes couvraient un corps majeſtueux et reſplendiſſant de lumière. O envoyé du ciel! ô ange divin! s'écria *Zadig* en ſe proſternant, tu es donc deſcendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à ſe ſoumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jeſrad*,

jugent de tout fans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permiffion de parler. Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oferai-je te prier de m'éclaircir un doute ; ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? *Jefrad* reprit : S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, fon deftin était d'être affaffiné lui-même avec la femme qu'il devait époufer et le fils qui en devait naître. Mais quoi ? dit *Zadig*, il eft donc néceffaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que les malheurs tombent fur les gens de bien ! Les méchans, répondit *Jefrad*, font toujours malheureux : ils fervent à éprouver un petit nombre de juftes répandus fur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naiffe un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, et point de mal ? Alors, reprit *Jefrad*, cette terre ferait une autre terre ; l'enchaînement des événemens ferait un autre ordre de fageffe ; et cet ordre, qui ferait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'être fuprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut reffembler à l'autre. Cette immenfe variété eft un attribut de fa puiffance immenfe. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres fur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui foient femblables, et tout ce que tu vois fur le petit atome où tu es né, devait être dans fa place et dans fon temps fixe, felon les ordres immuables de celui qui embraffe tout. Les hommes penfent que cet enfant qui vient de périr

eſt tombé dans l'eau par haſard, que c'eſt par un même haſard que cette maiſon eſt brûlée : mais il n'y a point de haſard ; tout eſt épreuve, ou punition, ou récompenſe, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui ſe croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Oroſmade* t'a envoyé pour changer ſa deſtinée. Faible mortel, ceſſe de diſputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*... Comme il diſait *mais*, l'ange prenait dejà ſon vol vers la dixième ſphère, *Zadig* à genoux adora la providence, et ſe ſoumit. L'ange lui cria du haut des airs : Prends ton chemin vers Babylone.

CHAPITRE XXI.

Les Enigmes.

ZADIG hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui eſt tombé le tonnerre, marchait au haſard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déjà aſſemblés dans le grand veſtibule du palais pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux queſtions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'aſſembla autour de lui ; les yeux ne ſe raſſaſiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui ſouhaiter l'empire. L'envieux le vit paſſer, frémit et ſe détourna ; le peuple le porta juſqu'au lieu de l'aſſemblée. La reine, à qui on apprit ſon arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et

de l'efpérance; l'inquiétude la dévorait: elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était fans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était furpris et charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'affemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; et en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permiffion de me préfenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: fa réputation de probité était encore fi fortement imprimée dans les efprits qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage propofa d'abord cette queftion: Quelle eft de toutes les chofes du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divifible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, fans qui rien ne fe peut faire, qui dévore tout ce qui eft petit, et qui vivifie tout ce qui eft grand?

C'était à *Itobad* à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui fuffifait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. *Zadig* dit que c'était le temps: Rien n'eft plus long, ajouta-t-il, puifqu'il eft la mefure de l'éternité; rien n'eft plus court, puifqu'il manque à tous nos projets: rien n'eft plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouit: il s'étend jufqu'à l'infini en grand; il fe divife

jufque dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne se fait fans lui ; il fait oublier tout ce qui eft indigne de la poftérité, et il immortalife les grandes chofes. L'affemblée convint que *Zadig* avait raifon.

On demanda enfuite : Quelle eft la chofe qu'on reçoit fans remercier, dont on jouit fans favoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne fait où l'on en eft, et qu'on perd fans s'en apercevoir ?

Chacun dit fon mot : *Zadig* devina feul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. *Itobad* difait toujours que rien n'était plus aifé, et qu'il en ferait venu à bout tout auffi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On propofa des queftions fur la juftice, fur le fouverain bien, fur l'art de régner. Les réponfes de *Zadig* furent jugées les plus folides. C'eft bien dommage, difait-on, qu'un fi bon efprit foit un fi mauvais cavalier.

Illuftres Seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'eft à moi qu'appartient l'armure blanche. Le feigneur *Itobad* s'en empara pendant mon fommeil : il jugea apparemment qu'elle lui fiérait mieux que la verte. Je fuis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe et mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prife, que c'eft moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant cafqué,

cuiraſſé, braſſardé, il ne vînt aiſément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. *Zadig* tira ſon épée, en ſaluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. *Itobad* tira la ſienne, en ne ſaluant perſonne. Il s'avança ſur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prét à lui fendre la tête: *Zadig* ſut parer le coup, en oppoſant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de ſon adverſaire, de façon que l'épée d'*Itobad* ſe rompit. Alors *Zadig* ſaiſiſſant ſon ennemi au corps, le renverſa par terre; et lui portant la pointe de ſon épée au défaut de la cuiraſſe: Laiſſez-vous déſarmer, dit-il, ou je vous tue. *Itobad*, toujours ſurpris des diſgraces qui arrivaient à un homme comme lui, laiſſa faire *Zadig*, qui lui ôta paiſiblement ſon magnifique caſque, ſa ſuperbe cuiraſſe, ſes beaux braſſards, ſes brillans cuiſſards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage ſe jeter aux genoux d'*Aſtarté*. *Cador* prouva aiſément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un conſentement unanime, et ſur-tout de celui d'*Aſtarté*, qui goûtait, après tant d'adverſités, la douceur de voir ſon amant digne aux yeux de l'univers d'être ſon époux. *Itobad* alla ſe faire appeler monſeigneur dans ſa maiſon. *Zadig* fut roi, et fut heureux. Il avait préſent à l'eſprit ce que lui avait dit l'ange *Jeſrad*. Il ſe ſouvenait même du grain de ſable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la providence. *Zadig* laiſſa la belle capricieuſe *Miſſouf* courir le monde. Il envoya

chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il fesait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé et chéri selon ses services ; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. *Orcan* fut condamné à lui payer une grosse somme, et à lui rendre sa femme ; mais le pêcheur, devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ne se consolait d'avoir cru que *Zadig* serait borgne, ni *Azora* ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présens. L'Envieux mourut de rage et de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance : ce fut le plus beau siècle de la terre ; elle était gouvernée par la justice et par l'amour. On bénissait *Zadig*, et *Zadig* bénissait le ciel. (*)

(*) C'est ici que finit le manuscrit qu'on a retrouvé de l'histoire de *Zadig*. On sait qu'il a essuyé bien d'autres aventures qui ont été fidellement écrites. On prie messieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer, si elles parviennent jusqu'à eux.

Fin de l'histoire de Zadig.

LE

MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC.

ECRITE PAR LUI-MÊME.

PARMI les génies qui président aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, et il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du scythe *Babouc* sur le rivage de l'Oxus, et lui dit : *Babouc*, les folies et les excès des Perses ont attiré notre colère ; il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie, pour savoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidelle, et je me déterminerai sur ton rapport à corriger la ville, ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne seras point partial ; tu as reçu du ciel le discernement, et j'y ajoute le don d'inspirer la confiance ; marche, regarde, écoute, observe et ne crains rien ; tu seras partout bien reçu.

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée persane qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le sujet de

la guerre ? Par tous les dieux, dit le ſoldat, je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas mon affaire ; mon métier eſt de tuer et d'être tué pour gagner ma vie : il n'importe qui je ſerve. Je pourrais bien même dès demain paſſer dans le camp des Indiens ; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs ſoldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit ſervice de Perſe. Si vous voulez ſavoir pourquoi on ſe bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit préſent au ſoldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaiſſance avec le capitaine, et lui demanda le ſujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le ſache, dit le capitaine ? et que m'importe ce beau ſujet ? J'habite à deux cents lieues de Perſépolis ; j'entends dire que la guerre eſt déclarée ; j'abandonne auſſitôt ma famille, et je vais chercher, ſelon ma coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne ſont-ils pas un peu plus inſtruits que vous ? Non, dit l'officier, il n'y a guère que nos principaux ſatrapes qui ſavent bien préciſément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduiſit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : La cauſe de cette guerre, qui déſole depuis vingt ans l'Aſie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perſe, et un commis du bureau du grand roi des Indes. Il s'agiſſait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique.

Le premier miniſtre des Indes et le nôtre ſoutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de ſoldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cents mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaſtations ſe multiplient; l'univers ſouffre, et l'acharnement continue. Notre premier miniſtre et celui des Indes proteſtent ſouvent qu'ils n'agiſſent que pour le bonheur du genre-humain; et à chaque proteſtation il y a toujours quelques villes détruite et quelques provinces ravagées.

Le lendemain, ſur un bruit qui ſe répandit que la paix allait être conclue, le général perſan et le général indien s'empreſſèrent de donner bataille; elle fut ſanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux ſatrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des ſoldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportait les bleſſés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perſe payait chèrement pour les ſecourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Perſépolis ſera détruite.

Occupé de cette penſée, il paſſa dans le camp

des Indiens; il y fut auſſi-bien reçu que (celui des Perſes, ſelon ce qui lui avait été prédi mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaie ſaiſi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même, l'ange *Ituriel* veut exterminer les Perſans, il donc que l'ange des Indes détruiſe auſſi les 1 diens. S'étant enſuite informé plus en détail de qui s'était paſſé dans l'une et l'autre armée, apprit des actions de générosité, de grande d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravi Inexplicables humains, s'écria-t-il, comm pouvez-vous réunir tant de baſſeſſe et de g le tant de vertus et de crimes?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs d deux armées, dont aucun n'avait remporté la v toire, mais qui pour leur ſeul intérêt avaient f verſer le ſang de tant d'hommes leurs ſemblal allèrent briguer dans leurs cours des récompen On célébra la paix dans des écrits publics, q n'annonçaient que le retour de la vertu et de félicité ſur la terre. DIEU ſoit loué, dit *Babou* Perſépolis ſera le ſéjour de l'innocence épuré elle ne ſera point détruite, comme le voulaient vilains génies : courons ſans tarder dans ce capitale de l'Aſie.

Il arriva dans cette ville immenſe par l'ancier entrée, qui était toute barbare, et dont la ruſtic dégoûtante offenſait les yeux. Toute cette pa de la ville ſe reſſentait du temps où elle avait bâtie; car, malgré l'opiniâtreté des homme louer l'antique aux dépens du moderne, il f avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſ toujours groſſiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en fesant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, fesaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui fesaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut prêt de se boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jettèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la divinité? quoi, leurs temples sont pavés de cadavres? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des mort, et celle de tant de vivans rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoi-

fonner le globe terreftre. Ah, la vilaine ville que Perfépolis ! apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et pour la peupler d'habitans moins mal-propres et qui chantent mieux. La providence peut avoir fes raifons; laiffons-la faire.

Cependant le foleil approchait du haut de fa carrière. *Babouc* devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame, pour laquelle fon mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plufieurs tours dans Perfépolis ; il vit d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentiffant d'une mufique harmonieufe ! il remarqua des fontaines publiques, lefquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté ; des places où femblaient refpirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perfe, d'autres places où il entendit le peuple s'écrier : Quand verrons-nous ici le maître que nous chériffons ? Il admira les ponts magnifiques élevés fur le fleuve, les quais fuperbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maifon immenfe, où des milliers de vieux foldats bleffés et vainqueurs rendaient chaque jour grâce au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maifon était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, fpirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle ; et *Babouc* difait en lui-même à tout moment : L'ange *Ituriel* fe moque du monde de vouloir détruire une ville fi charmante.

Cependant

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de fon mari, parlait plus tendrement encore fur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magiftrat qui, en préfence de fa femme, preffait avec vivacité une veuve, et cette veuve indulgente avait une main paffée autour du cou du magiftrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau et très-modefte. La femme du magiftrat fe leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voifin fon directeur qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal affurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raifon. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit le jour même dans les fecrets de la dame; elle lui confia fon goût pour le jeune mage, et l'affura que dans toutes les maifons de Perfépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la fienne. *Babouc* conclut qu'une telle fociété ne pouvait fubfifter; que la jaloufie, la difcorde, la vengeance devaient défoler toutes les maifons; que les larmes et le fang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galans de leurs femmes, ou en feraient tués; et qu'enfin *Ituriel* fefait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels défordres.

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air distrait, quelques papiers et le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas : C'est un des meilleurs avocats de la ville, il y a cinquante ans qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit *Babouc*, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria *Babouc*, voilà le comble du désordre; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugemens: je ne vois ici que des abymes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit : Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? J'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande:

il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher fur la terre trente nuits de fuite en habit rouge, et pour recevoir enfuite deux bons coups de flèche dont je me fens encore. Si je me ruine pour fervir l'empereur perfan que je n'ai jamais vu, M. le fatrape de robe peut bien payer quelque chofe, pour avoir le plaifir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans fon cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer abfolument la guerre et les lois, et que quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur déteftable adminiftration.

Sa mauvaife opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme, qui, ayant falué très-familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, et lui dit: Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cents mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui fe plaignait de gagner fi peu; il apprit qu'il y avait dans Perfépolis quarante rois plébéiens qui tenaient à bail l'empire de Perfe, et qui en rendaient quelque chofe au monarque.

Après dîner il alla dans un des plus fuperbes temples de la ville; il s'affit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour paffer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla long-temps du vice et de la vertu. Ce mage divifa en plufieurs

parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction. *Babouc* dit: Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ses concitoyens; mais son intention était bonne, il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

Au sortir de cette assemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau que *Babouc* crut d'abord que c'était-là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais; leur langage était très-différent de celui du peuple, il était mesuré, harmonieux et sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs et si touchans que *Babouc* versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre;

bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure ; il se fit introduire chez sa majesté ; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique : Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, et sans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en disant : S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, *Ituriel* aurait tort de se tant fâcher.

De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte ; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse que *Babouc* avait laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria *Babouc*, que vous soyez si fidelle et si généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur ? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit

le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourſe ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : et cela eſt ſi vrai que, ſi dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'eſt plus juſte ; c'eſt la fantaiſie des hommes qui met le prix à ces choſes frivoles ; c'eſt cette fantaiſie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie ; c'eſt elle qui me donne une belle maiſon, un char commode, des chevaux ; c'eſt elle qui excite l'induſtrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance.

Je vends aux nations voiſines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par-là je ſuis utile à l'empire. *Babouc* après avoir un peu rêvé, le raya de ſes tablettes.

Babouc, fort incertain ſur ce qu'il devait penſer de Perſépolis, réſolut de voir les mages et les lettrés ; car les uns étudient la ſageſſe, et les autres la religion ; et il ſe flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reſte du peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité ; après quoi il laiſſa *Babouc* entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit ſe répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces

maifons. Auffitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; et les mémoires difaient tous en fubftance : *Confervez-nous et détruifez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces fociétés étaient toutes néceffaires. A entendre leurs accufations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il fe préfenta un petit homme qui était un demi-mage, et qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir ; car *Zerduft* eft revenu fur la terre ; les petites filles prophétifent, en fe fefant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière. Ainfi nous vous demandons votre protection contre le grand-lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce pontife-roi qui réfide au Thibet? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, et vous levez contre lui des armées? Non ; mais il dit que l'homme eft libre, et nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres qu'il ne lit pas, à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a feulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de fes jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui fefaient profeffion de fageffe, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitife orgueilleufe de ceux qui enfeignaient l'humilité et le défintéreffement ; il conclut qu'*Ituriel* avait de bonnes raifons pour détruire toute cette engeance.

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir fon chagrin, et il pria

quelques lettrés à dîner pour ſe réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces paraſites ſe preſſaient de manger et de parler; ils louaient deux ſortes de perſonnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maiſon. Si quelqu'un d'eux diſait un bon mot, les autres baiſſaient les yeux et ſe mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de diſſimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de ſi grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand-homme; ils ſe diſaient en face des choſes inſultantes, qu'ils croyaient des traits d'eſprit. Ils avaient eu quelque connaiſſance de la miſſion de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas aſſez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ſes comédies; un troiſième demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla ſeul; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui puſſent ſe ſouffrir, ni même ſe parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babouc* jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la deſtruction générale.

Dès qu'il ſe fut défait d'eux, il ſe mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'eſprit de ſes convives. Il vit ſur-tout avec indignation ces

gazettes

gazettes de la médifance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la baffeffe et la faim ont dictées ; ces lâches fatires où l'on ménage le vautour, et où l'on déchire la colombe ; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jeta au feu tous ces déteftables écrits, et fortit pour aller le foir à la promenade. On le préfenta à un vieux lettré qui n'était point venu groffir le nombre de fes parafites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaiffait les hommes, en fefait ufage et fe communiquait avec difcrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

Vous avez lu des chofes bien méprifables, lui dit le fage lettré ; mais dans tous les temps, dans tous les pays, et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon eft rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que dans toutes les profeffions ce qu'il y a de plus indigne de paraître eft toujours ce qui fe préfente avec le plus d'impudence. Les véritables fages vivent entr'eux retirés et tranquilles ; il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainfi, un autre lettré les joignit ; leurs difcours furent fi agréables et fi inftructifs, fi élevés au-deffus des préjugés et fi conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, difait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'ofera toucher, ou il fera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus se présentent à vos yeux en foule, et le bien qui est caché, et qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe. Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient en se choquant préparer leurs communes ruines, étaient au fond des institutions salutaires; que chaque société de mages était un frein à ses rivales; que si ces émules differaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, et qu'ils vivaient soumis aux lois; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, *et vit* des ames célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand-lama, il y avait eu de très-grands-hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

Il dit à son lettré: Je connais très-bien que ces mages que j'avais cru si dangereux sont en effet très-utiles, sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge

dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux ſans doute donner ces places gratuitement à ces vieux juriſconſultes, qui ont paſſé toute leur vie à peſer le pour et le contre.

Le lettré lui répliqua: Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Perſépolis; vous ſavez que nos jeunes officiers ſe battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges: peut-être verrez-vous que nos jeunes magiſtrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cauſe était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottans dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la queſtion; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans ſon vrai jour: les juges décidèrent plus vîte que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut preſque unanime; ils jugèrent bien, parce qu'ils ſuivaient les lumières de la raiſon; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient conſulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait ſouvent de très-bonnes choſes dans les abus. Il vit dès le jour même que les richeſſes des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent; car l'empereur ayant eu beſoin d'argent, il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il

n'aurait pas eu en ſix mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la roſée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, ſouvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne ſoit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un père bon calculateur.

Inſenſiblement *Babouc* feſait grâce à l'avidité du financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui eſt néceſſaire. Il excuſait la folie de ſe ruiner pour juger et pour ſe battre, folie qui produit de grands magiſtrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi leſquels il ſe trouvait des hommes qui éclairaient le monde ; il ſe réconciliait avec les mages ambitieux et intrigans, chez leſquels il y avait plus de grandes vertus encore que de petits vices ; mais il lui reſtait bien des griefs, et ſur-tout les galanteries des dames, et les déſolations qui en devaient être la ſuite, le rempliſſaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il ſe fit mener chez un miniſtre ; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût aſſaſſinée en ſa préſence par ſon mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il reſta deux heures dans l'antichambre ſans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il ſe promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange *Ituriel* et le miniſtre et ſes

infolens huiffiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédans; tous fe plaignaient du miniftre. L'avare et l'ufurier difaient : Sans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux difait : Il ne fonge qu'à fes plaifirs; l'intrigant fe flattait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes efpéraient qu'on leur donnerait bientôt un miniftre plus jeune.

Babouc entendait leurs difcours; il ne put s'empêcher de dire : Voilà un homme bien heureux; il a tous fes ennemis dans fon antichambre; il écrafe de fon pouvoir ceux qui l'envient; il voit à fes pieds ceux qui le déteftent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé fous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'efprit.

Babouc lui plut, et il parut à *Babouc* un homme eftimable. La converfation devint intéreffante. Le miniftre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux; qu'il paffait pour riche, et qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout-puiffant, et qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de confolation. *Babouc* en fut touché, et penfa que fi cet homme avait fait des fautes, et fi l'ange *Ituriel* voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais feulement lui laiffer fa place.

Tandis qu'il parlait au miniftre, entre bruf-

quement la belle dame chez qui *Babouc* avait diné ; on voyait dans ſes yeux et ſur ſon front les ſymptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat ; elle en verſa des larmes ; elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avait refuſé à ſon mari une place où ſa naiſſance lui permettait d'aſpirer, et que ſes ſervices et ſes bleſſures méritaient ; elle s'exprima avec tant de force ; elle mit tant de grâces dans ſes plaintes ; elle détruiſit les objections avec tant d'adreſſe ; elle fit valoir les raiſons avec tant d'éloquence qu'elle ne ſortit point de la chambre ſans avoir fait la fortune de ſon mari.

Babouc lui donna la main : Eſt-il poſſible, Madame, lui dit-il, que vous vous ſoyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point ? s'écria-t-elle : ſachez que mon mari eſt le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui ſacrifie, hors mon amant ; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter ſa maîtreſſe. Je veux vous la faire connaître ; c'eſt une femme charmante, pleine d'eſprit et du meilleur caractère du monde ; nous ſoupons enſemble ce ſoir avec mon mari et mon petit mage ; venez partager notre joie.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit ſa femme avec des tranſports d'alégreſſe et de reconnaiſſance ; il embraſſait tour à tour ſa femme, ſa maitreſſe, le petit mage et *Babouc*. L'union, la gaieté, l'eſprit et les grâces furent l'ame de ce

repas. Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il ſoupait, que celles qu'on appelle quelquefois de mal-honnêtes femmes ont preſque toujours le mérite d'un très-honnête homme; et pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles veſtales qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettrait pas une légère injuſtice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à ſon amant que des conſeils généreux; elle n'eſt occupée que de ſa gloire: il rougirait devant elle, s'il avait laiſſé échapper une occaſion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin et pour juge de ſa conduite une maîtreſſe dont on veut mériter l'eſtime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maiſon où régnaient tous les plaiſirs. *Téone* régnait ſur eux; elle ſavait parler à chacun ſon langage. Son eſprit naturel mettait à ſon aiſe celui des autres; elle plaiſait ſans preſque le vouloir; elle était auſſi aimable que bienfeſante; et ce qui augmentait le prix de toutes ſes bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout ſcythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que s'il reſtait encore à Perſépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville; dont le peuple était poli, doux et bienfeſant, quoique léger, médiſant et plein de vanité. Il craignait que Perſépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il dut rendre.

Voici comme il s'y prît pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuſes et les plus viles ; il la porta à *Ituriel* : Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or et diamans ? *Ituriel* entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, et de laiſſer aller le *Monde comme il va*. Car, dit-il, *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.* On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis ; et *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, et qu'on a ſoupé en bonne compagnie.

Fin de la Viſion de Babouc.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Nous tromper dans nos entrepriſes,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des ſottiſes.

Ces petis vers conviennent aſſez à un grand nombre des raiſonneurs; et c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir un grave directeur d'ames finir par un procès criminel, conjointement avec un banqueroutier. (*) A ce propos nous réimprimons ici ce petit conte qui eſt ailleurs, car il eſt bon qu'il ſoit par-tout.

(*) *Billard*, et l'abbé *Griſel* fameux directeur de conſcience.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

Memnon conçut un jour le projet inſenſé d'être parfaitement ſage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois paſſé par la tête. *Memnon* ſe dit à lui-même : Pour être très-ſage, et par conſéquent très-heureux, il n'y a qu'à être ſans paſſions ; et rien n'eſt plus aiſé, comme on ſait. Premièrement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : Ces joues-là ſe rideront un jour ; ces beaux yeux ſeront bordés de rouge ; cette gorge ronde deviendra plate et pendante ; cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à préſent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; et aſſurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En ſecond lieu je ſerai toujours ſobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la ſéduction de la ſociété ; je n'aurai qu'à me repréſenter les ſuites des excès, une tête peſante, un eſtomac embarraſſé, la perte de la raiſon, de la ſanté et du temps, je ne mangerai alors que pour le beſoin ; ma ſanté ſera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuſes. Tout cela eſt ſi facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Enſuite, diſait *Memnon*, il faut penſer un

peu à ma fortune; mes désirs sont modérés; mon bien est solidement placé sur le receveur-général des finances de Ninive; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance: c'est-là le plus grand des biens. Je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour: je n'envierai personne, et personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très-aisé. J'ai des amis, continuait-il, je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi. Cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa chambre, *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille et paraissait ne songer à rien. L'autre était jeune, jolie, et semblait fort occupée. Elle soupirait, elle pleurait, et n'en avait que plus de grâces. Notre sage fut touché, non pas de la beauté de la dame, (il était bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) mais de l'affliction où il la voyait. Il descendit, il aborda la jeune ninivienne, dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui fesait un oncle qu'elle n'avait point; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé, et tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. Vous me paraissez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusque chez moi, et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez

du cruel embarras où je fuis. *Memnoi*
pas à la fuivre, pour examiner fage
affaires et pour lui donner un bon coı

La dame affligée le mena dans une
parfumée, et le fit affeoir avec elle
fur un large fopha, où ils fe tenaient ı
les jambes croifées vis-à-vis l'un de l'ı
dame parla en baiffant les yeux, dont
pait quelquefois des larmes, et qui ı
levant rencontraient toujours les regarı
Memnon. Ses difcours étaient pleins
tendriffement qui redoublait toutes les
fe regardaient. *Memnon* prenait fes aı
trêmement à cœur, et fe fentait de
moment la plus grande envie d'oblig
fonne fi honnête et fi malheureufe. Ils
infenfiblement, dans la chaleur de la ı
tion, d'être vis-à-vis l'un de l'autı
jambes ne furent plus croifées. *Memnı*
feilla de fi près, et lui donna des avis fi
qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre pı
faires, et qu'ils ne favaient plus ı
étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'onı
qu'on peut bien le penfer: il était arı
tête aux pieds; et la première chofe ı
fut qu'il allait tuer, comme de raifon
Memnon et fa nièce; la dernière qui lui
fut qu'il pouvait pardonner pour beaucı
gent. *Memnon* fut obligé de donner tou
avait. On était heureux dans ce tı

d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encore découverte, et les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux et désespéré rentra chez lui ; il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade ; il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur société la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame et pour le corps. C'est ainsi que pense le sage *Memnon* ; et il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-temps honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, et quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe : l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui crève un œil. On rapporte chez lui le sage *Memnon*, ivre, sans argent et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin ; et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur-général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre sur l'œil et

un placet à la main, pour demander juſtice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un ſallon pluſieurs dames, qui portaient toutes d'un air aiſé des cerveaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connaiſſait un peu, dit en le regardant de côté: Ah l'horreur! Une autre qui le connaiſſait davantage lui dit: Bon ſoir, M. *Memnon*; mais vraiment, M. *Memnon*, je ſuis fort aiſe de vous voir; à propos, M. *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu un œil? Et elle paſſa ſans attendre ſa réponſe. *Memnon* ſe cacha dans un coin, et attendit le moment où il pût ſe jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baiſa trois fois la terre, et préſenta ſon placet. Sa gracieuſe majeſté le reçut très-favorablement, et donna le mémoire à un de ſes ſatrapes pour lui en rendre compte. Le ſatrape tire *Memnon* à part, et lui dit d'un air de hauteur en ricanant amèrement: Je vous trouve un plaiſant borgne, de vous adreſſer au roi plutôt qu'à moi; et encore plus plaiſant d'oſer demander juſtice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, et qui eſt le neveu d'une femme de chambre de ma maîtreſſe. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, ſi vous voulez conſerver l'œil qui vous reſte.

Memnon ayant ainſi le matin renoncé aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et ſur-tout à la cour, avait été avant la nuit trompé et volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, et avait été à la cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, et navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui; il y trouve des huiffiers qui démeublaient fa maifon de la part de fes créanciers. Il refte prefque évanoui fous un platane; il y rencontre la belle dame du matin, qui fe promenait avec fon cher oncle, et qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec fon emplâtre. La nuit vint; *Memnon* fe coucha fur de la paille auprès des murs de fa maifon. La fièvre le faifit; il s'endormit dans l'accès, et un efprit célefte lui apparut en fonge.

Il était tout refplendiffant de lumière. Il avait fix belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne reffemblait à rien. Qui es-tu? lui dit *Memnon*. Ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends-moi donc mon œil, ma fanté, mon bien, ma fageffe, lui dit *Memnon*. Enfuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'efprit. Et quel monde habitez-vous? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, eft à cinq cents millions de lieues du foleil, dans une petite étoile auprès de *Sirius*, que tu vois d'ici. Le beau-pays! dit *Memnon*: quoi vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent fon argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de fatrapes qui fe moquent de vous en vous refufant juftice? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne fommes

jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point; nous ne fesons point d'excè; de table, parce que nous ne mangeons point; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres; et les satrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors: Monseigneur sans femme et sans dîné, à quoi passez-vous votre temps? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont confiés: et je viens pour te consoler. Hélas! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit passée, pour m'empêcher de faire tant de folies? J'étais auprès d'*Assan* ton frère aîné, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscrétion, et il est actuellement dans un cachot les fers aux pieds et aux mains. C'est bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne; mais à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible

de

de parvenir ? s'écria *Memnon* en ſoupirant. Auſſi impoſſible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puiſſant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en ſommes bien loin. Il y a un globe où tout cela ſe trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui ſont diſperſés dans l'étendue, tout ſe ſuit par degrés. On a moins de ſageſſe et de plaiſir dans le ſecond que dans le premier, moins dans le troiſième que dans le ſecond, ainſi du reſte juſqu'au dernier, où tout le monde eſt complétement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit globe terraqué ne ſoit préciſément les petites maiſons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'eſprit ; mais il en approche : il faut que tout ſoit en ſa place. Hé mais, dit *Memnon*, certains poëtes, certains philoſophes ont donc grand tort de dire *que tout eſt bien ?* Ils ont grande raiſon, dit le philoſophe de là haut, en conſidérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, repliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne ſerai plus borgne.

Fin de Memnon ou la Sageſſe humaine.

LES

DEUX CONSOLÉ

Le grand philofophe *Citophile* difait un j
à une femme défolée, et qui avait jufte fujet
l'être: Madame, la reine d'Angleterre, fille
grand *Henri IV*, a été auffi malheureufe
vous: on la chaffa de fes royaumes; elle
près de périr fur l'Océan par les tempêtes;
vit mourir fon royal époux fur l'échafaud. J
fuis fâché pour elle, dit la dame; et elle
mit à pleurer fes propres infortunes.

Mais, dit *Citophile*, fouvenez-vous de
Stuart: elle aimait fort honnêtement
muficien qui avait une très-belle baffe-taille. S
mari tua fon muficien à fes yeux; et enfuit
bonne amie et fa bonne parente la reine *Elifabe*
qui fe difait pucelle, lui fit couper le cou fur
échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue
prifon dix-huit années. Cela eft fort cruel,
pondit la dame; et elle fe replongea dans
mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit
confolateur, de la belle *Jeanne de Naples*,
fut prife et étranglée? Je m'en fouviens con
fément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autr
l'aventure d'une fouveraine qui fut détrônée
mon temps après foupé, et qui eft morte da
une île déferte. Je fais toute cette hiftoire,
pondit la dame.

Hé bien donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie. Elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes et belles princesses. Son père entra dans sa chambre, et surprit l'amant qui avait le visage tout en feu et l'œil étincelant comme une escarboucle ; la dame aussi avait le teint fort animé. Le visage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme soufflet qu'on eût jamais donné dans sa province. L'amant prit une paire de pincettes et cassa la tête au beau-père, qui guérit à peine, et qui porte encore la cicatrice de cette blessure. L'amante éperdue sauta par la fenêtre et se démit le pied ; de manière qu'aujourd'hui elle boite visiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir cassé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princesse quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue long-temps lorsqu'elle était en prison ; elle ne me parlait jamais que de ses malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens ? lui dit la dame. C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à *Hécube*, songez à *Niobé*. Ah ! dit la dame, si j'avais vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs. pensez-vous qu'elles vous eussent écouté.

Le lendemain le philoſophe perdit ſon fils unique, et fut ſur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dreſſer une liſte de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, et la porta au philoſophe; il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils ſe revirent, et furent étonnés de ſe retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle ſtatue au *Temps*, avec cette inſcription :

A CELUI QUI CONSOLE.

Fin des deux conſolés.

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO.

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

JE naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon père en était gouverneur ; et je me ſouviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans leſquels ils me feſait deſcendre de *Minos* en droite ligne ; mais mon père ayant été diſgracié, il fit d'autres vers où je ne deſcendais plus que de *Paſiphaé* et de ſon amant : c'était un bien méchant homme que cet *Iro*, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île. (1)

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'eſpérance d'apprendre toutes les vérités, car juſque-là on m'avait enſeigné tout le contraire, ſelon l'uſage de ce bas monde depuis la Chine juſqu'aux Alpes. *Monſignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était

(1) Anagramme de *Roi*, poëte né avec des talens que ſon penchant pour la ſatire, les aventures qui en furent la ſuite, ſa jalouſie contre les hommes de la littérature qui lui étaient ſupérieurs, avilirent et rendirent malheureux. Le ballet des *Elémens* et l'opéra de *Callirhoé*, ſont les ſeuls de ſes ouvrages qui lui aient ſurvécu : il mourut vieux, et avait fini par ſe faire dévot.

un homme ſingulier, et un des plus terribles ſavans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Ariſtote*, et fut ſur le point de me mettre dans la catégorie de ſes mignons : je l'échappai belle. Je vis des proceſſions, des exorciſmes et quelques rapines. On diſait, mais très-fauſſement, que *la ſignora Olimpia*, perſonne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choſes qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraiſſait fort plaiſant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée *la ſignora Fatélo* s'aviſa de m'aimer. Elle était courtiſée par le révérend père *Poignardini*, et par le révérend père *Aconiti*, jeune profès d'un ordre qui ne ſubſiſte plus : elle les mit d'accord en me donnant ſes bonnes grâces ; mais en même temps je courus riſque d'être excommunié, et empoiſonné. Je partis très-content de l'architecture de St Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le temps du règne de *Louis le juſte*. La première choſe qu'on me demanda, ce fut, ſi je voulais à mon déjeûné un petit morceau du maréchal d'*Ancre* dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on diſtribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet Etat était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conſeil, quelquefois pour deux pages de controverſe. Il y avait plus de ſoixante ans que ce feu tantôt couvert, et tantôt ſoufflé avec violence, déſolait ces beaux climats. C'étaient-là les libertés de l'Egliſe gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainſi de

son caractère ? Il plaisante, et il fait des St Barthelemi. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter !

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'Eglise, de faire sauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre hibernois m'assura que c'était une très-bonne action ; premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlé étaient anglais, en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de *St Patrice*. Il s'étonnait sur-tout que la reine *Marie* ne fût pas encore canonisée ; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'Etat ? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi-bien que par la foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, et qu'il faut des lois sévères

pour réprimer de si scandaleuses horreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas ! Monsieur, le bon temps ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vîte un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infans, les infantes étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce trône ne soit réservé pour DIEU, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilans deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ; puis

puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à *Moïse*, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre-Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables ; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad : ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent sans me dire un seul mot dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte, et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé ; mais que tous les appartemens de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Hé bien, mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec

confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement ſur les voies.

Enfin je me ſouvins de mes indiſcrètes paroles. J'en fus quitte pour la diſcipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand-inquiſiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé ſa petite fête? Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai preſſer mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il eſt. Ils avaient eu le temps de s'inſtruire de toutes les grandes choſes que les Eſpagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par leſquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidelles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait; mais quand on réduirait ces ſacrifices à cinq millions de victimes, cela ſerait encore admirable.

Le déſir de voyager me preſſait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie; nous en prîmes la route. Je me propoſai bien de ne plus dire mon avis ſur les fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, ſont des mécréans qui n'ont point été baptiſés, et qui par conſéquent ſeront bien plus cruels que les révérends pères inquiſiteurs. Gardons le ſilence quand nous ſerons chez les mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement ſurpris de voir en Turquie beaucoup plus d'égliſes chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis juſqu'à des troupes nombreuſes de moines qu'on laiſſait prier la vierge *Marie* librement, et maudire

homet; ceux-ci en grec, ceux-là en latin, lques autres en arménien. Les bonnes gens les Turcs! m'écriai-je. Les chrétiens grecs es chrétiens latins étaient ennemis mortels s Constantinople, ces esclaves se persécutaient uns les autres, comme des chiens qui se rdent dans la rue, et à qui leurs maîtres nent des coups de bâton pour les séparer. grand-visir protégeait alors les grecs. Le iarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le riarche latin, et je fus condamné en plein divan ent coups de latte sur la plante des pieds, rachetes de cinq cents sequins. Le lendemain le grandr fut étranglé; le surlendemain son successeur, était pour le parti des latins, et qui ne fut inglé qu'un mois après, me condamna à la même ende pour avoir soupé chez le patriarche grec. fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter 'Eglise grecque ni la latine. Pour m'en consoler oris à loyer une fort belle circassienne, qui était ersonne la plus tendre dans le tête-à-tête, et la s dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux nsports de son amour, elle s'écria en m'embrast: *Alla*, *Illa*, *Alla*; ce sont les paroles sacramentales des Turcs; je crus que c'était celles de our: je m'écriai aussi fort tendrement: *Alla*, ı, *Alla*. Ah! me dit-elle, le DIEU miséricorux soit loué, vous êtes turc. Je lui dis que je bénissais de m'en avoir donné la force, et je crus trop heureux. Le matin l'iman vint pour circoncire; et comme je fis quelque difficulté, cadi du quartier, homme loyal, me proposa de

m'empaler : je ſauvai mon prépuce et mon derrière avec mille ſequins, et je m'enfuis vîte en Perſe, réſolu de ne plus entendre ni meſſe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Iſpahan, on me demanda ſi j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut ſavoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partageaient encore les Perſans. On crut que je me moquais des deux partis, de ſorte que je me trouvai déjà une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville: il m'en coûta encore grand nombre de ſequins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine avec un interprète, qui m'aſſura que c'était-là le pays où l'on vivait librement et gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à ſang; et les révérends pères jéſuites, d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, diſaient qu'ils y gagnaient des ames à DIEU, ſans que perſonne en ſût rien. On n'a jamais vu de convertiſſeurs ſi zélés; car ils ſe perſécutaient les uns les autres tour à tour : ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies; ils ſe traitaient d'infidelles et de prévaricateurs pour une ame. Il y avait ſur tout une horrible querelle entr'eux ſur la manière de faire la révérence. Les jéſuites voulaient que les Chinois ſaluaſſent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les ſaluât à la mode

de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez sa majesté tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions devant sa majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner? Je lui répondis que le pape était un prêtre de soixante et dix ans; qu'il demeurait à quatre mille lieues de sa sacrée majesté tartaro-chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol, qu'il ne détrônait personne, et que sa majesté pouvait dormir en sureté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand *Aureng-Zeb*, dont on disait des merveilles dans le monde: il était alors dans Dehli. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie, dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *Caaba*, le *Beth Alla*. Ce balai est le symbole qui balaye toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraissait pas en avoir besoin; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père. Vingt raïas et autant d'omras étaient morts

dans les ſupplices ; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de ſa dévotion. On ne lui comparait que la ſacrée majeſté du ſéréniſſime empereur de Maroc *Muley Iſmaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne diſais mot, les voyages m'avaient formé, et je ſentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux auguſtes ſouverains. Un jeune français avec qui je logeais manqua, je l'avoue, de reſpect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'aviſa de dire très-indiſcrètement qu'il y avait en Europe de très-pieux ſouverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les égliſes, ſans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et ſans couper les têtes de leurs ſujets. Notre interprète tranſmit en indou le diſcours impie de mon jeune homme. Inſtruit par le paſſé, je fis vîte ſeller mes chameaux : nous partîmes le français et moi. J'ai ſu depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng-Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtiſans avouèrent ſans flatterie que ſa mort était très-juſte.

Il me reſtait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaiſſeau fut pris par des corſaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainſi les lois des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux ſont tout droits, et notre laine eſt

frifée ; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conféquent nous devons, par les lois facrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de fomme, pour nous faire travailler à je ne fais quel emploi auffi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une efpèce de terre jaune, qui, par elle-même, n'eft bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte ; auffi quand nous vous rencontrons, et que nous fommes les plus forts, nous vous fefons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles.

On n'avait rien à répliquer à un difcours fi fage. J'allai labourer le champ d'une vieille négreffe, pour conferver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable fur la terre : je réfolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi : je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

Fin de l'hiftoire des voyages de Scarmentado.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CE roman peut être regardé comme une imitation d'un des voyages de *Gulliver*. Il contient plusieurs allusions. Le nain de Saturne est M. de *Fontenelle*. Malgré sa douceur, sa circonspection, sa philosophie qui devait lui faire aimer celle de M. de *Voltaire*, il s'était lié avec les ennemis de ce grand-homme, et avait paru partager, sinon leur haine, du moins leurs préventions. Il fut fort blessé du rôle qu'il jouait dans ce roman, et d'autant plus peut-être que la critique était juste, quoique sévère, et que les éloges qui s'y mêlaient y donnaient encore plus de poids. Le mot qui termine l'ouvrage n'adoucit point la blessure, et le bien qu'on dit du sécrétaire de l'académie de Paris ne consola point M. de *Fontenelle* des plaisanteries qu'on se permettait sur celui de l'académie de Saturne.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

DANS une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius, il y avait un jeune homme de beaucoup d'efprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit fur notre petite fourmillière ; il s'appelait *Micromégas*, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut : j'entends, par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébriftes, gens toujours utiles au public, prendront fur le champ la plume, et trouveront, que puifque M. *Micromégas*, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour ; ils trouveront, dis-je, qu'il faut abfolument que le globe qui l'a produit ait au jufte vingt et un millions fix cents mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'eft plus fimple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques fouverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut

faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Mofcovie ou de la Chine, ne font qu'une très-faible image des prodigieufes différences que la nature a mifes dans tous les êtres.

La taille de fon excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos fculpteurs et tous nos peintres conviendront fans peine que fa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à fon efprit, c'eft un des plus cultivés que nous ayons; il fait beaucoup de chofes, il en a inventé quelques-unes: il n'avait pas encore deux cents cinquante ans, et il étudiait felon la coutume au collége des jéfuites de fa planète, lorfqu'il devina, par la force de fon efprit, plus de cinquante propofitions d'*Euclide*. C'eft dix-huit de plus que *Blaife Pafcal*, lequel, après en avoir deviné trente-deux en fe jouant, à ce que dit fa fœur, devint depuis un géomètre affez médiocre (1), et un fort mauvais métaphyficien. Vers les quatre cents cinquante ans au fortir de l'enfance, il difféqua beaucoup de ces petits infectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui fe dérobent aux microfcopes ordinaires; il en compofa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de fon pays, grand vétillard et fort ignorant, trouva dans fon livre

(1) *Pafcal* devint un très-grand géomètre, non dans la claffe de ceux qui ont contribué par de grandes découvertes au progrès des fciences, comme *Defcartes*, *Newton*, mais dans celle des géomètres qui ont montré par leurs ouvrages un génie du premier ordre.

des propofitions fufpectes, mal-fonnantes, téméraires, hérétiques, fentant l'héréfie, et le pourfuivit vivement: il s'agiffait de favoir fi la forme fubftantielle des puces de Sirius était de même nature que celles des colimaçons. *Micromégas* fe défendit avec efprit; il mit les femmes de fon côté; le procès dura deux cents vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurifconfultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années. (2)

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracafferies et de petiteffes. Il fit une chanfon fort plaifante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarraffa guère; et il fe mit à voyager de planète en planète, pour achever de fe former *l'efprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaife de pofte ou en berline, feront fans doute étonnés des équipages de là-haut: car nous autres, fur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos ufages. Notre voyageur connaiffait merveilleufement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulfives. Il s'en fervait fi à propos que tantôt à l'aide d'un rayon du foleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui et les

(2) M. de *Voltaire* avait été perfécuté par le théatin *Boyer*, pour avoir dit dans fes lettres philofophiques que les facultés de notre ame fe développent en même temps que nos organes, de la même manière que les facultés de l'ame des animaux.

fiens, comme un oifeau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps; et je fuis obligé d' vouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle eft femée, ce beau ciel empyré que l'illuftre vicaire *Derham* (3) fe vante d'avoir vu au bout de fa lunette. Ce n'eft pas que je prétende que M. *Derham* ait mal vu, à DIEU ne plaife! mais *Micromégas* était fur les lieux, c'eft un bon obfervateur, et je ne veux contredire perfonne. *Micromégas* après avoir bien tourné arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des chofes nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petiteffe du globe et de fes habitans, fe défendre de ce fourire de fupériorité qui échappe quelquefois aux plus fages. Car enfin Saturne n'eft guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là font des nains qui n'ont que mille toifes de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec fes gens, à peu près comme un muficien italien fe met à rire de la mufique de *Lulli*, quand il vient en France. Mais comme le firien avait un bon efprit, il comprit bien vite

(3) Savant anglais, auteur de la *Théologie Aftronomique*, et de quelques autres ouvrages, qui ont pour objet de prouver l'exiftence de DIEU par le détail des merveilles de la nature: malheureufement lui et fes imitateurs fe trompent fouvent dans l'expofition de ces merveilles; ils s'extafient fur la fageffe qui fe montre dans l'ordre d'un phénomène, et on découvre que ce phénomène eft tout différent de ce qu'ils ont fuppofé; alors c'eft ce nouvel ordre qui leur paraît un chef-d'œuvre de fageffe. Ce défaut commun à tous les ouvrages de ce genre les a décrédités. On fait trop d'avance que de quelque manière que les chofes foient, l'auteur finira toujours par les admirer.

qu'un être penſant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que ſix mille pieds de haut. Il ſe familiariſa avec les Saturniens, après les avoir étonnés Il lia une étroite amitié avec le ſecrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'eſprit, qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui feſait paſſablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la ſatisfaction des lecteurs, une converſation ſingulière que *Micromégas* eut un jour avec M. le ſecrétaire.

CHAPITRE II.

Converſation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

APRÈS que ſon excellence ſe fut couchée, et que le ſecrétaire ſe fut approché de ſon viſage, il faut avouer, dit *Micromégas*, que la nature eſt bien variée. Oui, dit le ſaturnien, la nature eſt comme un parterre, dont les fleurs... Ah, dit l'autre, laiſſez là votre parterre. Elle eſt, reprit le ſecrétaire, comme une aſſemblée de blondes et de brunes, dont les parures... Et qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. Elle eſt donc comme une galerie de peintures, dont les traits... Et non, dit le voyageur, encore une fois la nature eſt comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaiſons? Pour vous plaire, répondit le ſecretaire. Je ne veux point qu'on me plaiſe,

répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés; et malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit *Micromégas*; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé; j'ai vu des mortels fort au-dessus de nous; j'en ai vu de fort supérieurs: mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. Le saturnien et le sirien s'épuisèrent alors en conjectures; mais après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de temps vivez-vous? dit le sirien. Ah! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le sirien: nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce

ſoit une loi univerſelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le ſaturnien, que cinq cents grandes révolutions du ſoleil. (Cela revient à quinze mille ans, ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'eſt mourir preſque au moment que l'on eſt né ; notre exiſtence eſt un point, notre durée un inſtant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'inſtruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'oſe faire aucuns projets ; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immenſe. Je ſuis honteux ſur-tout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui répartit : Si vous n'étiez pas philoſophe, je craindrais de vous affliger, en vous apprenant que notre vie eſt ſept cents fois plus longue que la vôtre ; mais vous ſavez trop bien que quand il faut rendre ſon corps aux élémens, et ranimer la nature ſous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphoſe eſt venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'eſt préciſément la même choſe. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-temps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a par-tout des gens de bon ſens qui ſavent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu ſur cet univers une profuſion de variétés, avec une eſpèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres penſans ſont différens, et tous ſe reſſemblent au fond par le don de la penſée et des déſirs. La

matière eſt par-tout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverſes. Combien comptez-vous de ces propriétés diverſes dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le ſaturnien, ſans leſquelles nous croyons que ce globe ne pourrait ſubſiſter tel qu'il eſt, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la diviſibilité et le reſte. Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre ſuffit aux vues que le Créateur avait ſur votre petite habitation. J'admire en tout ſa ſageſſe ; je vois par-tout des différences, mais auſſi par-tout des proportions. Votre globe eſt petit, vos habitans le ſont auſſi ; vous avez peu de ſenſations ; votre matière a peu de propriétés ; tout cela eſt l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur eſt votre ſoleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le ſaturnien ; et quand nous diviſons un de ſes rayons, nous trouvons qu'il contient ſept couleurs. Notre ſoleil tire ſur le rouge, dit le ſirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un ſoleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui ſe reſſemble, comme chez vous il n'y a pas un viſage qui ne ſoit différent de tous les autres.

Après pluſieurs queſtions de cette nature, il s'informa combien de ſubſtances eſſentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme DIEU, l'eſpace, la matière, les êtres étendus qui ſentent, les êtres étendus qui ſentent et qui

penſent

penſent, les êtres penſans qui n'ont point d'étendue, ceux qui ſe pénètrent, ceux qui ne ſe pénètrent pas, et le reſte. Le ſirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ſes voyages, étonna prodigieuſement le philoſophe de Saturne. Enfin après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils ſavaient et beaucoup de ce qu'ils ne ſavaient pas, après avoir raiſonné pendant une révolution du ſoleil, ils réſolurent de faire enſemble un petit voyage philoſophique

CHAPITRE III.

Voyage des deux habitans de Sirius, et de Saturne.

Nos deux philoſophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmoſphère de Saturne avec une fort jolie proviſion d'inſtrumens mathématiques, lorſque la maîtreſſe du ſaturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ſes remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que ſix cents ſoixante toiſes, mais qui réparait par bien des agrémens la petiteſſe de ſa taille. Ah cruel! s'écria-t-elle, après t'avoir réſiſté quinze cents ans, lorſqu'enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine paſſé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour; ſi tu étais un vrai ſaturnien tu ſerais fidelle. Où vas-tu courir? que veux-tu? nos cinq lunes ſont moins errantes que

toi, notre anneau eſt moins changeant. Voilà qui eſt fait, je n'aimerai jamais plus perſonne. Le philoſophe l'embraſſa, pleura avec elle, tout philoſophe qu'il était; et la dame, après s'être pamée, alla ſe conſoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent; ils ſautèrent d'abord ſur l'anneau qu'ils trouvèrent aſſez plat, comme l'a fort bien deviné un illuſtre habitant de notre petit globe; de là ils allèrent de lune en lune. Une comète paſſait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent ſur elle avec leurs domeſtiques et leurs inſtrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les ſatellites de Jupiter. Ils paſſèrent dans Jupiter même, et y reſtèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux ſecrets qui feraient actuellement ſous preſſe ſans meſſieurs les inquiſiteurs, qui ont trouvé quelques propoſitions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuſcrit dans la bibliothèque de l'illuſtre archevêque de... qui m'a laiſſé voir ſes livres avec cette généroſité et cette bonté qu'on ne ſaurait aſſez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En ſortant de Jupiter, ils traverſèrent une eſpace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on ſait, eſt cinq fois plus petite que notre petit globe; ils virent deux lunes qui ſervent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos aſtronomes. Je ſais bien que le père *Caſtel* écrira, et même aſſez

plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent long-temps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils apperçurent une petite lueur, c'était la terre ; cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept nouveau style.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.

APRÈS s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeûné deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du Nord au Sud. Les pas ordinaires du sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi ; le nain de Saturne

ſuivait de loin en haletant; or il fallait qu'il fit environ douze pas, quand l'autre feſait une enjambée: figurez-vous (s'il eſt permis de faire de telles comparaiſons) un très-petit chien de manchon qui ſuivrait un capitaine des gardes du roi de Pruſſe.

Comme ces étrangers-là vont aſſez vîte, ils eurent fait le tour du globe en trente-ſix heures; le ſoleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut ſonger qu'on va bien plus à ſon aiſe, quand on tourne ſur ſon axe, que quand on marche ſur ſes pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare preſque imperceptible pour eux, qu'on nomme *la Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, ſous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé ſon talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant deſſus et deſſous pour tâcher d'apercevoir ſi ce globe était habité ou non. Ils ſe baiſſèrent, ils ſe couchèrent, ils tâtèrent par-tout; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre ſenſation qui pût leur faire ſoupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exiſter.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vîte, décida d'abord qu'il n'y avait perſonne ſur la terre. Sa première raiſon était qu'il n'avait vu perſonne. *Micromégas* lui fit ſentir poliment que

c'était raiſonner aſſez mal : car, diſait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-diſtinctement ; concluez-vous de-là que ces étoiles n'exiſtent pas ? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal ſenti. Mais, dit le nain, ce globe-ci eſt ſi mal conſtruit, cela eſt ſi irrégulier et d'une forme qui me paraît ſi ridicule ! tout ſemble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruiſſeaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne ſont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni ſous aucune forme régulière ; tous ces petits grains pointus dont ce globe eſt hériſſé, et qui m'ont écorché les pieds ? (il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il eſt plat aux pôles, comme il tourne autour du ſoleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles ſont néceſſairement incultes ? En vérité ce qui fait que je penſe qu'il n'y a ici perſonne, c'eſt qu'il me paraît que des gens de bon ſens ne voudraient pas y demeurer. Hé bien, dit *Micromégas*, ce ne ſont peut-être pas non plus des gens de bon ſens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'eſt pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout eſt tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Hé, c'eſt peut-être pour cette raiſon-là même qu'il y a ici un peu de confuſion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété ? Le ſaturnien répliqua à toutes ces raiſons. La

dispute n'eût jamais fini, si par bonheur *Micromégas*, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamans. Les diamans tombèrent; c'étaient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellens microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle; et *Micromégas* en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellens; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique: c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitans de notre globe. Le saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vîte qu'il ne l'était que par des baleines; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. *Micromégas* y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habi-

tation, lorfqu'à l'aide du microfcope, ils aperçurent quelque chofe de plus gros qu'une baleine qui flottait fur la mer Baltique. On fait que dans ce temps-là même une volée de philofophes revenait du cercle polaire, fous lequel ils avaient été faire des obfervations dont perfonne ne s'était avifé jufqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaiffeau échoua aux côtes de Bofnie, et qu'ils eurent bien de la peine à fe fauver : mais on ne fait jamais dans ce monde le deffous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chofe fe paffa, fans y rien mettre du mien, ce qui n'eft pas un petit effort pour un hiftorien.

CHAPITRE V.

Expériences et raifonnemens des deux voyageurs.

MICROMEGAS étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraiffait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de fe tromper, puis les ouvrant et les ferrant, il faifit fort adroitement le vaiffeau qui portait ces meffieurs, et le mit encore fur fon ongle, fans le trop preffer de peur de l'écrafer. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne ; le firien mit le prétendu animal dans le creux de fa main. Les paffagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui fe croyaient fur une efpèce de rocher, fe mettent tous en mouvement ; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent fur la main de *Micromégas*, et fe précipitent après. Les géomè-

tres prennent leurs quarts de cercle, leurs fecteurs et des filles laponnes, (*) et defcendent fur les doigts du firien. Ils en firent tant qu'il fentit enfin remuer quelque chofe qui lui chatouillait les doigts ; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement qu'il était forti quelque chofe du petit animal qu'il tenait, mais il n'en foupçonna pas d'abord davantage. Le microfcope, qui fefait à peine difcerner une baleine et un vaiffeau, n'avait point de prife fur un être auffi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de perfonne, mais je fuis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi ; c'eft qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne fefons pas fur la terre une plus grande figure qu'en ferait fur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la fix cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une fubftance qui pourrait tenir la terre dans fa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres ; et il fe peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces fubftances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penferaient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que fi quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne

(*) Voyez les notes du difcours en vers fur la *modération*, (volume des *Poëmes*) et celles du *Ruffe à Paris*. (Volume des *Contes et Satires*.)

hauffe

hauſſe de deux grands pieds au moins les bonnets de ſa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les ſiens ne feront jamais que des infiniment petits.

Quelle adreſſe merveilleuſe ne fallut-il donc pas à notre philoſophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler ! Quand *Leuwenboek* et *Hartſoeker* virent les premiers, ou crurent voir la graine dont nous ſommes formés, ils ne firent pas à beaucoup près une ſi étonnante découverte. Quel plaiſir ſentit *Micromegas* en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les ſuivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ſes microſcopes dans les mains de ſon compagnon de voyage ! Je les vois, diſaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui ſe baiſſent, qui ſe relèvent ? En parlant ainſi, les mains leur tremblaient, par le plaiſir de voir des objets ſi nouveaux, et par la crainte de les perdre. Le ſaturnien, paſſant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. *Ah ! diſait-il, j'ai pris la nature ſur le fait.* (4) Mais il ſe trompait ſur les apparences, ce qui n'arrive que trop, ſoit qu'on ſe ſerve ou non des microſcopes.

(4) Expreſſion heureuſe et plaiſante de *Fontenelle*, en rendant compte de quelques obſervations d'hiſtoire naturelle.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec des hommes.

MICROMEGAS, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient : et il le fit remarquer à son compagnon qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le sirien ; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire ? Pour parler, il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une ame : or attribuer l'équivalent d'une ame à cette espèce, cela lui paraissait absurde. Mais, dit le sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils fesaient l'amour ; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre ? supposez-vous d'ailleurs qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant ? pour moi, l'un et l'autre me paraissent de grands mystères. Je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion ; il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit *Micromégas* ; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se

coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens: ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. Vous croyez bien que le sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes ; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et sur-tout celle de *Micromégas*, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau. Le sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle; il baissait la tête, et parlait bas. Enfin moyennant toutes ces précautions, et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours.

Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abyme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné

me découvrir des fecrets qui femblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour, mais je ne méprife perfonne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaiffeau récita les prières des exorcifmes, les matelots jurèrent, et les philofophes du vaiffeau firent un fyftème; mais quelque fyftème qu'ils fiffent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que *Micromégas*, leur apprit alors en peu de mots à quelles efpèces ils avaient à faire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était monfieur *Micromégas*; et après les avoir plaint d'être fi petits; il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce miférable état fi voifin de l'anéantiffement, ce qu'ils fefaient dans un globe qui paraiffait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient; s'ils avaient une ame, et cent autres queftions de cette nature.

Un raifonneur de la troupe plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de fon ame, obferva l'interlocuteur avec des pinnules braquées fur un quart de cercle, fit deux ftations, et à la troifième il parla ainfi: Vous croyez donc, Monfieur, parce que vous avez mille toifes depuis la tête jufqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toifes! s'écria le nain:

juſte ciel ! d'où peut-il ſavoir ma hauteur ? mille toiſes ! il ne ſe trompe pas d'un pouce ; quoi ! cet atome m'a meſuré ! il eſt géomètre, il connaît ma grandeur ; et moi qui ne le vois qu'à travers un microſcope, je ne connais pas encore la ſienne ! Oui, je vous ai meſuré, dit le phyſicien, et je meſurerai bien encore votre grand compagnon. La propoſition fut acceptée ; ſon excellence ſe coucha de ſon long, car s'il ſe fût tenu debout, ſa tête eût été trop au-deſſus des nuages. Nos philoſophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur *Swiſt* nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par ſon nom à cauſe de mon grand reſpect pour les dames. Puis par une ſuite de triangles liés enſemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors *Micromégas* prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien ſur ſa grandeur apparente. O DIEU, qui avez donné une intelligence à des ſubſtances qui paraiſſent ſi mépriſables, l'infiniment petit vous coûte auſſi peu que l'infiniment grand ; et s'il eſt poſſible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un eſprit ſupérieur à ceux de ces ſuperbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied ſeul couvrirait le globe où je ſuis deſcendu.

Un des philoſophes lui répondit qu'il pouvait en toute ſureté croire qu'il eſt en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que

l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que *Virgile* a dit de fabuleux fur les abeilles, mais ce que *Swammerdam* a découvert, et ce que *Réaumur* a difféqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui font pour les abeilles ce que les abeilles font pour l'homme, ce que le firien lui-même était pour ces animaux fi vaftes dont il parlait, et ce que ces grands animaux font pour d'autres fubftances devant lefquelles ils ne paraiffent que comme des atomes. Peu à peu la converfation devint intéreffante, et *Micromégas* parla ainfi.

CHAPITRE VII.

Converfation avec les hommes.

O Atomes intelligens, dans qui l'être éternel s'eft plu à manifefter fon adreffe et fa puiffance, vous devez fans doute goûter des joies bien pures fur votre globe; car ayant fi peu de matière, et paraiffant tout efprit, vous devez paffer votre vie à aimer et à penfer; c'eft la véritable vie des efprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il eft ici fans doute. A ce difcours tous les philofophes fecouèrent la tête, et l'un d'eux plus franc que les autres avoua de bonne foi que fi l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu confidérés, tout le refte eft un affemblage de fous, de méchans et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, fi le mal vient de la matière,

et trop d'esprit si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial? Le sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes, qui se font égorger, prétende un fetu sur ces tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme je ne sais pourquoi *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais, le petit coin de terre dont il s'agit; et presqu'aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah, malheureux! s'écria le sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmillière d'assassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la

fatigue ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires, qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier DIEU solennellement. Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnans contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez ? Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussitôt fantaisie au sirien et au saturnien d'interroger ces atomes pensans, pour savoir les choses dont ils convenaient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la canicule à la grande étoile des gemeaux ? Ils répondirent tous à la fois : Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune ? Soixante demi diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèse votre air ? Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne,

étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une ame un quart-d'heure auparavant.

Enfin *Micromégas* leur dit : Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous ; sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre ame, et comment vous formez vos idées ? Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant : mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citait *Aristote* ; l'autre prononçait le nom de *Descartes*, celui-ci de *Mallebranche*, cet autre de *Leibnitz*, cet autre de *Locke*. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance : L'ame est une *entélécbie*, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément *Aristote*, page 633 de l'edition du louvre.

Ἐντελεχεῖα ἐστι, etc.

Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philosophique. Pourquoi donc, reprit le sirien, citez-vous un certain *Aristote* en grec ? C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le cartésien prit la parole, et dit : L'ame est un esprit pur, qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si

bien su, et qu'elle ne saura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton ame fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit? Que me demandez-vous là, dit le raisonneur? je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais sais-tu au moins ce que c'est que de la matière? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, et d'une telle forme; elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. Hé bien, dit le sirien, cette chose qui te parait être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que c'est? tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connais-tu? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors M. *Micromégas* adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son ame, et ce qu'elle fesait? Rien du tout, répondit le philosophe mallebranchiste, c'est DIEU qui fait tout pour moi; je vois tout en lui, je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton ame? C'est, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure; ou bien

mon ame eft le miroir de l'univers, et mon corps eft la bordure du miroir: cela eft clair.

Un petit partifan de *Locke* était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adreffé la parole: Je ne fais pas, dit-il, comment je penfe, mais je fais que je n'ai jamais penfé qu'à l'occafion de mes fens. Qu'il y ait des fubftances immatérielles et intelligentes, c'eft de quoi je ne doute pas: mais qu'il foit impoffible à DIEU de communiquer la penfée à la matière, c'eft de quoi je doute fort. Je révère la puiffance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de chofes poffibles qu'on ne penfe.

L'animal de Sirius fourit: il ne trouva pas celui-là le moins fage; et le nain de Saturne aurait embraffé le fectateur de *Locke* fans l'extrême difproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet quarré, qui coupa la parole à tous les animalcules philofophes; il dit qu'il favait tout le fecret, que cela fe trouvait dans la Somme de *St Thomas*; il regarda de haut en bas les deux habitans céleftes; il leur foutint que leurs perfonnes, leurs mondes, leurs foleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce difcours nos deux voyageurs fe laiffèrent aller l'un fur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible, qui, felon *Homère*, eft le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et dans ces convulfions le vaiffeau que le firien avait fur fon ongle tomba dans une poche de

culotte du saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long-temps ; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le sirien reprit les petites mites ; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque qu'infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris à l'académie des sciences ; mais, quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : *Ah ! dit-il, je m'en étais bien douté.*

Fin du septième et dernier chapitre.

HISTOIRE

D'UN

ON BRAMIN.

rencontrai dans mes voyages un vieux bra-
, homme fort ſage, plein d'eſprit et très-
nt : de plus il était riche, et partant il en
t plus ſage encore; car ne manquant de
, il n'avait beſoin de tromper perſonne.
amille était très-bien gouvernée par trois
es femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et
ıd il ne s'amuſait pas avec ſes femmes, il
cupait à philoſopher

rès de ſa maiſon, qui était belle, ornée et
ɔmpagnée de jardins charmans, demeurait
vieille indienne, bigote, imbécille et aſſez
ɾre.

e bramin me dit un jour : Je voudrais n'être
ιis né. Je lui demandai pourquoi. Il me
ndit : J'étudie depuis quarante ans, ce ſont
ante années de perdues ; j'enſeigne les
es, et j'ignore tout; cet état porte dans
ame tant d'humiliation et de dégoût que
e m'eſt inſupportable : je ſuis né, je vis
le temps, et je ne ſais pas ce que c'eſt
le temps : je me trouve dans un point
e deux éternités, comme diſent nos ſages,
n'ai nulle idée de l'éternité : je ſuis com-
de matière ; je penſe, je n'ai jamais pu

m'inftruire de ce que produit la penfée : j'ignore fi mon entendement eft en moi une fimple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et fi je penfe avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-feulement le principe de ma penfée m'eft inconnu, mais le principe de mes mouvemens m'eft également caché : je ne fais pourquoi j'exifte ; cependant on me fait chaque jour des queftions fur tous ces points ; il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'eft bien pis quand on me demande fi *Brama* a été produit par *Vitfnou*, ou s'ils font tous deux éternels. DIEU m'eft témoin que je n'en fais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponfes. Ah! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je fuis auffi en peine que ceux qui me font cette queftion : je leur dis quelquefois que tout eft le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiofité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et fe moquer des hommes ; les autres croient favoir quelque chofe, et fe perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le fentiment douloureux que j'éprouve. Je fuis prêt quelquefois de tomber dans le défefpoir, quand je fonge

u'après toutes mes recherches je ne ſais ni
'où je viens, ni ce que je ſuis, ni où j'irai,
i ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraie
eine, perſonne n'était ni plus raiſonnable, ni
e meilleure foi que lui. Je conçus que plus il
vait de lumières dans ſon entendement, et
e ſenſibilité dans ſon cœur, plus il était mal-
:ureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui de-
eurait dans ſon voiſinage : je lui demandai ſi
le avait jamais été affligée de ne ſavoir pas
mment ſon ame était faite? Elle ne comprit
ulement pas ma queſtion : elle n'avait jamais
:fléchi un ſeul moment de ſa vie ſur un ſeul des
ɔints qui tourmentaient le bramin : elle croyait
ıx métamorphoſes de *Vitſnou* de tout ſon cœur,
pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau
ı Gange pour ſe laver, elle ſe croyait la plus
:ureuſe des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature,
revins à mon philoſophe, et je lui dis : N'êtes-
ɔus pas honteux d'être malheureux, dans le
mps qu'à votre porte il y a un vieil automate
ıi ne penſe à rien, et qui vit content? Vous
ez raiſon, me répondit-il; je me ſuis dit cent
s que je ſerais heureux ſi j'étais auſſi ſot que
ı voiſine, et cependant je ne voudrais pas
ɪn tel bonheur.

Cette réponſe de mon bramin me fit une plus
ɪnde impreſſion que tout le reſte; je m'exa-
nai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais

pas voulu être heureux à condition d'être imbécille.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette manière de penser : car enfin de quoi s'agit-il ? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contens de leur être sont bien sûrs d'être contens ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécille pour devenir content. De-là je conclus que si nous fesons cas du bonheur, nous fesons encore plus de cas de la raison.

Mais après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est être très-insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

Fin de l'histoire du bon Bramin.

LE BLANC
ET
LE NOIR.

TOUT le monde dans la province de Candahar connaît l'aventure du jeune *Ruſtan*. Il était fils unique d'un mirza du pays ; c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza ſon père avait un bien honnête. On devait marier le jeune *Ruſtan* à une demoiſelle, ou mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionnément. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Cabul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Baſſora et d'Aſtracan ; et voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de ſon tréſor ; l'une était un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſédaient alors, et qui s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un faquir de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneu-

fement ces deux pièces, lui dit-il, votre deftinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au défefpoir réfolut d'aller voir à la foire de Cabul, fi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût fon diamant et fon arme. Il menait fa fille avec lui dans tous fes voyages. Elle porta fon diamant bien enfermé dans fa ceinture; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait fi bien cacher, elle l'avait enfermé foigneufement à Cachemire dans fon grand cof-fre de la Chine.

Ruftan et elle fe virent à Cabul; ils s'aimè-rent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendreffe de leur pays. La princeffe pour gage de fon amour lui donna fon diamant, et *Ruftan* lui promit à fon départ de l'aller voir fecrétement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui fer-vaient de fecrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel, et de valets de chambre. L'un s'appelait *Topaze*; il était beau, bien fait, blanc comme une Circaffienne, doux et ferviable comme un Ar-ménien, fage comme un Guèbre. L'autre fe nom-mait *Ebène*; c'était un nègre fort joli, plus em-preffé, plus induftrieux que *Topaze*, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de fon voyage. *Topaze* tâcha de l'en dé-tourner avec le zèle circonfpect d'un ferviteur qui ne voulait pas lui déplaire; il lui repréfenta tout ce qu'il hafardait. Comment laiffer deux fa-milles au défefpoir? comment mettre le couteau

dans le cœur de ses parens? Il ébranla *Rustan*; mais *Ebène* le raffermit et leva tous ses scruples.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage *Topaze* ne lui en aurait pas fait prêter; *Ebène* y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place, et donna le véritable en gage à un arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage; on monta à cheval. *Topaze* dit à son maître: J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise; mais après avoir remontré, il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. *Rustan* y consentit. L'oracle répondit: *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* *Rustan* ne comprit rien à cette réponse. *Topaze* soutint qu'elle ne contenait rien de bon. *Ebène* toujours complaisant lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans Cabul; ils y allèrent. L'oracle de Cabul répondit en ces mots: *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas; si tu es Rustan, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait *Topaze*: Ne redoutez rien, disait *Ebène*; et ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au fortir de Cabul, on marcha par une grande forêt; on s'affit fur l'herbe pour manger, on laiffa les chevaux paître. On fe préparait à décharger l'éléphant qui portait le diné et le fervice, lorfqu'on s'aperçut que *Topaze* et *Ebène* n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle; la forêt retentit des noms d'*Ebène* et de *Topaze*. Les valets les cherchent de tous côtés, et rempliffent la forêt de leurs cris; ils reviennent fans avoir rien vu, fans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à *Ruftan*, qu'un vautour qui fe battait avec un aigle, et qui lui ôtait toutes fes plumes. Le récit de ce combat piqua la curiofité de *Ruftan*; il alla à pied fur le lieu; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit fon éléphant, encore tout chargé de fon bagage, qui était affailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de fa corne, l'autre de fa trompe. Le rhinocéros lâcha prife à la vue de *Ruftan*; on ramena fon éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges chofes dans les forêts quand on voyage, s'écriait *Ruftan*. Les valets étaient confternés, et le maître au défefpoir d'avoir perdu à la fois fes chevaux, fon cher nègre, et le fage *Topaze*, pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de fon avis.

L'efpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeffe de Cachemire le confolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruftre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'eft fi beau, ni fi rare, ni fi léger

à la courſe que les ânes de cette eſpèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raiſon, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer, et careſſa. *Ruſtan* monte deſſus après avoir dîné, et prend le chemin de Cachemire avec ſes domeſtiques, qui ſuivent les uns à pied, les autres montés ſur l'éléphant.

A peine était-il ſur ſon âne que cet animal tourne vers Cabul, au lieu de ſuivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des ſaccades, ſerrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Cabul.

Ruſtan ſuait, ſe démenait, ſe déſeſpérait, quand il rencontre un marchand de chameaux qui lui dit: Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller; ſi vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choiſir. *Ruſtan* remercia la Providence de lui avoir procuré un ſi bon marché. *Topaze* avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage ſerait malheureux. Il monte ſur le plus beau chameau, les trois autres ſuivent; il rejoint ſa caravane, et ſe voit dans le chemin de ſon bonheur.

A peine a-t-il marché quatre paraſanges qu'il

eſt arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouiſſaient la vue, et glaçaient le courage; nul moyen de paſſer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit *Ruſtan*, que *Topaze* n'ait eu raiſon de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais *Ebène*, il me conſolerait, et il trouverait des expédiens : mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la conſternation de ſa troupe : la nuit était noire, on la paſſa à ſe lamenter. Enfin, la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il ſe réveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé ſur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie. Eſt-il poſſible? eſt-ce un ſonge? quel prodige! quel enchantement! oſerons-nous paſſer? Toute la troupe ſe mettait à genoux, ſe relevait, allait au pont, baiſait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, poſait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extaſe; et *Ruſtan* diſait: Pour le coup le ciel me favoriſe: *Topaze* ne ſavait ce qu'il diſait; les oracles étaient en ma faveur; *Ebène* avait raiſon; mais pourquoi n'eſt-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent que voilà le pont qui s'abyme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux! tant mieux!

s'écria *Rustan*, DIEU soit loué, le ciel soit béni! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire; c'est ainsi qu'en *possédant* ma maîtresse je ne *posséderai* pas mon petit marquisat à Candahar. *Je serai Rustan, et je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince: voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même: je suis trop heureux; mais pourquoi *Ebène* n'est-il pas auprès de moi? je le regrette mille fois plus que *Topaze*.

Il avança encore quelques parasanges avec la plus grande alégresse; mais sur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contrescarpe, et plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, si elle avait été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria: DIEU veut que nous périssions ici; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O *Rustan*! ô malheureux marquis! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant succédaient dans l'ame de *Rustan* à la joie immodérée qu'il avait ressentie, aux espérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage.

O Ciel! ô DIEU paternel! faut-il que j'aie perdu mon ami *Topaze*!

Comme il prononçait ces paroles en pouſſant de profonds ſoupirs, et en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivans déſeſpérés, voilà la baſe de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, ſe préſente aux yeux éblouis; et *Ruſtan* de s'écrier, et ſes gens de ſe jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverſe, et de crier miracle! et de dire: *Ruſtan* eſt le favori de *Vitſnou*, le bien aimé de *Brama*, il ſera le maître du monde: *Ruſtan* le croyait, il était hors de lui, élevé au-deſſus de lui-même. Ah! *Ebène*, mon cher *Ebène*! où êtes-vous? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles? comment vous ai-je perdu? belle princeſſe de *Cachemire*, quand reverrai-je vos charmes?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, et bordée de ruiſſeaux: au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres à perte de vue; et au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix et d'inſtrumens; il voit des danſes; il ſe hâte de paſſer un des ponts de la rivière; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel eſt ce beau pays.

Celui

Celui auquel il s'adressait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaisirs ; nous célébrons les noces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur *Barbabou*, à qui son père l'a promise ; que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles *Rustan* tomba évanoui, et le seigneur cachemirien crut qu'il était sujet à l'épilepsie ; il le fit porter dans sa maison, où il fut long-temps sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ses esprits poussait des sanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : *Topaze*, *Topaze*, vous aviez bien raison !

L'un des deux médecins dit au seigneur cachemirien : Je vois à son accent que c'est un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou ; confiez-le-moi, je le ramènerai dans sa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princesse, et le faire danser. Pendant qu'ils consultaient, le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés, et *Rustan* demeura tête-à-tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je sais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta

ensuite toutes ses aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de *Vitsnou* et *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux *Barbabou* qui épouse la princesse de Cachemire, pourquoi son père l'a choisi pour gendre, et pourquoi la princesse l'a accepté pour son époux.

Seigneur, lui dit le cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté *Barbabou :* au contraire, elle est dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage; elle s'est enfermée dans la tour de son palais; elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. *Rustan* en entendant ces paroles se sentit renaître; l'éclat de ses couleurs, que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un *Barbabou* dont elle ne veut pas.

Voici le fait, répondit le cachemirien. Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant et un javelot, qui lui tenaient fort au cœur? Ah! je le sais très-bien, dit *Rustan*. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince au désespoir de n'avoir point de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il est venu un seigneur *Barbabou* qui était muni du diamant, et il épouse demain la princesse.

Rustan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, et courut sur son dromadaire

à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer; il demande une audience, on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce; c'est pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. Il presse tant qu'il est introduit. Monseigneur, dit-il, que DIEU couronne tous vos jours de gloire et de magnificence! votre gendre est un fripon.

Comment un fripon? qu'osez-vous dire? est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi? Oui, un fripon, reprit *Rustan*; et pour le prouver à votre altesse, c'est que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans; et comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille; me voilà dans un étrange embarras! Il fit venir *Barbabou*, et lui demanda s'il ne l'avait point trompé. *Barbabou* jura qu'il avait acheté son diamant d'un arménien; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient: ce fut qu'il plût à son altesse de le faire combattre sur le champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur: ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouse la princesse? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour; battez-vous vîte tous deux; le vainqueur

prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, et il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie et un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous, battez-vous; la pie, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince, les deux rivaux y prirent garde à peine: ils commencent le combat; tous les courtisans fesaient un cercle autour d'eux. La princesse se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire, et elle avait tant d'horreur pour *Barbabou* qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde; *Barbabou* fut tué roide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que *Rustan* était fort joli: c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait: Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival; ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête à la fenêtre, et voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer son cher *Rustan* au défaut de la cuirasse; il jeta un grand cri

et à ce cri la princeſſe crut reconnaître la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. *Ruſtan* était déjà tombé tout ſanglant dans les bras de ſon père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaiſſance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendreſſe, ni l'horreur ! Elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baiſers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans ſon cœur, et meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ſes deux diamans funeſtes ; et tandis qu'on prépare les funérailles de ſa fille au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais *Ruſtan* enſanglanté, qui avait encore un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La première choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt *Topaze* et *Ebène*. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-abandonné ? peut-être la princeſſe vivrait encore, ſi vous aviez été près du malheureux *Ruſtan*. Je ne vous ai pas abandonné un ſeul moment, dit *Topaze*. J'ai toujours été près de vous, dit *Ebène*.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi inſulter à mes derniers momens, répondit *Ruſtan* d'une voix languiſſante ? Vous pouvez m'en croire, dit

Topaze : vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé ; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage, pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père ; c'est moi qui ai égaré vos chevaux ; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer ; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste ; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit *Ebène*, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé ; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée ; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ; souviens-toi des oracles, dit *Topaze* ! *si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident*. Oui, dit *Ebène*, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as possédé, et tu ne possédais pas* ; car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en savais rien. Tu es vainqueur, et tu meurs, tu es *Rustan*, et tu cesses de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre ailes blanches

couvrirent le corps de *Topaze*, et quatre ailes noires celui d'*Ebène*. Que vois-je, s'écria *Rustan*? *Topaze* et *Ebène* répondirent ensemble : Tu vois tes deux génies. Hé! Messieurs, leur dit le malheureux *Rustan*, de quoi vous mêliez-vous? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'est la loi, dit *Topaze*; chaque homme a ses deux génies, c'est *Platon* qui l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété ensuite; tu vois que rien n'est plus véritable : moi qui te parle, je suis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de ta vie, je m'en suis fidellement acquitté.

Mais, dit le mourant, si ton emploi était de me servir, je suis donc d'une nature fort supérieure à la tienne; et puis comment oses-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laissé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, et que tu me laisses mourir moi et ma maîtresse misérablement? Hélas! c'était ta destinée, dit *Topaze*. Si c'est la destinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie est-il bon? Et toi, *Ebène*, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie? Vous l'avez dit, répondit *Ebène*. Mais tu étais donc aussi le mauvais génie de ma princesse? Non, elle avait le sien, et je l'ai parfaitement secondé. Ah! maudit *Ebène*, si tu es si méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que *Topaze*? vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un est bon, et l'autre méchant de sa nature? Ce n'est pas une conséquence, dit *Ebène*,

mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible, reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait fait un génie ſi funeſte. Poſſible ou non poſſible, repartit *Ebène*, la choſe eſt comme je te le Hélas! dit *Topaze*, mon pauvre ami, ne v -tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te diſputer pour allumer ton ſang, et préci l'heure de ta mort? Va, je ne ſuis guère p content de toi que de lui, dit le triſte *Ru* il avoue du moins qu'il a voulu me faire et toi qui prétendais me défendre, tu ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le génie. Et moi auſſi, dit le mourant; il y a que choſe là-deſſous que je ne compr Ni moi non plus, dit le pauvre bon gé ſerai inſtruit dans un moment, dit *E* ce que nous verrons, dit *Topaze*. A diſparut. *Ruſtan* ſe retrouva dans la de ſon père, dont il n'était pas ſorti, lit où il avait dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut tout en ſueur, tout égaré; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet de chambre *Topaze* accourt en bonnet de nuit, et tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie, s'écria *Ruſtan*? la belle princeſſe de Cachemire en réchappera-t-elle? ... Monſeigneur rêve-t-il, répondit froidement *Topaze*?

Ah! s'écriait *Ruſtan*, qu'eſt donc devenu ce barbare *Ebène* avec ſes quatre ailes noires? c'eſt lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle. — Monſeigneur, je l'ai laiſſé là haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre? — Le

scélérat ! il y a six mois entiers qu'il me persécute ; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Cabul ; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse ; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, et du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit *Topaze*, vous n'avez jamais été à Cabul ; il n'y a point de princesse de Cachemire ; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant ; la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née ; et vous vous portez à merveille.

Comment ? il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin et pie ? — Monseigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. DIEU a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit *Rustan* ; combien de temps ai-je dormi ? — Monseigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. — Hé bien, maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de temps j'aie été à la foire de Cabul il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, et que nous soyons morts *Barbabou*, la princesse et moi ? — Monseigneur, il n'y a rien de plus aisé et de plus ordinaire,

et vous auriez pu réellement faire le tour du monde, et avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de temps.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des Perſes écrite par *Zoroaſtre?* cependant, cet abrégé contient huit cents mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux l'un après l'autre en une heure. Or, vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſe à *Brama* de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure que de les étendre dans l'eſpace de huit cents mille années: c'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le temps tourne ſur une roue dont le diamètre eſt infini. Sous cette roue immenſe eſt une multitude innombrable de roues les unes dans les autres; celle du centre eſt imperceptible, et fait un nombre infini de tours préciſément dans le même temps que la grande roue n'en achève qu'un. Il eſt clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, peuvent arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de temps que la cent millième partie d'une ſeconde: et on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

Je n'y entends rien, dit *Ruſtan.* Si vous voulez, dit *Topaze*, j'ai un perroquet qui vous le fera aiſément comprendre. Il eſt né quelque temps avant le déluge; il a été dans l'arche; il a beaucoup vu; cependant il n'a encore qu'un an et demi: il vous contera ſon hiſtoire qui eſt fort intéreſſante.

Allez vite chercher votre perroquet, dit *Rustan*; il m'amusera jusqu'à ce que je puisse me rendormir. Il est chez ma sœur la religieuse, dit *Topaze*, je vais le chercher, vous en serez content; sa mémoire est fidelle, il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos, et sans faire des phrases. Tant mieux, dit *Rustan*, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainsi.

N. B. *Mademoiselle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'histoire du perroquet dans le porte-feuille de feu son cousin Antoine Vadé, auteur de ce conte. C'est grand dommage, vu les temps auquel vivait ce perroquet.*

JEANNOT
ET
COLIN.

PLUSIEURS perſonnes dignes de foi ont vu *Jeannot* et *Colin* à l'école dans la ville d'Iſſoire en Auvergne, ville fameuſe dans tout l'univers par ſon collége et par ſes chaudrons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé; *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aïdes et gabelles, le ſou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne ſe trouvait pas puiſſamment riche au bout de l'année.

Jeannot et *Colin* étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient enſemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on ſe reſſouvient toujours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le temps de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais *Jeannot* prit un air de ſupériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, ſe regarda au miroir, et mépriſa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en

poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de *la Jeannotière* ; c'était un ordre de monsieur son père, de faire venir monsieur son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise en tendant la main à *Colin* avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant, et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. *Jeannot* le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. M. *Jeannot* était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à madame: la femme de *Jeannot* plut à monsieur. *Jeannot* fut bientôt de part dans l'entreprise; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à *Jeannot* le père, qui fut bientôt M. de la *Jeannotière*, et qui ayant acheté un

marquifat au bout de fix mois, retira de l'école monfieur le marquis fon fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à fon ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler*. Le petit marquis ne lui fit point de réponfe; *Colin* en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis: ce gouverneur qui était un homme du bel air, et qui ne favait rien, ne put rien enfeigner à fon pupille. Monfieur voulait que fon fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maifon commença par lui dire: Monfieur, comme vous favez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... Moi, Monfieur, du latin! je n'en fais pas un mot, répondit le bel-efprit, et bien m'en a pris: il eft clair qu'on parle beaucoup mieux fa langue quand on ne partage pas fon application entr'elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'efprit plus agréable que les hommes; leurs lettres font écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont fur nous cette fupériorité que parce qu'elles ne favent pas le latin.

Hé bien, n'avais-je pas raifon? dit madame. Je veux que mon fils foit un homme d'efprit, qu'il réuffiffe dans le monde; et vous voyez bien que s'il favait le latin, il ferait perdu. Joue-t-on,

s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès? fait-on l'amour en latin? Monſieur ébloui de ces raiſons paſſa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point ſon temps à connaître *Cicéron*, *Horace* et *Virgile*. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il ſache quelque choſe; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui ſervira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monſieur le marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience, qu'on appelle, je crois, *l'aſtronomie*. Quelle pitié! repartit le gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? et faudra-t-il que monſieur le marquis ſe tue à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princeſſes de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? diſait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on conſultait; et s'il ſait *les moyens de plaire*, il ſaura tout: c'eſt un art qu'il apprendra chez madame ſa mère,

ſans que ni l'un ni l'autre ſe donnent la moindre peine.

Madame à ce diſcours embraſſa le gracieux ignorant, et lui dit : On voit bien, monſieur, que vous êtes l'homme du monde le plus ſavant ; mon fils vous devra toute ſon éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne ferait pas mal qu'il ſût un peu d'hiſtoire. Hélas ! Madame, à quoi cela eſt-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſait un de nos beaux-eſprits, ne ſont que des fables convenues ; et pour les modernes c'eſt un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monſieur votre fils que *Charlemagne* ait inſtitué les douze pairs de France, et que ſon ſucceſſeur ait été bègue ?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur, on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles ; mais de toutes les ſciences la plus abſurde, à mon avis, et celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes et des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie en vérité n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de ſon avis.

Un

Un feigneur comme monfieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas fe deffécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a befoin d'un géomètre fublime pour lever le plan de fes terres, il les fera arpenter pour fon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de fa nobleffe qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en eft de même de tous les arts, Un jeune feigneur heureufement né n'eft ni peintre, ni muficien, ni architecte, ni fculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par fa magnificence. Il vaut fans doute mieux les protéger que de les exercer; il fuffit que monfieur le marquis ait du goût; c'eft aux artiftes à travailler pour lui; et c'eft en quoi on a très-grande raifon de dire que les gens de qualité, (j'entends ceux qui font très-riches) favent tout fans avoir rien appris, parce qu'en effet ils favent à la longue juger de toutes les chofes qu'ils commandent, et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme eft de réuffir dans la fociété. De bonne foi, eft-ce par les fciences qu'on obtient ce fuccès? s'eft-on jamais avifé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel aftre fe lève aujourd'hui avec le foleil? s'informe-t-on à fouper fi *Clodion le chevelu* paffa le Rhin? Non, fans doute, s'écria la marquife de *la Jeannotière* que fes charmes avaient initié quelquefois dans

le beau monde, et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, Madame? ne serait-ce point la botanique? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finissait par un *on*. — Ah! j'entends, Madame, c'est le blason: c'est à la vérité une science fort profonde; mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un Etat bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes, et ayant la tête toute pleine

de chanſons, il en fit pour ſes maîtreſſes. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troiſième; mais comme il y avait toujours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les feſait corriger moyennant vingt louis d'or par chanſon; et il fut mis dans l'*Année littéraire* au rang des *la Fare*, des *Chaulieu*, des *Hamilton*, des *Saraſin* et des *Voiture*.

Madame la marquiſe crut alors être la mère d'un bel-eſprit, et donna à ſouper aux beaux-eſprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renverſée; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, et ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon père le vit ſi éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des ſentimens plus nobles, ſe chargea de ſolliciter un régiment pour ſon fils, et en attendant il fit l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parens s'épuiſaient encore davantage à vivre en grands ſeigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voiſine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe réſoudre à mettre en ſureté les grands biens de monſieur et de madame de *la Jeannotière*, en ſe les appropriant, et en épouſant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, ſe laiſſa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le

conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage; les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition : ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé; les amis de la maison le félicitaient; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse, que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet-de-chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vîte. Il y court, il arrive à la maison; son père était déjà emprisonné: tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes; il ne lui restait

rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec sa mère, il lui dit enfin: Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdument, elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse ; il la trouve tête-à-tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'est vous, M. de *la Jeannotière*, que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur ; et il sanglottait en lui parlant ainsi. Faites des Romans, lui dit un bel-esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère ; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération ; dès qu'il

le vit, il ſe précipita vers lui. Hé mon DIEU, monſieur le marquis, où eſt votre carroſſe? comment ſe porte la reſpectable madame la marquiſe votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le déſaſtre de ſa famille. A meſure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus impoſante : Mon fils, voilà où DIEU vous voulait, les richeſſes ne ſervent qu'à corrompre le cœur; DIEU a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité? — Oui, monſieur. — Tant mieux, elle eſt ſûre de ſon ſalut. — Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque ſecours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu près de même par ſes amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reſte de ſa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du déſeſpoir, il vit avancer une chaiſe roulante à l'antique, eſpèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, ſuivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaiſe un jeune homme groſſièrement vêtu; c'était un viſage rond et frais qui reſpirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme brune, et aſſez groſſièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abymé dans ſa douleur. Eh, mon DIEU! s'écria-t-il, je crois

que c'eſt-là *Jeannot*. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête : c'eſt *Jeannot* lui-même, c'eſt *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un ſaut, et court embraſſer ſon ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin* ; la honte et les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit *Colin*, mais tu as beau être grand ſeigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot* confus et attendri lui conta en ſanglottant une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reſte, lui dit *Colin* ; embraſſe ma petite femme, et allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? — Oui, tout eſt à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en uſtenſiles néceſſaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; DIEU nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne ſois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur et la joie, la tendreſſe et la honte ; et il ſe diſait tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont

trahi, et *Colin* que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction! la bonté d'ame de *Colin* développe dans le cœur de *Jeannot* le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit *Colin*; et quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers voyant qu'il n'a plus rien s'accommoderont pour peu de chose; je me charge de tout. *Colin* fit tant qu'il tira le père de prison. *Jeannot* retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de *Colin*; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, et *Jeannotte* la mère, et *Jeannot* le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Fin de Jeannot et Colin.

CANDIDE

OU

L'OPTIMISME.

Traduit de l'allemand de M. le docteur RALPH.

Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorſqu'il mourut à Minden l'an de grâce 1759.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chaſſé d'icelui.

Il y avait en Veſtphalie, dans le château de M. le baron de *Thunder-ten-tronckh*, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa phyſionomie annonçait ſon ame. Il avait le jugement aſſez droit, avec l'eſprit le plus ſimple; c'eſt, je crois, pour cette raiſon qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domeſtiques de la maiſon ſoupçonnaient qu'il était fils de la ſœur de monſieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voiſinage, que cette demoiſelle ne voulut jamais épouſer, parce qu'il n'avait pu prouver que ſoixante et onze quartiers, et que le reſte de ſon arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monſieur le baron était un des plus puiſſans ſeigneurs de la Veſtphalie, car ſon château avait une porte et des fenêtres. Sa grande ſalle même était ornée d'une tapiſſerie. Tous les chiens de ſes baſſes-cours compoſaient une meute dans le beſoin ; ſes palefreniers étaient ſes piqueurs ; le vicaire du village était ſon grand-aumônier. Ils l'appelaient tous *Monſeigneur*, et ils riaient quand il feſait des contes.

Madame la baronne, qui peſait environ trois cents cinquante livres, s'attirait par-là une très-grande conſidération, et feſait les honneurs de la maiſon avec une dignité qui la rendait encore plus reſpectable. Sa fille *Cunégonde*, âgée de dix-ſept ans, était haute en couleur, fraîche, graſſe, appétiſſante. Le fils du baron paraiſſait en tout digne de ſon père. Le précepteur *Pangloſs* était l'oracle de la maiſon, et le petit *Candide* écoutait ſes leçons avec toute la bonne foi de ſon âge et de ſon caractère.

Pangloſs enſeignait la métaphyſico-théologo-coſmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, et que dans ce meilleur des mondes poſſibles, le château de monſeigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes poſſibles.

Il eſt démontré, diſait-il, que les choſes ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout eſt néceſſairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, auſſi avons-nous des

lunettes. Les jambes font visiblement instituées pour être chauffées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées, et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très-beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé: et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement et croyait innocemment; car il trouvait mademoiselle *Cunégonde* extrêmement belle, quoi qu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de *Thunder-ten-tronckh*, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle *Cunégonde*, le troisième de la voir tous les jours, et le quatrième d'entendre maître *Pangloss*, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour *Cunégonde*, en se promenant auprès du château dans le petit bois qu'on appelait *parc*, vit entre des brouffailles le docteur *Pangloss* qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très-jolie et très-docile. Comme mademoiselle *Cunégonde* avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa sans souffler les expériences réitérées dont elle fut témoin; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du

désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune *Candide*, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra *Candide* en revenant au château, et rougit : *Candide* rougit aussi. Elle lui dit bon jour d'une voix entre-coupée ; et *Candide* lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le dîner, comme on sortait de table, *Cunégonde* et *Candide* se trouvèrent derrière un paravent ; *Cunégonde* laissa tomber son mouchoir, *Candide* le ramassa ; elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. M. le baron de *Thunder-ten-tronckh* passa auprès du paravent, et voyant cette cause et cet effet, chassa *Candide* du château à grands coups de pieds dans le derrière ; *Cunégonde* s'évanouit : elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

CHAPITRE II.

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

CANDIDE, chassé du paradis terrestre, marcha long-temps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes ; il se coucha sans souper au milieu

des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. *Candide* tout transi se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle *Valdberghoff-trarbk-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait, et qui a la taille requise ; ils s'avancèrent vers *Candide*, et le prièrent à dîner très-civilement. Messieurs, leur dit *Candide* avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah, Monsieur ! lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? Oui, Messieurs, c'est ma taille, dit-il en fesant la révérence. Ah, Monsieur ! mettez-vous à table ; non-seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. Vous avez raison, dit *Candide* ; c'est ce que M. *Pangloss* m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet, on n'en veut point, on se met à table. N'aimez-vous pas tendrement....? Oh oui ! répond-il, j'aime tendrement mademoiselle *Cunégonde*. Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment ? c'est le plus

charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh! très-volontiers, Messieurs; et il boit. C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. On lui met sur le champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide tout stupéfait ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'etait un privilége de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il se détermina, en vertu du don de DIEU, qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par les baguettes; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes;

cela lui composa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cul, lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, *Candide* n'en pouvant plus demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête; il obtint cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de *Candide*, que c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit *Candide* en trois semaines avec les émolliens enseignés par *Dioscoride*. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Arabes.

CHAPITRE III.

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares et ce qu'il devint.

RIEN n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousquetterie ôta du meilleur des mondes

environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la ſurface. La baïonnette fut auſſi la raiſon ſuffiſante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien ſe monter à une trentaine de mille ames. *Candide*, qui tremblait comme un philoſophe, ſe cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois feſaient chanter des *Te Deum*, chacun dans ſon camp, il prit le parti d'aller raiſonner ailleurs des effets et des cauſes. Il paſſa par-deſſus des tas de morts et de mourans, et gagna d'abord un village voiſin; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé ſelon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mamelles ſanglantes; là des filles éventrées, après avoir aſſouvi les beſoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers ſoupirs ; d'autres à demi-brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues ſur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vîte dans un autre village : il appartenait à des bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. *Candide* toujours marchant ſur des membres palpitans, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites proviſions dans ſon biſſac, et n'oubliant jamais mademoiſelle *Cunégonde*. Ses proviſions lui manquèrent quand il fut en Hollande; mais ayant entendu

dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle *Cunégonde*.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur le regardant de travers, lui dit: Que venez-vous faire ici? y êtes-vous pour la bonne cause? Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement *Candide*; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle *Cunégonde*, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'ante-christ? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit *Candide*; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre: va, coquin; va, misérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et avisant un homme qui doutait que le pape fût ante-christ, lui répandit sur le chef un plein.... O ciel! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames!

Un homme qui n'avait point été baptiſé, un bon anabaptiſte, nommé *Jacques*, vit la manière cruelle et ignominieuſe dont on traitait ainſi un de ſes frères, un être à deux pieds ſans plumes, qui avait une ame; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit préſent de deux florins, et voulut même lui apprendre à travailler dans ſes manufactures aux étoffes de Perſe qu'on fabrique en Hollande. *Candide* ſe proſternant preſque devant lui s'écriait: Maître *Pangloſs* l'avait bien dit que tout était au mieux dans ce monde, car je ſuis infiniment plus touché de votre extrême généroſité que de la dureté de ce monſieur à manteau noir, et de madame ſon épouſe.

Le lendemain, en ſe promenant, il rencontra un gueux tout couvert de puſtules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE IV.

Comment Candide rencontra ſon ancien maître de philoſophie le docteur Pangloſs, et ce qui en advint.

CANDIDE, plus ému encore de compaſſion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de ſon honnête anabaptiſte *Jacques*. Le fantôme le regarda fixement, verſa des larmes, et ſauta à ſon cou. *Candide* effrayé recule. Hélas! dit le miſérable à l'autre miſérable, ne reconnaiſſez-vous plus votre cher

Panglofs? Qu'entends-je? vous, mon cher maître, vous, dans cet état horrible! quel malheur vous eſt-il donc arrivé? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? qu'eſt devenue mademoiſelle *Cunégonde*, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit *Panglofs*. Auſſitôt *Candide* le mena dans l'étable de l'anabaptiſte, où il lui fit manger un peu de pain; et quand *Panglofs* fut refait: Hé bien, lui dit-il, *Cunégonde?* Elle eſt morte, reprit l'autre. *Candide* s'évanouit à ce mot: ſon ami rappela ſes ſens avec un peu de mauvais vinaigre qui ſe trouva par haſard dans l'étable. *Candide* rouvre les yeux. *Cunégonde* eſt morte! Ah! meilleur des mondes, où êtes-vous? mais de quelle maladie eſt-elle morte? ne ſerait-ce point de m'avoir vu chaſſer du beau château de monſieur ſon père à grands coups de pied? Non, dit *Panglofs*, elle a été éventrée par des ſoldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être; ils ont caſſé la tête à monſieur le baron qui voulait la défendre; madame la baronne a été coupée en morceaux; mon pauvre pupille traité préciſément comme ſa ſœur; et quant au château, il n'eſt pas reſté pierre ſur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronnie voiſine qui appartenait à un ſeigneur bulgare.

A ce diſcours *Candide* s'évanouit encore; mais revenu à ſoi, et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cauſe et de l'effet, et de la raiſon ſuffiſante qui avait mis *Panglofs* dans un ſi piteux

état. Hélas ! dit l'autre, c'eſt l'amour : l'amour, le conſolateur du genre-humain, le conſervateur de l'univers, l'ame de tous les êtres ſenſibles, le tendre amour. Hélas ! dit *Candide* ; je l'ai connu cet amour, ce ſouverain des cœurs, cette ame de notre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiſer et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cauſe a-t-elle pu produire en vous un effet ſi abominable ?

Pangloſs répondit en ces termes : O mon cher *Candide !* vous avez connu *Paquette*, cette jolie ſuivante de notre auguſte baronne ; j'ai goûté dans ſes bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en eſt peut-être morte. *Paquette* tenait ce préſent d'un cordelier très-ſavant qui avait remonté à la ſource, car il l'avait eu d'une vieille comteſſe, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquiſe, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jéſuite, qui étant novice l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de *Chriſtophe Colomb*. Pour moi, je ne le donnerai à perſonne, car je me meurs.

O *Pangloſs !* s'écria *Candide*, voilà une étrange généalogie ! n'eſt-ce pas le diable qui en fut la ſouche ? Point du tout, répliqua ce grand-homme ; c'était une choſe indiſpenſable dans le meilleur des mondes, un ingrédient néceſſaire : car ſi *Colomb* n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoiſonne la ſource de la génération, qui ſouvent même empêche la génération, et qui eſt évidemment l'oppoſé du grand

but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille; il faut encore observer que jusqu'aujourd'hui dans notre continent cette maladie nous est particulière comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonais ne la connaissent pas encore; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, et surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires, bien élevés, qui décident du destin des Etats; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit *Candide*; mais il faut vous faire guérir. Eh comment le puis-je, dit *Panglos*? je n'ai pas le sou, mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours détermina *Candide*; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabaptiste *Jacques*, et lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas à recueillir le docteur *Panglos*; il le fit guérir à ses dépens. *Panglos* dans la cure ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien, et savait parfaitement l'arithmétique. L'anabaptiste *Jacques* en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena

dans ſon vaiſſeau ſes deux philoſophes. *Pangloſs* lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. *Jacques* n'était pas de cet avis. Il faut bien, diſait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne ſont point nés loups, et ils ſont devenus loups. DIEU ne leur a donné ni canons de vingt-quatre, ni baïonnettes, et ils ſe ſont fait des baïonnettes et des canons pour ſe détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes et la juſtice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en fruſtrer les créanciers. Tout cela était indiſpenſable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers ſont le bien général, de ſorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout eſt bien. Tandis qu'il raiſonnait l'air s'obſcurcit, les vents ſoufflèrent des quatre coins du monde, et le vaiſſeau fut aſſailli de la plus horrible tempête à la vue du port de Liſbonne.

CHAPITRE V.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloſs, de Candide et de l'anabaptiſte Jacques.

LA moitié des paſſagers affaiblis, expirans de ces angoiſſes inconcevables que le roulis d'un vaiſſeau porte dans les nerfs, et dans toutes les humeurs du corps agitées en ſens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et feſait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts

brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait, qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre; il était sur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend sur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse qu'il tomba hors du vaisseau la tête la première. Il restait suspendu et accroché à une partie de mât rompue. Le bon *Jacques* court à son secours, l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fit il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. *Candide* approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment et qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer, le philosophe *Pangloss* l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de *Pangloss*, de *Candide* et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où *Pangloss* et *Candide* furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux

qui font à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ; les maifons s'écroulent, les toits font renverfés fur les fondemens, et les fondemens fe difperfent ; trente mille habitans de tout âge et de tout fexe font écrafés fous des ruines. Le matelot difait en fifflant et en jurant : Il y aura quelque chofe à gagner ici. Quelle peut être la raifon fuffifante de ce phénomène, difait *Panglofs* ? Voici le dernier jour du monde, s'écriait *Candide*. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et ayant cuvé fon vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre fur les ruines des maifons détruites et au milieu des mourans et des morts. *Panglofs* le tirait cependant par la manche : Mon ami, lui difait-il, cela n'eft pas bien, vous manquez à la raifon univerfelle, vous prenez mal votre temps. Tête et fang, répondit l'autre, je fuis matelot et né à Batavia ; j'ai marché quatre fois fur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raifon univerfelle !

Quelques éclats de pierre avaient bleffé *Candide* ; il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il difait à *Panglofs*. Hélas ! procure-moi un peu de vin et d'huile ; je me meurs. Ce tremblement de terre n'eft pas une chofe nouvelle, répondit *Panglofs* ; la ville de Lima éprouva les mêmes fecouffes en Amérique l'année paffée ; mêmes caufes, mêmes effets ; il y a certainement une traînée de

de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit *Candide* ; mais pour DIEU, un peu d'huile et de vin. Comment probable ? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. *Candide* perdit connaissance, et *Pangloss* lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste ; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais *Pangloss* les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement ; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont : car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel ; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à votre excellence, répondit *Pangloss* encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la

liberté ? dit le familier. Votre excelle fera, dit *Panglofs*, la liberté peut fubliter avec la néceffité abfolue ; car il était néceffaire que n fuffions libres ; car enfin la volonté déterminée..... *Panglofs* était au milieu de fa phrafe, quand le familier fit un figne de tête à fon eftafier qui lui fervait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI.

Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, et comment Candide fut feffé.

Après le tremblement de terre, qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les fages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'univerfité de Coimbre, que le fpectacle de quelques perfonnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, eft un fecret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conféquence faifi un bifcayen convaincu d'avoir époufé fa commère, et deux portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur *Panglofs* et fon difciple *Candide*, l'un pour avoir parlé et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés féparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur, dans lefquels on n'était jamais incommodé du foleil : huit jours après ils

furent tous deux revêtus d'un *ſanbenito*, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le ſanbenito de *Candide* étaient peints de flammes renverſées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes : mais les diables de *Pangloſs* portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en proceſſion ainſi vêtus, et entendirent un ſermon très-pathétique, ſuivi d'une belle muſique en faux-bourdon. *Candide* fut feſſé en cadence pendant qu'on chantait ; le biſcayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et *Pangloſs* fut pendu, quoique ce ne ſoit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout ſanglant, tout palpitant, ſe diſait à lui-même : Si c'eſt ici le meilleur des mondes poſſibles, que ſont donc les autres ? paſſe encore ſi je n'étais que feſſé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher *Pangloſs* ! le plus grand des philoſophes, faut-il vous avoir vu pendre ſans que je ſache pourquoi ! ô mon cher anabaptiſte, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! ô mademoiſelle *Cunégonde*, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait, ſe ſoutenant à peine, prêché, feſſé, abſous et béni, lorſqu'une vieille l'aborda, et lui dit : Mon fils, prenez courage, ſuivez-moi.

CHAPITRE VII.

Comment une vieille prit ſoin de Candide, comment il retrouva ce qu'il aimait.

CANDIDE ne prit point courage, mais il ſuivit la vieille dans une maſure: elle lui donna un pot de pommade pour ſe frotter, lui laiſſa à manger et à boire; elle lui montra un petit lit aſſez propre; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, et que notre-dame d'*Atocha*, monſeigneur *St Antoine* de Padoue, et monſeigneur *St Jacques* de Compoſtelle prennent ſoin de vous: je reviendrai demain. *Candide*, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait ſouffert, et encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiſer la main. Ce n'eſt pas ma main qu'il faut baiſer, dit la vieille; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez et dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea et dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeûner, viſite ſon dos, le frotte elle-même d'une autre pommade: elle lui apporte enſuite à dîner: elle revient ſur le ſoir et apporte à ſouper. Le ſurlendemain elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous? lui diſait toujours *Candide*; qui vous a inſpiré tant de bonté? quelles grâces puis-je vous rendre? La bonne femme ne répondait jamais rien: elle revint ſur le ſoir, et n'apporta point à ſouper; venez avec moi, dit-elle, et ne dites mot. Elle le prend ſous le bras

et marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle mène *Candide* par un escalier dérobé dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocart, referme la porte, et s'en va. *Candide* croyait rêver, et regardait toute sa vie comme un songe funeste, et le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, et couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à *Candide*. Le jeune homme approche ; il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise ! il croit voir mademoiselle *Cunégonde* ; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. *Cunégonde* tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses ; ils reprennent leurs sens, ils se parlent : ce sont d'abord des mots entre-coupés, des demandes et des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, et les laisse en liberté. Quoi ! c'est vous, lui dit *Candide*, vous vivez ! Je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? on ne vous a point fendu le ventre, comme le philosophe *Pangloss* me l'avait assuré ? Si-fait, dit la belle *Cunégonde* ; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidens. — Mais votre père et votre mère ont-ils été tués ? Il n'est que trop

vrai, dit *Cunégonde* en pleurant. — Et votre frère ? — Mon frère a été tué auſſi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? et comment avez-vous ſu que j'y étais ? et par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maiſon ? Je vous dirai tout cela, répliqua la dame, mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous eſt arrivé depuis le baiſer innocent que vous me donnâtes, et les coups de pied que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond reſpect; et quoiqu'il fût interdit, quoique ſa voix fût faible et tremblante, quoique l'échine lui fît encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur ſéparation. *Cunégonde* levait les yeux au ciel: elle donna les larmes à la mort du bon anabaptiſte et de *Pangloſs*; après quoi elle parla en ces termes à *Candide*, qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Cunégonde.

J'ETAIS dans mon lit et je dormais profondément quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand bulgare, haut de ſix pieds, voyant qu'à ce ſpectacle j'avais perdu connaiſſance, ſe mit à me violer, cela me fit revenir, je repris mes ſens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais

arracher les yeux à ce grand bulgare, ne fachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chofe d'ufage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas ! j'efpère bien la voir, dit le naïf *Candide*. Vous la verrez, dit *Cunégonde*, mais continuons. Continuez, dit *Candide*.

Elle reprit ainfi le fil de fon hiftoire. Un capitaine bulgare entra, il me vit toute fanglante, et le foldat ne fe dérangeait pas. Le capitaine fe mit en colère du peu de refpect que lui témoignait ce brutal, et le tua fur mon corps. Enfuite il me fit panfer et m'emmena prifonnière de guerre dans fon quartier. Je blanchiffais le peu de chemifes qu'il avait, je fefais fa cuifine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; et je ne nierai pas qu'il ne fût très-bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce; d'ailleurs peu d'efprit, peu de philofophie : on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur *Panglofs*. Au bout de trois mois ayant perdu tout fon argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé dom *Iffacar*, qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait paffionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma perfonne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux réfifté qu'au foldat bulgare. Une perfonne d'honneur peut être violée une fois, mais fa vertu s'en affermit. Le juif pour m'apprivoifer me mena dans cette maifon de campagne que vous voyez. J'avais cru jufque-là qu'il n'y avait rien fur la terre de fi beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été détrompée.

Le grand-inquiſiteur m'aperçut un jour à la meſſe, il me lorgna beaucoup, et me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires ſecrètes. Je fus conduite à ſon palais, je lui appris ma naiſſance ; il me repréſenta combien il était au-deſſous de mon rang d'appartenir à un iſraélite. On propoſa de ſa part à dom *Iſſacar* de me céder à monſeigneur. Dom *Iſſacar*, qui eſt le banquier de la cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquiſiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif intimidé conclut un marché, par lequel la maiſon et moi leur appartiendraient à tous deux en commun, que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis et le jour du ſabbat, et que l'inquiſiteur aurait les autres jours de la ſemaine. Il y a ſix mois que cette convention ſubſiſte. Ce n'a pas été ſans querelles ; car ſouvent il a été indécis ſi la nuit du ſamedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai réſiſté juſqu'à préſent à toutes les deux, et je crois que c'eſt pour cette raiſon que j'ai toujours été aimée.

Enfin pour détourner le fléau des tremblemens de terre, et pour intimider dom *Iſſacar*, il plut à monſeigneur l'inquiſiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée ; on ſervit aux dames des rafraîchiſſemens entre la meſſe et l'exécution. Je fus à la vérité ſaiſie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête biſcayen qui avait épouſé ſa commère : mais quelle fut ma ſurpriſe, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un ſanbenito,

et

et sous une mitre, une figure qui ressemblait à celle de *Pangloss!* je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens que je vous vis dépouillé tout nu; ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche, et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire: Arrêtez, barbares, mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé, comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable *Candide* et le sage *Pangloss* se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur dont je suis la bien-aimée? *Pangloss* m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, et tantôt prête de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain dom *Issacar*, de mon abominable inquisiteur, de la pendaison du docteur *Pangloss*, de ce grand *miserere* en faux-bourdon pendant

lequel on vous feſſait, et ſur-tout du baiſer que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai DIEU qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir ſoin de vous, et de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma commiſſion : j'ai goûté le plaiſir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appétit, commençons par ſouper.

Les voilà qui ſe mettent tous deux à table, et après le ſouper ils ſe replacent ſur ce beau canapé dont on a déjà parlé ; ils y étaient quand le ſignor dom *Iſſacar*, l'un des maîtres de la maiſon, arriva. C'était le jour du ſabbat. Il venait jouir de ſes droits, et expliquer ſon tendre amour.

CHAPITRE IX.

Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand-inquiſiteur et d'un juif.

CET *Iſſacar* était le plus colérique hébreu qu'on eût vu dans Iſraël depuis la captivité en Babylone. Quoi ! dit-il, chienne de galiléenne, ce n'eſt pas aſſez de monſieur l'inquiſiteur ? il faut que ce coquin partage auſſi avec moi ? En diſant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, et ne croyant pas que ſon adverſe partie eût des armes, il ſe jette ſur *Candide* : mais notre bon veſtphalien avait reçu

me belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, et vous étend l'israélite roide mort sur e carreau aux pieds de la belle *Cunégonde*.

Sainte Vierge! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? un homme tué chez moi! si la justice vient, nous sommes perdus. Si *Pangloss* n'avait pas été pendu, dit *Candide*, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut consultons a vieille. Elle était fort prudente, et commençait à dire son avis quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre et voit le fessé *Candide* l'épée à la main, un mort étendu par terre, *Cunégonde* effrayée et a vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de *Candide*, et comment il raisonna: Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler; il pourra en faire autant de *Cunégonde*; il m'a fait fouetter impitoyablement; il est mon rival; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net et rapide; et sans donner le temps à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, et le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit *Cunégonde*; il n'y a plus de rémission; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer

en deux minutes un juif et un prélat ? Ma belle demoiselle, répondit *Candide*, quand on est amoureux, jaloux et fouetté par l'inquisition, on ne se connait plus.

La vieille prit alors la parole, et dit : Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie avec leurs selles et leurs brides, que le brave *Candide* les prépare ; madame a des moyadors et des diamans : montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et allons à Cadix ; il fait le plus beau temps du monde, et c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussitôt *Candide* selle les trois chevaux ; *Cunégonde*, la vieille et lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la *sainte hermandad* arrive dans la maison ; on enterre monseigneur dans une belle église, et on jette *Issacar* à la voierie.

Candide, *Cunégonde* et la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra-Morena ; et ils parlaient ainsi dans un cabaret.

CHAPITRE X.

Dans quelle détresse Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Cadix, et de leur embarquement.

Qui a donc pu me voler mes pistoles et mes diamans ? disait en pleurant *Cunégonde* ; de quoi vivrons-nous ? comment ferons-nous ?

où trouver des inquisiteurs et des juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous Badajos; DIEU me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, et il partit long-temps avant nous. Hélas! dit *Candide*, le bon *Pangloss* m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle *Cunégonde*? Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre, dit *Candide*? Vendons un des chevaux, dit la vieille; je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval bon marché. *Candide*, *Cunégonde* et la vieille passèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, et arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, et on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguai, qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne et de Portugal, auprès de la ville du St Sacrement. *Candide* ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée avec tant de grace, de célérité, d'adresse, de fierté,

d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine; il s'embarque avec mademoiselle *Cunégonde*, la vieille, deux valets, et les deux chevaux andalous qui avaient appartenu à M. le grand-inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre *Pangloss*. Nous allons dans un autre univers, disait *Candide*; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien: car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait *Cunegonde*; mais j'ai encore l'ame toute effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait *Candide*; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe, elle est plus calme, les vents plus constans. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. DIEU le veuille! disait *Cunégonde*, mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. *Cunégonde* se mit presque à rire, et trouva cette bonne femme fort plaisante, de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux

méres et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amans fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance ; et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naitre une extrême curiosité dans l'esprit de *Cunégonde* et de *Candide*. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE XI.

Histoire de la vieille.

Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés et bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, et je n'ai pas toujours été servante : je suis la fille du pape *Urbain X*, et de la princesse de *Palestrine*. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas servi d'écurie ; et une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Vestphalie. Je croissais en beauté, en grâces, en talens, au milieu des plaisirs, des respects et des espérances : j'inspirais déjà de l'amour ; ma gorge se formait, et quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la *Vénus* de *Médicis* ; et quels yeux ! quelles paupières ! quels sourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes

deux prunelles, et effaçaient la ſcintillation des étoiles, comme me diſaient les poëtes du quartier! Les femmes qui m'habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extaſe en me regardant par devant et par derrière, et tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince ſouverain de Maſſa-Carrara : quel prince! auſſi beau que moi, pétri de douceur et d'agrémens, brillant d'eſprit et brûlant d'amour; je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées : c'était une pompe, une magnificence inouïe, c'étaient des fêtes, des carrouſels, des opéra buffa continuels, et toute l'Italie fit pour moi des ſonnets dont il n'y eut pas un ſeul de paſſable. *Je touchais* au moment de mon bonheur, quand une vieille marquiſe, qui avait été maîtreſſe de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle; il mourut en moins de deux heures avec des convulſions épouvantables; mais ce n'eſt qu'une bagatelle. Ma mère au déſeſpoir, et bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temps à un ſéjour ſi funeſte. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaïette; nous nous embarquâmes ſur une galère du pays, dorée comme l'autel de St Pierre de Rome. Voilà qu'un corſaire de Salé fond ſur nous et nous aborde : nos ſoldats ſe défendirent comme des ſoldats du pape; ils ſe mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au corſaire une abſolution *in articulo mortis*.

Auſſitôt on les dépouilla nus comme des ſinges, et ma mère auſſi, nos filles d'honneur auſſi, et moi auſſi. C'eſt une choſe admirable que la diligence avec laquelle ces meſſieurs déshabillent le monde; mais ce qui me ſurprit davantage, c'eſt qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laiſſons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraiſſait bien étrange; voilà comme on juge de tout quand on n'eſt pas ſorti de ſon pays. J'appris bientôt que c'était pour voir ſi nous n'avions pas caché là quelques diamans; c'eſt un uſage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent ſur mer. J'ai ſu que meſſieurs les religieux chevaliers de Malthe n'y manquent jamais quand ils prennent des turcs et des turques: c'eſt une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il eſt dur pour une jeune princeſſe d'être menée eſclave à Maroc avec ſa mère: vous concevez aſſez tout ce que nous eûmes à ſouffrir dans le vaiſſeau corſaire. Ma mère était encore très-belle; nos filles d'honneur, nos ſimples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique: pour moi, j'étais raviſſante, j'étais la beauté, la grâce même, et j'étais pucelle: je ne le fus pas long-temps; cette fleur qui avait été réſervée pour le beau prince de *Maſſa-Carara*, me fut ravie par le capitaine corſaire; c'était un nègre abominable, qui

croyait encore me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que madame la princesse de *Palestrine*, et moi, fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jusqu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur *Muley Ismaël* avaient chacun leur parti; ce qui produisait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre basanés, de basanés contre basanés, de mulâtres contre mulâtres: c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarquées que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corsaire se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamans et l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent; ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens aient du lait dans les veines; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas et des pays voisins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des serpens de la contrée pour savoir qui nous aurait. Un maure saisit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le

bras gauche; un ſoldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles ſe trouvèrent preſque toutes en un moment tirées ainſi à quatre ſoldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui, il avait le cimeterre au poing, et tuait tout ce qui s'oppoſait à ſa rage. Enfin je vis toutes nos italiennes et ma mère déchirées, coupées, maſſacrées par les monſtres qui ſe les diſputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, ſoldats, matelots, noirs, baſanés, blancs, mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demeurai mourante ſur un tas de morts. Des ſcènes pareilles ſe paſſaient, comme on ſait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, ſans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par *Mahomet*.

Je me débarraſſai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres ſanglans entaſſés, et je me traînai ſous un grand oranger au bord d'un ruiſſeau voiſin; j'y tombai d'effroi, de laſſitude, d'horreur, de déſeſpoir et de faim. Bientôt après mes ſens accablés ſe livrèrent à un ſommeil qui tenait plus de l'évanouiſſement que du repos. J'étais dans cet état de faibleſſe et d'inſenſibilité, entre la mort et la vie, quand je me ſentis preſſée de quelque choſe qui s'agitait ſur mon corps; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc et de bonne mine qui ſoupirait, et qui diſait entre ſes dents: *O che ſciagura d'eſſere ſenza cogl....!*

CHAPITRE XII.

Suite des malheurs de la vieille.

ETONNÉE et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait; je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuyées, et je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit; me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi, et que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à *Naples*, me dit-il; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des Etats. On me fit cette opération avec un très grand succès, et j'ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de *Palestrine*. De ma mère! m'écriai-je. De votre mère! s'écria-t-il en pleurant; quoi, vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, et qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes? — C'est moi-même; ma mère est à quatre cents pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts . . . .

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; il me conta aussi ses aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par

une puissance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, et des vaisseaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma mission est faite, dit cet honnête eunuque; je vais m'embarquer à Ceuta, et je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'essere senza cogl....!*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement; et au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, et me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre; mais, Mademoiselle, avez-vous jamais eu la peste? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuyé la faim et la guerre, et mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas; mais mon eunuque et le dey, et presque tout le sérail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du dey. Un marchand m'acheta et me mena à

Tunis; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie; d'Alexandrie revendue à Smyrne, de Smyrne à Constantinople. J'appartins enfin à un aga des janissaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azoph contre les Russes qui l'assiégeaient.

L'aga qui était un très-galant homme mena avec lui tout son sérail, et nous logea dans un petit fort sur les Palus-Méotides, gardé par deux eunuques noirs et vingt soldats. On tua prodigieusement de russes, mais ils nous le rendirent bien? Azoph fut mis à feu et à sang, et on ne pardonna ni au sexe ni à l'âge; il ne resta que notre petit fort; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pieux et très-compatissant, qui leur fit un beau sermon, par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout-à-fait. Coupez, dit-il, seulement une fesse à chacune de ces dames, vous ferez très-bonne chère; s'il faut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours; le ciel vous saura gré d'une action si charitable, et vous serez secourus.

Il avait beaucoup d'éloquence; il les persuada: on nous fit cette horrible opération, l'iman nous appliqua le même baume qu'on met

aux enfans qu'on vient de circoncire : nous étions toutes à la mort.

A peine les janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats ; pas un janissaire ne réchappa. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a par-tout des chirurgiens français ; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit ; et je me souviendrai toute ma vie, que quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler ; il nous assura que dans plusieurs siéges pareille chose était arrivée, et que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou ; j'échus en partage à un boïard, qui me fit sa jardinière, et qui me donnait vingt coups de fouet par jour : mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boïards pour quelque tracasserie de cour, je profitai de cette aventure ; je m'enfuis ; je traversai toute la Russie ; je fus long-temps servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Vismar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Roterdam : j'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes : car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours

jeter par terre ; d'avoir ſon être en horreur, et de tenir à ſon être ; enfin de careſſer le ſerpent qui nous dévore, juſqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

J'ai vu dans les pays que le ſort m'a fait parcourir, et dans les cabarets où j'ai ſervi, un nombre prodigieux de perſonnes qui avaient leur exiſtence en exécration ; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur miſère, trois nègres, quatre anglais, quatre genevois et un profeſſeur allemand nommé *Robek*. J'ai fini par être ſervante chez le juif dom *Iſſacar* ; il me mit auprès de vous, ma belle demoiſelle ; je me ſuis attachée à votre deſtinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même *jamais* parlé de mes malheurs ſi vous ne m'aviez pas un peu piquée, et s'il n'était d'uſage dans un vaiſſeau de conter des hiſtoires pour ſe déſennuyer. Enfin, Mademoiſelle, j'ai de l'expérience, je connais le monde ; donnez-vous un plaiſir, engagez chaque paſſager à vous conter ſon hiſtoire ; et s'il s'en trouve un ſeul qui n'ait ſouvent maudit ſa vie, qui ne ſe ſoit ſouvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.

La belle *Cunégonde*, ayant entendu l'hiſtoire de la vieille, lui fit toutes les politeſſes qu'on devait à une perſonne de ſon rang et de ſon mérite. Elle accepta la propoſition ; elle engagea tous les paſſagers l'un après l'autre à lui conter leurs aventures. *Candide* et elle avouèrent que la vieille avait raiſon. C'eſt bien dommage, diſait *Candide* que le ſage *Panglofs* ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé ; il nous dirait des choſes admirables ſur le mal phyſique et ſur le mal moral qui couvrent la terre et la mer, et je me ſentirais aſſez de force pour oſer lui faire reſpectueuſement quelques objections.

A meſure que chacun racontait ſon hiſtoire le vaiſſeau avançait. On aborda dans Buénos-Aires. *Cunégonde*, le capitaine *Candide* et la vieille allèrent chez le gouverneur dom *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*. Ce ſeigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez ſi haut, élevant ſi impitoyablement la voix, prenant un ton ſi impoſant, affectant une démarche ſi altière, que tous ceux qui le ſaluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. *Cunégonde* lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus

beau. La première chofe qu'il fit, fut de demander fi elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette queſtion alarma *Candide* : il n'oſa pas dire qu'elle était ſa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'oſait pas dire que c'était ſa ſœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; et quoique ce menſonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, ſon ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiſelle *Cunégonde*, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouſer, et nous ſupplions votre excellence de daigner faire notre noce.

Dom *Fernando d'Ibaraa* y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, relevant ſa mouſtache, ſourit amèrement, et ordonna au capitaine *Candide* d'aller faire la revue de ſa compagnie. *Candide* obéit; le gouverneur demeura avec mademoiſelle *Cunégonde*. Il lui déclara ſa paſſion, lui proteſta que le lendemain il l'épouſerait à la face de l'égliſe, ou autrement, ainſi qu'il plairait à ſes charmes. *Cunégonde* lui demanda un quart-d'heure pour ſe recueillir, pour conſulter la vieille et pour ſe déterminer.

La vieille dit à *Cunégonde* : Mademoiſelle, vous avez ſoixante et douze quartiers et pas une obole ; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plu grand ſeigneur de l'Amérique méridionale, qui une très-belle mouſtache ; eſt-ce à vous de vou piquer d'une fidélité à toute épreuve? Vous av été violée par les Bulgares ; un juif et un inq ſiteur ont eu vos bonnes grâces : les malheu

donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouverneur, et de faire la fortune de monsieur le capitaine *Candide*. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge et l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portait un alcade et des alguazils, et voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné, que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent et les bijoux de *Cunégonde* dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec *Candide*. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand-inquisiteur. Le cordelier avant d'être pendu avoua qu'il les avait volées: il indiqua les personnes et la route qu'elles prenaient. La fuite de *Cunégonde* et de *Candide* était déjà connue. On les suivit à Cadix: on envoya sans perdre de temps un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buénos-Aires. Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, et qu'on poursuivait les meurtriers de monseigneur le grand-inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à *Cunégonde*, et vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur; et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez. Elle court sur le champ à *Candide*; fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y

avait pas un moment à perdre ; mais comment se séparer de *Cunégonde*, et où se réfugier ?

CHAPITRE XIV.

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.

CANDIDE avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les colonies. C'était un quart d'espagnol, né d'un métis dans le Tucuman ; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appelait *Cacambo* et aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon-homme. Il sella au plus vite les deux chevaux andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons et courons sans regarder derrière nous. *Candide* versa des larmes : O ma chère *Cunégonde* ! faut-il vous abandonner dans le temps que monsieur le gouverneur va faire nos noces ! *Cunégonde* amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit *Cacambo* ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; DIEU y pourvoit, courons. Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans *Cunégonde* ? disait *Candide*. Par *St Jacques* de Compostelle, dit *Cacambo*, vous alliez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on

n'a pas ſon compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'eſt un très-grand plaiſir de voir et de faire des choſes nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguai? dit *Candide*. Hé vraiment oui, dit *Cacambo*; j'ai été cuiſtre dans le collége de l'Aſſomption, et je connais le gouvernement de los padres comme je connais les rues de Cadix. C'eſt une choſe admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il eſt diviſé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien; c'eſt le chef-d'œuvre de la raiſon et de la juſtice. Pour moi, je ne vois rien de ſi divin que los padres qui font ici la guerre au roi d'Eſpagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confeſſent ces rois; qui tuent ici des eſpagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel; cela me ravit, avançons; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaiſir auront los padres quand ils ſauront qu'il leur vient un capitaine qui ſait l'exercice bulgare!

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, *Cacambo* dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monſeigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. *Candide* et *Cacambo* furent d'abord déſarmés; on ſe ſaiſit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers ſont introduits au milieu de deux files de ſoldats; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retrouſſée, l'épée

au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le réverend père provincial? dit *Cacambo*. Il est à la parade après avoir dit sa messe, répondit le sergent; et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais, dit *Cacambo*, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point espagnol, il est allemand; ne pourrions-nous point déjeûner en attendant sa révérence?

Le sergent alla sur le champ rendre compte de ce discours au commandant. DIEU soit béni, dit ce seigneur; puisqu'il est allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée. Aussitôt on conduit *Candide* dans un cabinet de verdure, orné d'une très jolie colonade de marbre verd et or, et de treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeûner était preparé dans des vases d'or; et tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil

relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un espagnol, ni celle d'un jesuite. On rendit à *Candide* et à *Cacambo* leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous; *Cacambo* leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc allemand? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit *Candide*. L'un et l'autre en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous? dit le jésuite. De la sale province de Vestphalie, dit *Candide* : je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel! est-il possible! s'écria le commandant. Quel miracle! s'écria *Candide*. Serait-ce vous? dit le commandant. Cela n'est pas possible, dit *Candide*. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi! serait-ce vous, mon révérend père? vous le frère de la *Cunégonde!* vous qui fûtes tué par les Bulgares! vous le fils de monsieur le baron! vous jésuite au Paraguai! il faut avouer que ce monde est une étrange chose. *O Pangloss! Pangloss!* que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu!

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguains qui servaient à boire dans des

gobelets de criſtal de roche. Il remercia DIEU et St Ignace mille fois; il ſerrait *Candide* entre ſes bras; leurs viſages étaient baignés de pleurs. Vous ſeriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit *Candide*, ſi je vous diſais que mademoiſelle *Cunégonde* votre ſœur, que vous avez crue éventrée, eſt pleine de ſanté. — Où? — Dans votre voiſinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Aires; et je venais pour faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue converſation accumulait prodige ſur prodige. Leur ame toute entière volait ſur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient allemands, ils tinrent table long-temps, en attendant le révérend père provincial; et le commandant parla ainſi à ſon cher *Candide*.

CHAPITRE XV.

Comment Candide tua le frère de ſa chère Cunégonde.

J'AURAI toute ma vie préſent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère, et violer ma ſœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette ſœur adorable, et on mit dans une charrette ma mère, mon père et moi, deux ſervantes et trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jéſuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jéſuite nous jeta de l'eau bénite,

bénite, elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux; le père s'aperçut que ma paupière fesait un petit mouvement: il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher *Candide*, que j'étais fort joli, je le devins encore davantage; aussi le révérend père *Croust* supérieur de la maison prit pour moi la plus tendre amitié: il me donna l'habit de novice; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguai reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols, ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un polonais, un tirolien et moi. Je fus honoré en arrivant du sous-diaconat et d'une lieutenance: je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues. La providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur *Cunégonde* soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buénos-Aires? *Candide* l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser *Candide*; il l'appelait son frère, son sauveur. Ah! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble,

mon cher *Candide*, entrer en vainqueurs dans la ville, et reprendre ma sœur *Cunégonde*. C'eſt tout ce que je ſouhaite, dit *Candide*; car je comptais l'épouſer, et je l'eſpère encore. Vous, inſolent! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouſer ma ſœur qui a ſoixante et douze quartiers! je vous trouve bien effronté d'oſer me parler d'un deſſein ſi téméraire! *Candide*, pétrifié d'un tel diſcours, lui répondit: Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai tiré votre ſœur des bras d'un juif et d'un inquiſiteur; elle m'a aſſez d'obligations, elle veut m'épouſer. Maître *Pangloſs* m'a toujours dit que les hommes ſont égaux, et aſſurément je l'épouſerai. C'eſt ce que nous verrons, coquin! dit le jéſuite baron de *Thunder-ten-tronckh*, et en même temps il lui donna un grand coup du plat de ſon épée ſur le viſage. *Candide* dans l'inſtant tire la ſienne, et l'enfonce juſqu'à la garde dans le ventre du baron jéſuite; mais en la retirant toute fumante, il ſe mit à pleurer: Hélas mon DIEU! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère; je ſuis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue; et dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui feſait ſentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reſte qu'à vendre cher notre vie, lui dit ſon maître: on va ſans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. *Cacambo*, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête; il prit la robe de jéſuite que portait le baron, la mit ſur le corps de *Candide*, lui donna le bonnet quarré du mort,

et le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître, tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres; et nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en espagnol: Place, place pour le révérend père colonel.

CHAPITRE XVI.

Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes et les sauvages nommés Oreillons.

CANDIDE et son valet furent au-delà des barrières, et personne ne savait encore dans le camp la mort du jésuite allemand. Le vigilant *Cacambo* avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambon, de fruit et de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entre-coupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. *Cacambo* propose à son maître de manger, et lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, disait *Candide*, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monsieur le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle *Cunégonde* de ma vie? à quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans les remords et dans le désespoir? et que dira le journal de Trévoux?

En parlant ainsi il ne laissa pas de manger. Le

ſoleil ſe couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraiſſaient pouſſés par des femmes. Ils ne ſavaient ſi ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils ſe levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cette alarme que tout inſpire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaient de deux filles toutes nues qui couraient légérement au bord de la prairie, tandis que deux ſinges les ſuivaient en leur mordant les feſſes. *Candide* fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares, et il aurait abattu une noiſette dans un buiſſon ſans toucher aux feuilles. Il prend ſon fuſil eſpagnol à deux coups, tire, et tue les deux ſinges. DIEU ſoit loué, mon cher *Cacambo*, j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures ; ſi j'ai commis un péché en tuant un inquiſiteur et un jéſuite, je l'ai bien réparé en ſauvant la vie à deux filles. Ce ſont peut-être deux demoiſelles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais ſa langue devint percluſe quand il vit ces deux filles embraſſer tendrement les deux ſinges, fondre en larmes ſur leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à *Cacambo*; lequel lui répliqua: Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître; vous avez tué les deux amans de ces demoiſelles. Leurs amans! ſerait-il poſſible? vous vous moquez de moi, *Cacambo*; le moyen de vous croire? Mon cher maître, repartit *Cacambo*, vous êtes toujours étonné de tout; pour-

quoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des dames ? ils sont des quarts-d'hommes, comme je suis un quart-d'espagnol. Hélas! reprit *Candide*, je me souviens d'avoir entendu dire à maître *Pangloss*, qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, et que ces mélanges avaient produit des égypans, des faunes, des satyres, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vu ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent, dit *Cacambo*, que c'est une vérité, et vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent *Candide* à quitter la prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec *Cacambo*; et tous deux après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buénos-Aires, et le baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'oreillons tout nus, armés de flèches, de massues et de haches de caillou : les uns fesaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, et tous criaient : C'est un jésuite, c'est un jésuite ; nous serons vengés et nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria triſtement *Cacambo*, que ces deux filles nous joueraient un mauvais tour. *Candide* apercevant la chaudière et les broches, s'écria : Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah ! que dirait maître *Pangloſs*, s'il voyait comme la pure nature eſt faite ? Tout eſt bien ; ſoit, mais j'avoue qu'il eſt bien cruel d'avoir perdu mademoiſelle *Cunégonde*, et d'être mis à la broche par des Oreillons. *Cacambo* ne perdait jamais la tête. Ne déſeſpérez de rien, dit-il au déſolé *Candide* ; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit *Candide*, de leur repréſenter quelle eſt l'inhumanité affreuſe de faire cuire des hommes, et combien cela eſt peu chrétien.

Meſſieurs, dit *Cacambo*, vous comptez donc manger aujourd'hui un jéſuite ; c'eſt très-bien fait ; rien n'eſt plus juſte que de traiter ainſi ſes ennemis. En effet le droit naturel nous enſeigne à tuer notre prochain, et c'eſt ainſi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'uſons pas du droit de le manger, c'eſt que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes reſſources que nous : certainement il vaut mieux manger ſes ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de ſa victoire. Mais, Meſſieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jéſuite en broche, et c'eſt votre défenſeur, c'eſt l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je ſuis né dans votre pays ; monſieur que vous voyez eſt mon maître, et bien loin d'être

jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles; voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-là à la première barrière du royaume de los padres; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais si je vous ai dit la vérite, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois pour ne nous pas faire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce discours très-raisonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraîchissemens, et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec alégresse: Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite.

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. Quel peuple! disait-il, quels hommes! quelles mœurs! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle *Cunégonde*, j'étais mangé sans rémission. Mais après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtés, dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent.

QUAND ils furent aux frontières des Oreillons, vous voyez, dit *Cacambo* à *Candide*, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner, dit *Candide*, et où aller? si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle *Cunégonde* habite?

Tournons vers la Caïenne, dit *Cacambo*, nous y trouverons des Français qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. DIEU aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Caïenne, ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue: leurs provisions furent consumées: ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers, qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à *Candide*: Nous n'en

pouvons plus, nous avons assez marché, j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant, une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons, dit *Candide*, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin; par-tout l'utile était agréable: les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vîtesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.

Voilà pourtant, dit *Candide*, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie. Il mit pied à terre avec *Cacambo* auprès du premier village qu'il ren-

contra. Quelques enfans du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder: leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques uns; c'était de l'or, c'étaient des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit *Cacambo*, ces enfans sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit *Candide*, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, et tout ce qui avait servi à leurs divertissemens. *Candide* les ramasse, court au précepteur et les lui présente humblement, lui fesant entendre par signes que leurs altesses royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village en souriant les jeta par terre, regarda un moment la figure de *Candide* avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. Où sommes-nous, s'écria *Candide?* il faut que les enfans des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. *Cacambo* était aussi surpris que *Candide*. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde

s'empreſſait à la porte, et encore plus dans le logis; une muſique très-agréable ſe feſait entendre, et une odeur délicieuſe de cuiſine ſe feſait ſentir. *Cacambo* s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien ; c'était ſa langue maternelle ; car tout le monde ſait que *Cacambo* était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaiſſait que cette langue. Je vous ſervirai d'interprète, dit-il à *Candide*; entrons, c'eſt ici un cabaret.

Auſſitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à ſe mettre à la table de l'hôte. On ſervit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un vautour bouilli qui peſait deux cents livres, deux ſinges rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et ſix cents oiſeaux-mouches dans un autre ; des ragoûts exquis, des pâtiſſeries délicieuſes ; le tout dans des plats d'une eſpèce de criſtal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie verſaient pluſieurs liqueurs faites de canne de ſucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politeſſe extrême, qui firent quelques queſtions à *Cacambo* avec la diſcrétion la plus circonſpecte, et qui répondirent aux ſiennes d'une manière à le ſatisfaire.

Quand le repas fut fini, *Cacambo* crut, ainſi que *Candide*, bien payer ſon écot, en jetant ſur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramaſſées ; l'hôte et l'hôteſſe éclatèrent de rire, et ſe tinrent long-temps les côtés. Enfin ils ſe remirent. Meſſieurs, dit l'hôte, nous

voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne fommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous fi nous nous fommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas fans doute de la monnaie du pays, mais il n'eft pas néceffaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce font payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaife chère ici, parce que c'eft un pauvre village; mais partout ailleurs vous ferez reçus comme vous méritez de l'être. *Cacambo* expliquait à *Candide* tous les difcours de l'hôte, et *Candide* les écoutait avec la même admiration et le même égarement que fon ami *Cacambo* les rendait. Quel eft donc ce pays, difaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le refte de la terre, et où toute la nature eft d'une efpèce fi différente de la nôtre? C'eft probablement le pays où tout va bien; car il faut abfolument qu'il y en ait un de cette efpèce. Et quoi qu'en dit maitre *Pangloſs*, je me fuis fouvent aperçu que tout allait mal en Veftphalie.

CHAPITRE XVIII.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

CACAMBO témoigna à fon hôte toute fa curiofité; l'hôte lui dit: Je fuis fort ignorant, et je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui eft le plus favant homme du royaume, et le plus communicatif. Auffitôt il

mène *Cacambo* chez le vieillard. *Candide* ne jouait plus que le fecond perfonnage, et accompagnait fon valet. Ils entrèrent dans une maifon fort fimple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incruftée que de rubis et d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême fimplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers fur un fopha matelaffé de plumes de colibri, et leur fit préfenter des liqueurs dans des vafes de diamans; après quoi il fatisfit à leur curiofité en ces termes:

Je fuis âgé de cent foixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous fommes eft l'ancienne patrie des Incas, qui en fortirent très-imprudemment pour aller fubjuguer une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Efpagnols.

Les princes de leur famille qui reftèrent dans leur pays natal furent plus fages; ils ordonnèrent, du confentement de la nation, qu'aucun habitant ne fortirait jamais de notre petit royaume; et c'eft ce qui nous a confervé notre innocence et notre félicité. Les Efpagnols ont eu une connaiffance confufe de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado*, et un anglais nommé *le chevalier Raleigh* en a même approché il y a environ cent années; mais comme nous fommes entourés de rochers

inabordab'es et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin *Candide*, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par *Cacambo* si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter? est-ce que vous nous prenez pour des ingrats? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado? Le vieillard rougit encore. Est-ce qu'il peut y avoir deux religions, dit-il? nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons DIEU du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu, dit *Cacambo* qui servait toujours d'interprète aux doutes de *Candide*? Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. *Candide* ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut savoir comment on priait DIEU dans l'Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage; nous n'avons rien à lui demander; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions sans cesse. *Candide* eut la curiosité de voir des prêtres; il fit demander où ils

étaient. Le bon vieillard fourit. Mes amis, dit-il, nous fommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces folennellement tous les matins; et cinq ou fix mille muficiens les accompagnent. — Quoi! vous n'avez point de moines qui enfeignent, qui difputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne font pas de leur avis? — Il faudrait que nous fuffions fous, dit le vieillard, nous fommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. *Candide* à tous ces difcours demeurait en extafe, et difait en lui-même: Ceci eft bien différent de la Veftphalie et du château de monfieur le baron: fi notre ami *Panglofs* avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux fur la terre; et il eft certain qu'il faut voyager.

Après cette longue converfation, le bon vieillard fit atteler un carroffe à fix moutons, et donna douze de fes domeftiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excufez-moi, leur dit-il, fi mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne ferez pas mécontens, et vous pardonnerez fans doute aux ufages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaifent.

Candide et *Cacambo* montent en carroffe; les fix moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, fitué à un bout de la capitale. Le portail était de deux cents vingt pieds de haut, et de cent de large; il eft

impoſſible d'exprimer quelle en était la matière. On voit aſſez quelle ſupériorité prodigieuſe elle devait avoir ſur ces cailloux et ſur ce ſable que nous nommons *or* et *pierreries*.

Vingt belles filles de la garde reçurent *Candide* et *Cacambo* à la deſcente du carroſſe, les conduiſirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tiſſu de duvet de colibri ; après quoi les grands-officiers et les grandes-officières de la couronne les menèrent à l'appartement de ſa majeſté au milieu de deux files, chacune de mille muſiciens, ſelon l'uſage ordinaire. Quand ils approchèrent de la ſalle du trône, *Cacambo* demanda à un grand-officier comment il fallait s'y prendre pour ſaluer ſa majeſté ? ſi on ſe jetait à genoux ou ventre à terre ? ſi on mettait les mains ſur la tête ou ſur le derrière ? ſi on léchait la pouſſière de la ſalle ? en un mot quelle était la cérémonie ? L'uſage, dit le grand-officier, eſt d'embraſſer le roi et de le baiſer des deux côtés. *Candide* et *Cacambo* ſautèrent au cou de ſa majeſté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à ſouper.

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés juſqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau roſe, celles de liqueurs de cannes de ſucre qui coulait continuellement dans de grandes places, pavées d'une eſpèce de pierreries qui répandaient une odeur ſemblable à celle du giroſle et de la canelle. *Candide* demanda à voir la cour de juſtice, le parlement ; on lui dit

qu'il

qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prifons, et on lui dit que non. Ce qui le furprit davantage, et qui lui fit le plus de plaifir, ce fut le palais des fciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'inftrumens de mathématique et de phyfique.

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu près la millième partie de la ville, on les remena chez le roi. *Candide* fe mit à table entre fa majefté, fon valet *Cacambo* et plufieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'efprit à fouper qu'en eut fa majefté. *Cacambo* expliquait les bons mots du roi à *Candide*, et quoique traduits ils paraiffaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait *Candide*, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils pafsèrent un mois dans cet hofpice. *Candide* ne ceffait de dire à *Cacambo*: Il eft vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je fuis né ne vaut pas le pays où nous fommes; mais enfin mademoifelle *Cunégonde* n'y eft pas, et vous avez fans doute quelque maîtreffe en Europe. Si nous reftons ici, nous n'y ferons que comme les autres; au lieu que fi nous retournons dans notre monde, feulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous ferons plus riches que tous les rois enfemble; nous n'aurons plus d'inquifiteurs à craindre, et nous pourrons aifément reprendre mademoifelle *Cunégonde*.

Ce difcours plut à *Cacambo*; on aime tant à courir, à fe faire valoir chez les fiens, à faire

parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à sa majesté.

Vous faites une sottise, leur dit le roi; je sais bien que mon pays est peu de chose; mais quand on est passablement quelque part il faut y rester; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois; tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles: elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendans des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majesté, dit *Cacambo*, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux et de la boue du pays. Le roi rit: Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune: mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre fur le champ à fes ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons phyficiens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres fterling, monnaie du pays. On mit fur la machine *Candide* et *Cacambo*; il y avait deux grands moutons rouges fellés et bridés pour leur fervir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des préfens de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamans. Le roi embraffa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau fpectacle que leur départ, et la manière ingénieufe dont ils furent hiffés eux et leurs moutons au haut des montagnes. Les phyficiens prirent congé d'eux après les avoir mis en fureté, et *Candide* n'eut plus d'autre défir et d'autre objet que d'aller préfenter fes moutons à mademoifelle *Cunégonde*. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buénos-Aires, fi mademoifelle *Cunégonde* peut être mife à prix. Marchons vers la Caïenne, embarquons-nous, et nous verrons enfuite quel royaume nous pourrons acheter.

CHAPITRE XIX.

Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaiſſance avec Martin.

LA première journée de nos deux voyageurs fut aſſez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de ſe voir poſſeſſeurs de plus de tréſors que l'Aſie, l'Europe et Afrique n'en pouvaient raſſembler. *Candide* tranſporté écrivit le nom de *Cunégonde* ſur les arbres. A la ſeconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, et y furent abymés avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours aprè ; ſept ou huit périrent enſuite de faim dans un déſert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin après cent jours de marche, il ne leur reſta que deux moutons. *Candide* dit à *Cacambo:* Mon ami, vous voyez comme les richeſſes de ce monde ſont périſſables; il n'y a rien de ſolide que la vertu et le bonheur de revoir mademoiſelle *Cunégonde*. Je l'avoue, dit *Cacambo*; mais il nous reſte encore deux moutons avec plus de tréſors que n'en aura jamais le roi d'Eſpagne, et je vois bien de loin une ville que je ſoupçonne être Surinam, appartenante aux Hollandais. Nous ſommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité.

En approchant de la ville ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de ſon habit, c'eſt-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe

gauche et la main droite. Eh! mon DIEU! lui dit *Candide* en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends mon maître M. *Vanderdendur*, le fameux négociant, répondit le nègre. Eſt-ce M. *Vanderdendur*, dit *Candide*, qui t'a traité ainſi? Oui, Monſieur, dit le nègre, c'eſt l'uſage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux ſucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main: quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me ſuis trouvé dans les deux cas. C'eſt à ce prix que vous mangez du ſucre en Europe. Cependant lorſque ma mère me vendit dix écus patagons ſur la côte de Guinée, elle me diſait: Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux: tu as l'honneur d'être eſclave de nos ſeigneurs les blancs, et tu fais par-là la fortune de ton père et de ta mère. Hélas! je ne ſais pas ſi j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les ſinges et les perroquets ſont mille fois moins malheureux que nous: les fétiches hollandais qui m'ont converti, me diſent tous les dimanches que nous ſommes tous enfans d'*Adam*, blancs et noirs. Je ne ſuis pas généalogiſte, mais ſi ces prêcheurs diſent vrai, nous ſommes tous couſins iſſus de germain. Or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en uſer avec ſes parens d'une manière plus horrible.

O *Pangloſs!* s'écria *Candide*, tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en eſt fait, il faudra

qu'à la fin je renonce à ton optimifme. Qu'eft-ce qu'optimifme ? difait *Cacambo*. Hélas ! dit *Candide*, c'eft la rage de foutenir que tout eft bien quand on eft mal. Et il verfait des larmes en regardant fon nègre, et en pleurant il entra dans Surinam.

La première chofe dont ils s'informent, c'eft s'il n'y a point au port quelque vaiffeau qu'on pût envoyer à Buénos-Aires. Celui à qui ils s'adreffèrent était juftement un patron efpagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. *Candide* et le fidelle *Cacambo* allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide, qui avait le cœur fur les lèvres, conta à l'efpagnol toutes fes aventures, et lui avoua qu'il voulait enlever mademoifelle *Cunégonde*. Je me garderai bien de vous paffer à Buénos-Aires, dit le patron : je ferai pendu, et vous auffi ; la belle *Cunégonde* eft la maîtreffe favorite de monfeigneur. Ce fut un coup de foudre pour *Candide* ; il pleura long-temps ; enfin il tira à part *Cacambo* : Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu faffes. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou fix millions de diamans ; tu es plus habile que moi ; va prendre mademoifelle *Cunégonde* à Buénos-Aires. Si le gouverneur fait quelque difficulté, donne-lui un million : s'il ne fe rend pas, donne-lui-en deux ; tu n'as point tué d'inquifiteur, on ne fe défiera point de toi. J'équiperai un autre vaiffeau, j'irai t'attendre à Venife ; c'eft un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni

des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquifiteurs. *Cacambo* applaudit à cette fage réfolution. Il était au défefpoir de fe féparer d'un bon maître devenu fon ami intime; mais le plaifir de lui être utile l'emporta fur la douleur de le quitter. Ils s'embraffèrent en verfant des larmes: *Candide* lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. *Cacambo* partit dès le jour même: c'était un très-bon homme que ce *Cacambo*.

Candide refta encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui et les deux moutons qui lui reftaient. Il prit des domeftiques, et acheta tout ce qui lui était néceffaire pour un long voyage; enfin M. *Vanderdendur*, maître d'un gros vaiffeau, vint fe préfenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venife, moi, mes gens, mon bagage et les deux moutons que voilà? Le patron s'accorda à dix mille piaftres: *Candide* n'héfita pas.

Oh, oh, dit à part foi le prudent *Vanderdendur*, cet étranger donne dix mille piaftres tout d'un coup! il faut qu'il foit bien riche. Puis revenant un moment après, il fignifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Hé bien, vous les aurez, dit *Candide*.

Ouais, fe dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piaftres auffi aifément que dix mille. Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Venife à moins de trente mille piaftres. Vous en aurez donc trente mille, répondit *Candide*.

Oh, oh, ſe dit encore le marchand hollandais, trente mille piaſtres ne coûtent rien à cet homme-ci ; ſans doute les deux moutons portent des tréſors immenſes ; n'inſiſtons pas davantage : feſons-nous d'abord payer les trente mille piaſtres, et puis nous verrons. *Candide* vendit deux petits diamans, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. *Candide* ſuivait dans un petit bateau pour joindre le vaiſſeau à la rade ; le patron prend ſon temps, met à la voile, démarre, le vent le favoriſe. *Candide* éperdu et ſtupéfait le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourna au rivage abymé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il ſe tranſporte chez le juge hollandais ; et comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte ; il entre, expoſe ſon aventure, et cria un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piaſtres pour le bruit qu'il avait fait : enſuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner ſon affaire ſi tôt que le marchand ſerait revenu, et ſe fit payer dix mille autres piaſtres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de déſeſpérer *Candide* ; il avait à la vérité eſſuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le ſang-froid du juge, et celui du patron dont il était volé, alluma ſa bile, et le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes ſe préſentait à ſon eſprit

dans

dans toute ſa laideur ; il ne ſe nourriſſait que d'idées triſtes. Enfin un vaiſſeau français étant ſur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaiſſeau à juſte prix, et fit ſignifier dans la ville qu'il payerait le paſſage, la nourriture, et donnerait deux mille piaſtres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme ſerait le plus dégoûté de ſon état, et le plus malheureux de la province.

Il ſe préſenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pu contenir. *Candide* voulant choiſir entre les plus apparens, il diſtingua une vingtaine de perſonnes qui lui paraiſſaient aſſez ſociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les aſſembla dans ſon cabaret, et leur donna à ſouper, à condition que chacun ferait ſerment de raconter fidellement ſon hiſtoire, promettant de choiſir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre et le plus mécontent de ſon état à plus juſte titre, et de donner aux autres quelques gratifications.

La ſéance dura juſqu'à quatre heures du matin. *Candide*, en écoutant toutes leurs aventures, ſe reſſouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Aires, et de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait perſonne ſur le vaiſſeau à qui il ne fût arrivé de très-grands malheurs. Il ſongeait à *Pangloſs* à chaque aventure qu'on contait. Ce *Pangloſs*, diſait-il, ſerait bien embarraſſé à démontrer ſon ſyſtème. Je voudrais

qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, et non pas dans le reste de la terre. Enfin, il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait, et les prédicans de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui; mais *Candide* espérait que le savant le désennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que *Candide* leur fesait une grande injustice, mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE XX.

Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.

Le vieux savant, qui s'appelait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec *Candide*. L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup souffert; et quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant *Candide* avait un grand avantage sur *Martin*, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle *Cunégonde*, et que *Martin* n'avait

rien à espérer ; de plus il avait de l'or et des diamans, et quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais, cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, et quand il parlait de *Cunégonde*, sur-tout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de *Pangloss*.

Mais vous, M. *Martin*, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela ? quelle est votre idée sur le mal moral et le mal physique ? Monsieur, répondit *Martin*, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien ; mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit *Candide* ; il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit *Martin* ; je ne sais qu'y faire, mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit *Candide*. Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit *Martin*, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme par-tout ailleurs ; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que DIEU l'a abandonné à quelque être malfesant ; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelqu'autre famille. Par-tout les faibles ont en exécration les puissans devant lesquels ils rampent, et les puissans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec

discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tant éprouvé, que je suis manichéen.

Il y a pourtant du bon, répliquait *Candide*. Cela peut être, disait *Martin*, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles: le vent les amena l'un et l'autre si près du vaisseau français qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin, l'un des deux vaisseaux lâcha à *l'autre* une bordée si bas et si juste qu'il le coula à fond. *Candide* et *Martin* aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait; ils levaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables: en un moment tout fut englouti.

Hé bien, dit *Martin*, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit *Candide*, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ses

moutons. *Candide* eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaiſſeau ſubmergeant était eſpagnol, et que celui du vaiſſeau ſubmergé était un pirate hollandais; c'était celui-là même qui avait volé *Candide*. Les richeſſes immenſes dont ce ſcélérat s'était emparé furent enſevelies avec lui dans la mer, et il n'y eut qu'un mouton de ſauvé. Vous voyez, dit *Candide* à *Martin*, que le crime eſt puni quelquefois; ce coquin de patron hollandais a eu le ſort qu'il méritait. Oui, dit *Martin*; mais fallait-il que les paſſagers qui étaient ſur ſon vaiſſeau périſſent auſſi? DIEU a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaiſſeau français et l'eſpagnol continuèrent leur route, et *Candide* continua ſes converſations avec *Martin*. Ils diſputèrent quinze jours de ſuite, et au bout de quinze jours ils étaient auſſi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils ſe communiquaient des idées, ils ſe conſolaient. *Candide* careſſait ſon mouton. Puiſque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver *Cunégonde*.

CHAPITRE XXI.

Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.

On aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monsieur *Martin*? dit *Candide*. Oui, dit *Martin*, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête ; d'autres où l'on fait le bel-esprit ; et dans toutes la principale occupation est l'amour, la seconde de médire et la troisième de dire des sottises. Mais, monsieur *Martin*, avez-vous vu Paris? — Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces espèces-là ; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le *trouve*, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu ; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire St Germain. On me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison ; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là ; je le veux croire.

Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit *Candide ;* vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que

mademoiselle *Cunégonde*; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnerez-vous pas? Très-volontiers, dit *Martin*; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent: je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai par-tout. A propos, dit *Candide*, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau? Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*, non plus que toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit *Candide*. Pour nous faire enrager, répondit *Martin*. N'êtes-vous pas bien étonné, continua *Candide*, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? Point du tout, dit *Martin*, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit *Candide*, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? Croyez vous, dit *Martin*, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? Oui sans doute, dit

Candide. Hé bien, dit *Martin*, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? Oh! dit *Candide*, il y a bien de la différence, car le libre arbitre........ En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

CANDIDE ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux d'Eldorado, et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe *Martin*; il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa, pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A plus B, moins C, divisé par Z, que le mouton devait être rouge et mourir de la clavelée. (1)

Cependant, tous les voyageurs que *Candide* rencontra dans les cabarets de la route lui disaient:

(1) Quelques progrès que les sciences aient faits, il est impossible que sur dix mille hommes qui les cultivent en Europe, et sur trois cents académies qui y sont établies, il ne se trouve point quelque académie qui propose des prix ridicules, et quelques savans qui fassent d'étranges applications des sciences les plus utiles. Ce ridicule avait frappé M. de *Voltaire* dans son séjour à Berlin. Les savans du Nord conservaient encore à cette époque quelques restes de l'ancienne barbarie scolastique; et la philosophie hardie, mais hypothétique et obscure de *Leibnitz*, n'avait pas contribué à les en dépouiller.

Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le faubourg St Marceau, et crut être dans le plus vilain village de la Vestphalie.

A peine *Candide* fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui fesaient chauffer ses bouillons. *Martin* disait: Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage; j'étais fort pauvre; aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris.

Cependant à force de médecines et de saignées, la maladie de *Candide* devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. *Candide* n'en voulut rien faire; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. *Candide* répondit qu'il n'était point homme à la mode. *Martin* voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point *Candide*. *Martin* jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa, *Martin* le prit par les épaules, et le chassa rudement; ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit : et pendant fa convalefcence il eut très-bonne compagnie à fouper chez lui. On jouait gros jeu. *Candide* était tout étonné que jamais les as ne lui vinffent : et *Martin* ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui fefaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empreffés, toujours alertes, toujours ferviables, effrontés, careffans, accommodans, qui guettent les étrangers à leur paffage, leur content l'hiftoire fcandaleufe de la ville, et leur offrent des plaifirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord *Candide* et *Martin* à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. *Candide* fe trouva placé auprès de quelques beaux-efprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des fcènes jouées parfaitement. Un des raifonneurs qui étaient à fes côtés lui dit dans un entr'acte : Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice eft fort mauvaife, l'acteur qui joue avec elle eft plus mauvais acteur encore; la pièce eft encore plus mauvaife que les acteurs : l'auteur ne fait pas un mot d'arabe, et cependant la fcène eft en Arabie; et de plus c'eft un homme qui ne croit pas aux idées innées : je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monfieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France, dit *Candide* à l'abbé ? lequel répondit : Cinq ou fix mille. C'eft beaucoup, dit *Candide* : combien y en a-t-il de bonnes ? Quinze ou feize, répliqua l'autre. C'eft beaucoup, dit *Martin*.

Candide fut très content d'une actrice qui fefait la reine *Elifabeth* dans une affez plate tragédie

que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à *Martin*, me plaît beaucoup; elle a un faux air de mademoiselle *Cunégonde*; je ferais bien aise de la saluer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. *Candide* élevé en Allemagne demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé; en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voierie quand elles sont mortes. Des reines à la voierie, dit *Candide*. Oui vraiment, dit *Martin*; M. l'abbé a raison; j'étais à Paris quand mademoiselle *Monime* (*) passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très-noblement. Cela est bien impoli, dit *Candide*. Que voulez-vous, dit *Martin*? ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris, dit *Candide*? Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit *Candide*, ce gros cochon qui me

(*) Mademoiselle *Le Couvreur*.

difait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir? C'eſt un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne ſa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres; il hait quiconque réuſſit, comme les eunuques haïſſent les jouiſſans; c'eſt un de ces ſergens de la littérature qui ſe nourriſſent de fange et de venin; c'eſt un folliculaire. Qu'appelez-vous folliculaire, dit *Candide?* C'eſt, dit l'abbé, un feſeur de feuilles, un *Fréron.*

C'eſt ainſi que *Candide*, *Martin* et le périgourdin raiſonnaient ſur l'eſcalier, en voyant défiler le monde au ſortir de la pièce. Quoique je ſois très-empreſſé de revoir mademoiſelle *Cunégonde*, dit *Candide*, je voudrais pourtant ſouper avec mademoiſelle *Clairon*, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiſelle *Clairon* qui ne voyait que bonne compagnie. Elle eſt engagée pour ce ſoir, dit-il; *mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme ſi vous y aviez été quatre ans.*

Candide, qui était naturellement curieux, ſe laiſſa mener chez la dame au fond du faubourg St Honoré; on y était occupé d'un pharaon; douze triſtes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, regiſtre cornu de leurs infortunes. Un profond ſilence régnait, la pâleur était ſur le front des pontes, l'inquiétude ſur celui du banquier; et la dame du logis, aſſiſe auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux le lynx tous les parolis, tous les ſept-elle-va de campagne,

dont chaque joueur cornait ses cartes; elle les fesait décorner avec une attention sévère, mais polie, et ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques: la damé se fesait appeler *la marquise de Parolignac.* Sa fille âgée de quinze ans était au nombre des pontes, et avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé périgourdin, *Candide* et *Martin* entrèrent; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de *Thunder-ten-tronckh* était plus civile, dit *Candide.*

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora *Candide* d'un sourire gracieux, et *Martin* d'un air de tête tout-à-fait noble; elle fit donner un siége et un jeu de cartes à *Candide* qui perdit cinquante mille francs en deux tailles: après quoi on soupa très-gaiement, et tout le monde était étonné que *Candide* ne fût pas ému de sa perte; les laquais disaient entr'eux, dans leur langage de laquais: Il faut que ce soit quelque milord anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris; d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point, puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnemens, un peu de politique et beaucoup de médisance; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur *Gauchat* docteur en théologie? Oui, répondit un des

convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens, mais tous enfemble n'approchent pas de l'impertinence de *Gauchat* docteur en théologie; (2) je fuis fi raffafié de cette immenfité de déteftables livres qui nous inondent, que je me fuis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre *Trublet*, qu'en dites-vous? dit l'abbé. Ah! dit madame de *Parolignac*, l'ennuyeux mortel! comme il vous dit curieufement tout ce que le monde fait! comme il difcute pefamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légérement! comme il s'approprie fans efprit l'efprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûtera plus; c'eft affez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme favant et de goût, qui appuya ce que difait la marquife. On parla enfuite de tragédies; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, et qu'on ne pouvait lire? L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, et n'avoir prefque aucun mérite; il prouva en peu de mots que ce n'était pas affez d'amener une ou deux de ces fituations qu'on trouve dans tous les romans, et qui féduifent toujours les fpectateurs, mais qu'il faut être neuf fans être bizarre, fouvent fublime et tou-

(2) Il fefait un mauvais ouvrage intitulé: *Lettre fur quelques écrits de ce temps*. On lui donna une abbaye, et il fut plus richement récompenfé que s'il avait fait *l'Efprit des lois*, et réfolu le problème de la préceffion des équinoxes.

jours naturel, connaître le cœur humain et le faire parler, être grand poëte, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poëte; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très-peu de bonnes tragédies; les unes sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés, les autres des raisonnemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux-communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien? C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée, et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand-homme! dit *Candide*, c'est un autre *Pangloss*.

Alors se tournant vers lui, il lui dit: Monsieur,

vous penfez, fans doute, que tout eft au mie dans le monde phyfique, et dans le al, et rien ne pouvait être autrement? n, ni lui répondit le favant, je ne penle rien t cela? je trouve que tout va de travers que perfonne ne fait ni quel eft fon rang, ni eft fa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il d et qu'excepté le fouper qui eft affez , et où il paraît affez d'union, tout le refte e fe paffe en querelles impertinentes; j contre moliniftes, gens du parlement co e d'églife, gens de lettres contre gens de courtifans contre courtifans, financiers c re peuple, femmes contre maris, parens c rens; c'eft une guerre éternelle.

Candide lui répliqua: J'ai vu pis; fage, qui depuis a eu le malheur d'êt m'apprit que tout cela eft à merveille; ombres à un beau tableau. Votre pen quait du monde, dit *Martin*; vos om des taches horribles. Ce font les h s qui font les taches, dit *Candide*, et p pas s'en difpenfer. Ce n'eft donc pas e, dit *Martin*. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient; et *Martin* raifonna avec le favant, et *Candide* raconta une partie de fes aventures à la dame du logis.

Après foupé, la marquife mena *Candide* dans fon cabinet, et le fit affeoir fur un canapé. Hé bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoifelle *Cunégonde* de Thunder-ten-tronckh! Oui, Madame, répondit *Candide*,

La

La marquise lui répliqua avec un souris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Vestphalie ; un Français m'aurait dit : Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle *Cunégonde*, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas ! Madame, dit *Candide*, je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir, je veux que vous ramassiez ma jarretière. De tout mon cœur, dit *Candide*, et il la ramassa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame ; et *Candide* la lui remit. Voyez-vous ? dit la dame ; vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amans de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Vestphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamans aux deux mains de son jeune étranger, les loua de si bonne foi, que des doigts de *Candide* ils passèrent aux doigts de la marquise.

Candide, en s'en retournant avec son abbé périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiselle *Cunégonde* ; M. l'abbé entra dans sa peine ; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par *Candide*, et à la valeur des deux brillans moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de *Candide* pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de *Cunégonde* ; et *Candide* lui dit qu'il demanderait bien

pardon à cette belle de fon infidélité quand il la verrait à Venife.

Le périgourdin redoublait de politesses et d'attentions, et prenait un intérêt tendre à tout ce que *Candide* difait, à tout ce qu'il fefait, à tout ce qu'il voulait faire.

Vous avez donc, Monfieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venife? Oui, Monfieur l'abbé, dit *Candide*; il faut abfolument que j'aille trouver mademoifelle *Cunégonde*. Alors, engagé par le plaifir de parler de ce qu'il aimait, il conta felon fon ufage une partie de fes aventures avec cette illuftre veftphalienne.

Je crois, dit l'abbé, que mademoifelle *Cunégonde* a bien de l'efprit, et qu'elle écrit des lettres charmantes? Je n'en ai jamais reçu, dit *Candide*; car figurez-vous qu'ayant été chaffé du château pour l'amour d'elle; je ne pus lui écrire, que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'enfuite je la retrouvai, et que je la perdis, et que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponfe.

L'abbé écoutait attentivement, et paraiffait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embraffés. Le lendemain *Candide* reçut à fon réveil une lettre conçue en ces termes.

« Monfieur, mon très-cher amant, il y a huit „ jours que je fuis malade en cette ville; j'ap„ prends que vous y êtes. Je volerais dans vos „ bras fi je pouvais remuer. J'ai fu votre paffage „ à Bordeaux; j'y ai laiffé le fidelle *Cacambo* et la

„ vieille qui doivent bientôt me fuivre. Le gou-
„ verneur de Buénos-Aires a tout pris, mais il
„ me refte votre cœur. Venez, votre préfence me
„ rendra la vie ou me fera mourir de plaifir. "

Cette lettre charmante, cette lettre inefpérée, tranfporta *Candide* d'une joie inexprimable; et la maladie de fa chère *Cunégonde* l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux fentimens, il prend fon or et fes diamans, et fe fait conduire avec *Martin* à l'hôtel où mademoifelle *Cunégonde* demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, fon cœur palpite, fa voix fanglotte; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien, lui dit la fuivante, la lumière la tue; et foudain elle referme le rideau. Ma chère *Cunégonde*, dit *Candide* en pleurant, comment vous portez-vous? fi vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la fuivante. La dame alors tire du lit une main potelée que *Candide* arrofe long temps de fes larmes, et qu'il remplit enfuite de diamans, en laiffant un fac plein d'or fur le fauteuil.

Au milieu de fes tranfports arrive un exempt fuivi de l'abbé périgourdin et d'une efcouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers fufpects? Il les fait incontinent faifir, et ordonne à fes braves de les traîner en prifon. Ce n'eft pas ainfi qu'on traite des voyageurs dans le Dorado, dit *Candide*. Je fuis plus manichéen que jamais, dit *Martin* Mais, Monfieur, où nous menez vous? dit *Candide*. Dans un cul de baffe-foffe, dit l'exempt.

Martin ayant repris fon fang-froid, jugea que

la dame qui se prétendait *Cunégonde* é
friponne, monsieur l'abbé périgourdin
qui avait abusé au plus vîte de l'innoce
Candide, et l'exempt un autre fripon d
pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédı
justice, *Candide*, éclairé par son cons ,
leurs toujours impatient de revoir la v
Cunégonde, propose à l'exempt trois peti
mans d'environ trois mille pistoles chacu
Monsieur, lui dit l'homme au bâton d'
eussiez-vous commis tous les crimes imagi
vous êtes le plus honnête homme du mond
diamens! chacun de trois mille pistoles! Mo
je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous
dans un cachot. On arrête tous les ét
mais laissez-moi faire; j'ai un frère à Die
Normandie, je vais vous y mener; et si vo
quelque diamant à lui donner, il aura soin
comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étran
Candide. L'abbé périgourdin prit alors la
et dit: C'est parce qu'un gueux du pays d'A
tie (3) a entendu dire des sottises, cela s
a fait commettre un parricide, non pas t
celui de 1610 au mois de mai, mais tel que
de 1594 au mois de décembre, et tel qu
sieurs autres commis dans d'autres années e
d'autres mois par d'autres gueux qui a
entendu dire des sottises.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissai

(3) Artos. *Damians* était né à Arras capitale de l'A

les monſtres! s'écria *Candide*; quoi! de telles horreurs chez un peuple qui danſe et qui chante! ne pourrai-je ſortir au plus vîte de ce pays où des ſinges agacent des tigres? J'ai vu des ours dans mon pays; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de DIEU, monſieur l'exempt, menez-moi à Veniſe, où je dois attendre mademoiſelle *Cunégonde*. Je ne peux vous mener qu'en Baſſe-Normandie, dit le barigel. Auſſitôt il lui fait ôter ſes fers, dit qu'il s'eſt mépris, renvoie ſes gens, emmène à Dieppe *Candide* et *Martin*, et les laiſſe entre les mains de ſon frère. Il y avait un petit vaiſſeau hollandais à la rade. Le normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus ſerviable des hommes, embarque *Candide* et ſes gens dans le vaiſſeau qui allait faire voile pour Portſmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Veniſe; mais *Candide* croyait être délivré de l'enfer, et il comptait bien reprendre la route de Veniſe à la première occaſion.

CHAPITRE XXIII.

Candide et Martin vont ſur les côtes d'Angleterre; ce qu'ils y voient.

AH, *Pangloſs! Pangloſs!* ah *Martin! Martin!* ah, ma chère *Cunégonde!* qu'eſt-ce que ce monde-ci? diſait *Candide* ſur le vaiſſeau hollandais. Quelque choſe de bien fou et de bien abominable, répondait *Martin*. — Vous connaiſſez l'Angleterre, y eſt-on auſſi fou qu'en France? C'eſt une autre eſpèce de folie, dit *Martin*; vous ſavez

que ces deux nations ſont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, et qu'elles dépenſent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire préciſément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'eſt ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je ſais ſeulement qu'en général les gens que nous allons voir ſont fort atrabilaires.

En cauſant ainſi ils abordèrent à Portſmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un aſſez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, ſur le tillac d'un des vaiſſeaux de la flotte; quatre ſoldats poſtés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paiſiblement du monde, et toute l'aſſemblée s'en retourna extrêmement ſatisfaite. (4) Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit *Candide*; et quel démon exerce par-tout ſon empire? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie? c'eſt un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'eſt, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer aſſez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas aſſez près de lui. Mais, dit *Candide*, l'amiral français était auſſi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? Cela eſt inconteſtable, lui répliqua-t-on;

(4) L'amiral *Bing*. M. de *Voltaire* ne le connaiſſait pas, et fit des efforts pour le ſauver. Il n'abhorrait pas moins les atrocités politiques que les atrocités théologiques; et il ſavait que *Bing* était une victime que les miniſtres anglais ſacrifiaient à l'ambition de garder leurs places.

mais dans ce pays-ci il eſt bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut ſi étourdi et ſi choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas ſeulement mettre pied à terre, et qu'il fit ſon marché avec le patron hollandais, (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire ſans délai à Veniſe.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France; on paſſa à la vue de Lisbonne, et *Candide* frémit. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée; enfin on aborda à Veniſe. DIEU ſoit loué, dit *Candide* en embraſſant *Martin*, c'eſt ici que je reverrai la belle *Cunégonde*. Je compte ſur *Cacambo* comme ſur moi-même. Tout eſt bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il ſoit poſſible.

CHAPITRE XXIV.

De Paquette et de frère Giroflée.

DÈS qu'il fut à Veniſe, il fit chercher *Cacambo* dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaiſſeaux et de toutes les barques: nulles nouvelles de *Cacambo*. Quoi! diſait il à *Martin*, j'ai eu le temps de paſſer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portſmouth, de côtoyer le Portugal et l'Eſpagne, de traverſer toute la Méditerranée, de paſſer quelques mois à Veniſe, et la belle

Cunégonde n'eſt point venue! Je n'ai ri x re lieu d'elle qu'une drôleſſe et un abbé pér) un *Cunégonde* eſt morte ſans doute, je ai | qu'à mourir. Ah! il valait mieux reſter dans le paradis du Dorado que de revenir dans cette dite Europe. Que vous avez raiſon, mon *Martin*! tout n'eſt qu'illuſion et calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, et aucune part à l'opéra alla moda, ni aux res divertiſſemens du carnaval; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. *Martin* lui dit: V êtes bien ſimple en vérité de vous figurer qu valet métis, qui a cinq ou ſix millions dans ſes poches, ira chercher votre maîtreſſe au bout monde, et vous l'amènera à Veniſe. Il la pre pour lui, s'il la trouve; s'il ne la trouve il prendra une autre: je vous conſeille d votre valet *Cacambo* et vôtre maîtreſſe *Cunégonde*. *Martin* n'était pas conſolant. La mélancolie *Candide* augmenta, et *Martin* ne ceſſait ui prouver qu'il y avait peu de vertu et bonheur ſur la terre, excepté peut-être Eldorado où perſonne ne pouvait aller.

En diſputant ſur cette matière importante, et en attendant *Cunégonde*, *Candide* aperçut jeune théatin dans la place S[t] Marc, qui tenait ſe bras une fille. Le théatin paraiſſait frais, potelé, vigoureux; ſes yeux étaient brillans, ſon air aſſuré, ſa mine haute, ſa démarche fière. La fille était très jolie et chantait; elle regardait amoureuſement ſon théatin, et de temps en temps lui pinçait ſes groſſes joues. Vous m'avouerez du moins, dit

Candide

Candide à *Martin*, que ces gens-ci ſont heureux. Je n'ai trouvé juſqu'à préſent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés ; mais pour cette fille et ce théatin, je gage que ce ſont des créatures très-heureuſes. Je gage que non, dit *Martin*. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit *Candide*. et vous verrez ſi je me trompe.

Auſſitôt il les aborde, il leur fait ſon compliment, et les invite à venir à ſon hôtellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'eſturgeon, et à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-chriſti, du Chypre et du Samos. La demoiſelle rougit, le théatin accepta la partie, et la fille le ſuivit en regardant *Candide* avec des yeux de ſurpriſe et de confuſion, qui furent obſcurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de *Candide*, qu'elle lui dit : Hé quoi, M. *Candide* ne reconnaît plus *Paquette !* A ces mots *Candide*, qui ne l'avait pas conſidérée juſque-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de *Cunégonde*, lui dit : Hélas ! ma pauvre enfant ; c'eſt donc vous qui avez mis le docteur *Pangloſs* dans le bel état où je l'ai vu ?

Hélas ! Monſieur, c'eſt moi-même, dit *Paquette* ; je vois que vous êtes inſtruit de tout. J'ai ſu les malheurs épouvantables arrivés à toute la maiſon de madame la baronne et à la belle *Cunégonde*. Je vous jure que ma deſtinée n'a guère été moins triſte. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier

qui était mon confeſſeur me féduiſit aiſément.
Les ſuites en furent affreuſes ; je fus obligée
ſortir du château quelque temps après que
le baron vous eut renvoyé à grands coups
pied dans le derrière. Si un fameux médeci
n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. J
fus quelque temps par reconnaiſſan la
treſſe de ce médecin. Sa femme, était
louſe à la rage, me battait tous les je
toyablement ; c'était une furie. Ce de
était le plus laid de tous les hommes,
la plus malheureuſe de toutes les cré ures,
d'être battue continuellement pour un h
que je n'aimais pas. Vous ſavez, M eur,
combien il eſt dangereux pour une fen aca-
riâtre d'être l'épouſe d'un médecin. Celui-ci,
outré des procédés de ſa femme, lui donna un
jour, pour la guérir d'un petit rhume, une mé-
decine ſi efficace qu'elle en mourut en deux
heures de temps dans des convulſions hor-
ribles. Les parens de madame intentèrent à
monſieur un procès criminel ; il prit la fuite,
et moi je fus miſe en priſon. Mon innocence ne
m'aurait pas ſauvée, ſi je n'avais été un peu
jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il ſuccé-
derait au médecin. Je fus bientôt ſupplantée
par une rivale, chaſſée ſans récompenſe, et ob-
ligée de continuer ce métier abominable qui
vous parait ſi plaiſant à vous autres hommes,
et qui n'eſt pour nous qu'un abyme de miſères.
J'allai exercer la profeſſion à Veniſe. Ah ! Mon-
ſieur, ſi vous pouviez vous imaginer ce que c'eſt
que d'être obligée de careſſer indifféremment

un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital et un fumier; vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon *Candide*, dans un cabinet, en présence de *Martin* qui disait à *Candide*: Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère *Giroflée* était resté dans la salle à manger, et buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit *Candide* à *Paquette*, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! Monsieur, répondit *Paquette*, c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que *Martin* avait raison. On se mit à table avec *Paquette* et le théatin; le repas fut assez amusant, et sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon père, dit *Candide* au moine, vous

me paraiſſez jouir d'une deſtinée que tout le monde doit envier : la fleur de la ſanté brille ſur votre viſage, votre phyſionomie annonce le bonheur; vous avez une très-jolie fille pour votre récréation, et vous paraiſſez très-content de votre état de théatin.

Ma foi, Monſieur, dit frère *Giroflée*, je voudrais que tous les théatins fuſſent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire turc. Mes parens me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endoſſer cette déteſtable robe, pour laiſſer plus de fortune à un maudit frère aîné que DIEU confonde. La jalouſie, la diſcorde, la rage habitent dans le couvent. Il eſt vrai que j'ai prêché quelques mauvais ſermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié, le reſte me ſert à entretenir des filles : mais quand je rentre le ſoir dans le monaſtère, je ſuis prêt de me caſſer la tête contre les murs du dortoir; et tous mes confrères ſont dans le même cas.

Martin ſe tournant vers *Candide* avec ſon ſang-froid ordinaire : Hé bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière ? *Candide* donna deux mille piaſtres à *Paquette*, et mille piaſtres à frère *Giroflé*. Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils ſeront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit *Martin* ; vous les rendrez peut-être avec ces piaſtres beaucoup plus malheureux encore. Il en ſera ce qui pourra, dit *Candide* : mais une choſe me conſole, je vois qu'on retrouve ſouvent les gens qu'on ne

croyait jamais retrouver ; il ſe pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge et *Paquette*, je rencontre auſſi *Cunégonde*. Je ſouhaite, dit *Martin*, qu'elle faſſe un jour votre bonheur ; mais c'eſt de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit *Candide*. C'eſt que j'ai vécu, dit *Martin*.

Mais regardez ces gondoliers, dit *Candide*, ne chantent-ils pas ſans ceſſe ? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes et leurs marmots d'enfans, dit *Martin*. Le doge a ſes chagrins, les gondoliers ont les-leurs. Il eſt vrai qu'à tout prendre le ſort d'un gondolier eſt préférable à celui d'un doge ; mais je crois la différence ſi médiocre que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit *Candide*, du ſénateur *Pococurante* qui demeure dans ce beau palais ſur la Brenta, et qui reçoit aſſez bien les étrangers. On prétend que c'eſt un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une eſpèce ſi rare, dit *Martin*. *Candide* auſſitôt fit demander au ſeigneur *Pococurante* la permiſſion de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE XXV.

Viſite chez le ſeigneur Pococurante noble vénitien.

CANDIDE et *Martin* allèrent en gondole ſur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble *Pococurante*. Les jardins étaient bien entendus, et ornés de belles ſtatues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de ſoixante ans, fort riche, reçut très-

poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empreſſement, ce qui déconcerta *Candide*, et ne deplut point à *Martin*.

D'abord deux filles jolies et proprement miſes ſervirent du chocolat qu'elles firent très-bien mouſſer. *Candide* ne put s'empêcher de les louer ſur leur beauté, ſur leur bonne grâce et ſur leur adreſſe. Ce ſont d'aſſez bonnes créatures, dit le ſénateur *Pococuranté*; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je ſuis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalouſies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petiteſſes, de leur orgueil, de leurs ſottiſes, et des ſonnets qu'il faut faire ou commander pour elles : mais après tout ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeûner, ſe promenant dans une longue galerie, fut ſurpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers ? Ils ſont de *Raphaël*, dit le ſénateur; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'eſt ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaiſent point du tout : la couleur en eſt très-rembrunie, les figures ne ſont pas aſſez arrondies, et ne ſortent point aſſez; les draperies ne reſſemblent en rien à une étoffe : en un mot, quoi qu'on en diſe, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature elle-même. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette eſpèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococuranté, en attendant le dîner, se fit donner un concerto. *Candide* trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit *Pococuranté*, peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus long-temps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très-mal-à-propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une actrice ; se pâméra de plaisir qui voudra ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de *César* et de *Caton*, et se promener d'un air gauche sur des planches : pour moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des souverains payent si chèrement. *Candide* disputa un peu, mais avec discrétion. *Martin* fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table ; et après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. *Candide*, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illustrissime sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui fesait les délices du grand *Pangloss* le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement *Pococuranté* ; on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant ; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces

dieux qui agiſſent toujours pour ne ri de déciſif, cette *Helène* qui eſt le ſuj guerre, et qui à peine eſt une actric pièce ; cette Troye qu'on aſſiège et q prend point ; tout cela me cauſait le pl tel ennui. J'ai demandé quelquefois à vans s'ils s'ennuyaient autant que moi lecture : tous les gens ſincères m'ont que le livre leur tombait des mains, m fallait toujours l'avoir dans ſa biblio comme un monument de l'antiquité, me ces médailles rouillées qui ne peuv de commerce.

Votre excellence ne penſe pas ainſi de dit *Candide* ? Je conviens, dit *Pococura* le ſecond, le quatrième et le ſixième livi Enéide ſont excellens ; mais pour ſo *Enée*, et le fort *Cloanthe*, et l'ami *Achat* petit *Aſcanius*, et l'imbécille roi *Latin* bourgeoiſe *Amata*, et l'inſipide *Lavini* crois pas qu'il y ait rien de ſi froid et déſagréable. J'aime mieux le *Taſſe* et le à dormir debout de l'*Arioſte*.

Oſerais-je vous demander, Monſ *Candide*, ſi vous n'avez pas un grand lire *Horace* ? Il y a des maximes, dit *ranté*, dont un homme du monde peut profit, et qui étant reſſerrées dans d énergiques ſe gravent plus aiſément mémoire. Mais je me ſoucie fort peu voyage à Brindes et de ſa deſcription d' vais dîner, et de la querelle de crocheteu je ne ſais quel *Pupilus* dont les paroles

étaient pleines de pus, et un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières; et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mécénas*, que s'il est mis par lui au rang des poëtes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. *Candide*, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; et *Martin* trouvait la façon de penser de *Pococuranté* assez raisonnable.

Oh, voici un Cicéron, dit *Candide*: pour ce grand-homme-là je pense que vous ne vous lassez point de le lire? Je ne le lis jamais, répondit le vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluentius*? J'ai bien assez des procès que je juge; je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria *Martin*; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit *Pococuranté*, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, et pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit *Candide*, en italien, en espagnol, en français! Oui,

dit le ſénateur, il y en a trois mille, et pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de ſermons, qui tous enſemble ne valent pas une page de *Sénèque*, et tous ces gros volumes de théologie, vous penſez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi ni perſonne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit ſe plaire à la plupart de ces ouvrages écrits ſi librement. Oui, répondit *Pococuranté*, il est beau d'écrire ce qu'on penſe ; c'eſt le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne penſe pas; ceux qui habitent la patrie des *Céſars* et des *Antonins* n'oſent avoir une idée ſans la permiſſion d'un jacobin. Je ſerais content de la liberté qui inſpire les génies anglais, ſi la paſſion et l'eſprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuſe liberté a d'eſtimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand-homme. Qui, dit *Pococuranté*? ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèſe en dix livres de vers durs; ce groſſier imitateur des Grecs, qui défigure la création, et qui, tandis que *Moïſe* repréſente l'être éternel produiſant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Meſſiah dans une armoire du ciel pour tracer ſon ouvrage? Moi, j'eſtimerais celui qui a gâté fer et le diable du *Taſſe* ; qui déguiſe *Luci-*antôt en crapaud, tantôt en pygmée; qui ait rebattre cent fois les mêmes diſcours;

fait disputer sur la théologie ; qui, en t sérieusement l'invention comique des à feu de l'*Arioste*, fait tirer le canon ciel par les diables ? Ni moi ni personne ie n'a pu se plaire à toutes ces tristes exances. Le mariage du péché et de la et les couleuvres dont le péché accouche mir tout homme qui a le goût un peu , et sa longue description d'un hôpital onne que pour un fossoyeur. Ce poëme , bizarre et dégoûtant fut méprisé à sa ce ; je le traite aujourd'hui comme il ité dans sa patrie par les contemporains. e je dis ce que je pense, et je me soucie u que les autres pensent comme moi. *e* était affligé de ces discours ; il respec-*mère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas ! out bas à *Martin*, j'ai bien peur que cet -ci n'ait un souverain mépris pour nos allemands. Il n'y aurait pas grand mal à it *Martin*. Oh ! quel homme supérieur, encore *Candide* entre ses dents ! quel génie que ce *Pococuranté !* rien ne peut ire.

s avoir fait ainsi la revue de tous les ils descendirent dans le jardin. *Candide* toutes les beautés. Je ne sais rien de vais goût, dit le maître ; nous n'avons des colifichets : mais je vais dès demain planter un d'un dessin plus noble.

nd les deux curieux eurent pris congé de ellence : Or çà, dit *Candide* à *Martin*, onviendrez que voilà le plus heureux de

tous les hommes, car il eſt au-deſſus de tout ce qu'il poſſède. Ne voyez-vous pas, dit *Martin*, qu'il eſt dégoûté de tout ce qu'il poſſède ? *Platon* a dit, il y a long-temps, que les meilleurs eſtomacs ne ſont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit *Candide*, n'y a-t-il pas du plaiſir à tout critiquer, à ſentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés ? C'eſt-à-dire, reprit *Martin*, qu'il y a du plaiſir à n'avoir pas de plaiſir? Oh bien ! dit *Candide*, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiſelle *Cunégonde*. C'eſt toujours bien fait d'eſpérer, dit *Martin*.

Cependant les jours, les ſemaines s'écoulaient ; *Cacambo* ne revenait point, et *Candide* était ſi abymé dans ſa douleur qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* et frère *Giroflée* n'étaient pas venus ſeulement le remercier.

CHAPITRE XXVI.

D'un ſouper que Candide et Martin firent avec ſix étrangers, et qui ils étaient.

UN ſoir que *Candide*, ſuivi de *Martin*, allait ſe mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme, à viſage couleur de ſuie, l'aborda par derrière; et le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il ſe retourne, et voit *Cacambo*. Il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut ſur le point de devenir fou de joie. Il embraſſe ſon cher ami. *Cunégonde* eſt ici ſans doute, où eſt-

elle? mène moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'eſt point ici, dit *Cacambo*, elle eſt à Conſtantinople. Ah ciel! à Conſtantinople: mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après ſoupé, reprit *Cacambo*; je ne peux vous en dire davantage; je ſuis eſclave, mon maître m'attend; il faut que j'aille le ſervir à table: ne dites mot; ſoupez, et tenez-vous prêt.

Candide partagé entre la joie et la douleur, charmé d'avoir revu ſon agent fidelle, étonné de le voir eſclave, plein de l'idée de retrouver ſa maîtreſſe, le cœur agité, l'eſprit bouleverſé, ſe mit à table avec *Martin* qui voyait de ſang-froid toutes ces aventures, et avec ſix étrangers qui étaient venus paſſer le carnaval à Veniſe.

Cacambo, qui verſait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de ſon maître ſur la fin du repas, et lui dit: Sire, votre majeſté partira quand elle voudra, le vaiſſeau eſt prêt. Ayant dit ces mots, il ſortit. Les convives étonnés ſe regardaient ſans proférer une ſeule parole, lorſqu'un autre domeſtique s'approchant de ſon maître lui dit: Sire, la chaiſe de votre majeſté eſt à Padoue, et la barque eſt prête. Le maître fit un ſigne, et le domeſtique partit. Tous les convives ſe regardèrent encore, et la ſurpriſe commune redoubla. Un troiſième valet s'approchant auſſi d'un troiſième étranger, lui dit: Sire, croyez-moi, votre majeſté ne doit pas reſter ici plus long-temps, je vais tout préparer; et auſſitôt il diſparut.

Candide et *Martin* ne doutèrent pas alors que ce ne fût une maſcarade du carnaval. Un

quatrième domestique dit au quatrième maître: Votre majesté partira quand elle voudra, et sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de *Candide*; il lui dit: Ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à votre majesté ni à moi non plus; et nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous et moi; je vais pourvoir à mes affaires: adieu.

Mais les domestiques ayant disparu, les six étrangers, *Candide* et *Martin*, démeurèrent dans un profond silence. Enfin *Candide* le rompit: Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie, pourquoi êtes-vous tous rois? pour moi je vous avoue que ni moi ni *Martin* nous ne le sommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole, et dit en italien: Je ne suis point *plaisant*, je m'appelle *Achmet III*. J'ai été grand-sultan plusieurs années; je détrônai mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes visirs; j'achève ma vie dans le vieux sérail; mon neveu le grand sultan *Mahmoud* me permet de voyager quelquefois pour ma santé, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'*Achmet* parla après lui, et dit: Je m'appelle *Ivan*; j'ai été empereur de toutes les Russies; j'ai été détrôné au berceau: mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en prison: j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis *Charles-Edouard* roi d'Angleterre, mon père m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combattu pour les soutenir ; on a raché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au roi mon père détrôné, ainsi que moi et mon grand-père, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole et dit : Je suis roi des Polaques ; le sort de la guerre m'a privé de mes Etats héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence comme le sultan *Achmet*, l'empereur *Ivan*, et le roi *Charles-Edouard* à qui DIEU donne une longue vie ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit : Je suis aussi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre Etat, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule ; je me résigne aussi à la Providence, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Il restait au sixième monarque à parler. Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis *Théodore* ; on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé *votre majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *monsieur*. J'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'Etat, et j'ai à peine un valet. Je me suis vu sur un trône, et j'ai long-

temps été à Londres en prison sur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme vos majestés passer le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi *Théodore* pour avoir des habits et des chemises; *Candide* lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne?

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriv dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes, qui avaient aussi perdu leurs Etats par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais *Candide* ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère *Cunégonde* à Constantinople.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Candide à Constantinople.

Le fidelle *Cacambo* avait déjà obtenu du pa turc qui allait reconduire le sultan *Achm* à Constantinople, qu'il recevrait *Candide* et *Ma tin* sur son bord. L'un et l'autre s'y rend après s'être prosternés devant sa misérable hau tesse. *Candide* chemin fesant disait à *M* Voilà pourtant six rois détrônés, avec qui nou

avo

avons ſoupé, et encore dans ces ſix rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de *Cunégonde*. Mon cher *Martin*, encore une fois, *Pangloſs* avait raiſon, tout eſt bien. Je le ſouhaite, dit *Martin*. Mais, dit *Candide*, voilà une aventure bien peu vraiſemblable que nous avons eue à Veniſe. On n'avait jamais vu ni ouï conter que ſix rois détrônés ſoupaſſent enſemble au cabaret. Cela n'eſt pas plus extraordinaire, dit *Martin*, que la plupart des choſes qui nous ſont arrivées. Il eſt très-commun que des rois ſoient détrônés; et à l'égard de l'honneur que nous avons eu de ſouper avec eux, c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine *Candide* fut-il dans le vaiſſeau, qu'il ſauta au cou de ſon ancien valet, de ſon ami *Cacambo*: Hé bien, lui dit-il, que fait *Cunégonde*? Eſt-elle toujours un prodige de beauté? M'aime-t-elle toujours? Comment ſe porte-t-elle? Tu lui as ſans doute acheté un palais à Conſtantinople?

Mon cher maître, répondit *Cacambo*, *Cunégonde* lave les écuelles ſur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très-peu d'écuelles; elle eſt eſclave dans la maiſon d'un ancien ſouverain nommé *Ragotski*, à qui le grand-turc donne trois écus par jour dans ſon aſile: mais ce qui eſt bien plus triſte, c'eſt qu'elle a perdu ſa beauté, et qu'elle eſt devenue horriblement laide. Ah! belle ou laide, dit *Candide*, je ſuis

honnête homme, et mon devoir eft de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état fi abject avec les cinq ou fix millions que tu avais emportés ? Bon, dit *Cacambo*, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux au fenateur *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mafcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, gouverneur d Buénos-Aires, pour avoir la permiffion de r prendre mademoifelle *Cunégonde ?* Et un pi ne nous a-t-il pas bravement dépouillés d tout le refte ? Ce pirate ne nous a-t-il pa menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari ? *Cunégonde* et la vieille fervent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi je fuis efclave du fultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! dit *Candide*. Mais après tout, j'ai encore quelques diamans ; je délivrerai aifément *Cunégonde*. C'eft bien dommage qu'elle foit devenue fi laide.

Enfuite fe tournant vers *Martin* : Que penfez-vous, dit-il, qui foit le plus à plaindre, de l'empereur *Achmet*, de l'empereur *Ivan*, du roi *Charles-Edouard*, ou de moi ? Je n'en fais rien, dit *Martin* ; il faudrait que je fuffe dans vos cœurs pour le favoir. Ah, dit *Candide*, fi *Pangloſs* était ici, il le faurait, et nous l'apprendrait. Je ne fais, dit *Martin*, avec quelles balances votre *Pangloſs* aurait pu pefer les infortunes des hommes, et apprécier leurs douleurs. Tout ce que je préfume, c'eft qu'il y a des millions

d'hommes ſur la terre cent fois plus à plaindre que le roi *Charles-Edouard*, l'empereur *Ivan*, et le ſultan *Achmet*. Cela pourrait bien être, dit *Candide*.

On arriva en peu de jours ſur le canal de la mer Noire. *Candide* commença par racheter *Cacambo* fort cher; et ſans perdre de temps il ſe jeta dans une galère, avec ſes compagnons, pour aller ſur le rivage de la Propontide, chercher *Cunégonde*, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le lévanti patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf ſur leurs épaules nues; *Candide*, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs viſages défigurés lui parurent avoir un peu de reſſemblance avec *Pangloſs* et avec ce malheureux jéſuite, ce baron, ce frère de mademoiſelle *Cunégonde*. Cette idée l'émut et l'attriſta. Il les conſidéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à *Cacambo*, ſi je n'avais pas vu pendre maître *Pangloſs*, et ſi je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce ſont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron et de *Pangloſs* les deux forçats pouſſèrent un grand cri, s'arrêtèrent ſur leur banc et laiſſèrent tomber leurs rames. Le lévanti patron accourait ſur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, ſeigneur, s'écria *Candide*, je vous donnerai tant

d'argent que vous voudrez. Quoi ! c'est i *dide !* disait l'un des forçats ; quoi ! c'est *C.* disait l'autre. Est-ce un songe ? dit *C.* veillé je ? suis-je dans cette galère ? Est monsieur le baron que j'ai tué ? est-ce là n *Pangloss* que j'ai vu pendre ?

C'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes, répon daient-ils. Quoi ! c'est-là ce grand philosophe disait *Martin*. Eh ! monsieur le lévanti patron dit *Candide*, combien voulez-vous d'argent pou la rançon de M. de *Thunder-ten-tronckh*, un premiers barons de l'empire ; et de M. *Pang* le plus profond métaphysicien d'Allemagne ? Chien de chrétien, répondit le lévanti patron, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons et des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez, Monsieur ; remenez-moi comme un éclair à Constantinople, et vous serez payé *sur* le champ. Mais, non, menez-moi chez mademoiselle *Cunégonde*. Le lévanti patron, sur la première offre de *Candide*, avait déjà tourné la proue vers la ville, et il fesait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron et *Pangloss*. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron ? et vous mon cher *Pangloss*, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu ? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ? disait le baron. Oui, répondait *Cacambo*. Je

donc mon cher *Candide*, s'écriait *Panglofs*. *de* leur préfentait *Martin* et *Cacambo*. Ils raffaient tous, ils parlaient tous à la fois. ère volait, ils étaient déjà dans le port. On ir un juif à qui *Candide* vendit pour cin- mille fequins un diamant de la valeur de nille, et qui lui jura par *Abraham* qu'il ouvait donner davantage. Il paya inconti- rançon du baron et de *Panglofs*. Celui-ci aux pieds de fon libérateur et les baigna mes ; l'autre le remercia par un figne de et lui promit de lui rendre cet argent à la re occafion. Mais eft-il bien poffible que ur foit en Turquie? difait-il. Rien n'eft fi e, reprit *Cacambo*, puifqu'elle écure la le chez un prince de Tranfilvanie. On fit t venir deux juifs ; *Candide* vendit encore amans ; et ils repartirent tous dans une galère pour aller délivrer *Cunégonde*.

HAPITRE XXVIII.

i arriva à Candide, à Cunégonde, à Panglofs, à Martin, etc.

ON, encore une fois, dit *Candide* au baron; , mon révérend père, de vous avoir don- grand coup d'épée au travers du corps. arlons plus, dit le baron ; je fus un peu f, je l'avoue; mais puifque vous voulez par quel hafard vous m'avez vu aux galè- vous dirai qu'après avoir été guéri de ma e par le frère apothicaire du collége, je

fus attaqué et enlevé par un parti espagno
me mit en prison à Buénos-Aires dans le t
que ma sœur venait d'en partir. Je deman
retourner à Rome auprès du père général. J
nommé pour aller servir d'aumônier à Co
tinople auprès de monsieur l'ambassadeu
France. Il n'y avait pas huit jours que j'
entré en fonction, quand je trouvai sur l
un jeune icoglan très-bien fait. Il fesai
chaud : le jeune homme voulut se baigne
pris cette occasion de me baigner aussi. J
savais pas que ce fût un crime capital po
chrétien d'être trouvé tout nu avec un j
musulman. Un cadi me fit donner cent c
de bâton sur la plante des pieds, et me
damna aux galères. Je ne crois pas qu'o
fait une plus horrible injustice. Mais je
drais bien savoir pourquoi ma sœur est da
cuisine d'un souverain de Transilvanie ré
chez les Turcs ?

Mais vous, mon cher *Pangloss*, dit *Can*
comment se peut-il que je vous revoie ? l
vrai, dit *Pangloss*, que vous m'avez vu pen
je devais naturellement être brûlé ; mais
vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on
me cuire : l'orage fut si violent qu'on désel
d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on n
mieux faire : un chirurgien acheta mon co
m'emporta chez lui et me disséqua. Il
d'abord une incision cruciale depuis le no
jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoi
plus mal pendu que je l'avais été. L'exécu

des hautes œuvres de la ſainte inquiſition, lequel était ſous-diacre, brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée et gliſſa mal, elle fut nouée, enfin je reſpirais encore : l'inciſion cruciale me fit jeter un ſi grand cri que mon chirurgien tomba à la renverſe, et croyant qu'il diſſéquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore ſur l'eſcalier en fuyant Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voiſin ; elle me vit ſur la table étendu avec mon inciſion cruciale : elle eut encore plus de peur que ſon mari, s'enfuit et tomba ſur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui diſait au chirurgien : Mon bon, de quoi vous aviſez-vous auſſi de diſſéquer un hérétique ? ne ſavez-vous pas que le diable eſt toujours dans le corps de ces gens-là ? je vais vîte chercher un prêtre pour l'exorciſer. Je frémis à ces propos, et je ramaſſai le peu de forces qui me reſtaient pour crier : Ayez pitié de moi ! Enfin le barbier portugais s'enhardit ; il recouſut ma peau ; ſa femme même eut ſoin de moi ; je fus ſur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, et me fit laquais d'un chevalier de Malthe qui allait à Veniſe : mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au ſervice d'un marchand vénitien, et je le ſuivis à Conſtantinople.

Un jour il me prit fantaiſie d'entrer dans une moſquée ; il n'y avait qu'un vieux iman et une jeune dévote très-jolie qui diſait ſes patenôtres :

ſa gorge était toute découverte : elle avait
ſes deux tetons un beau bouquet de tulipes,
roſes, d'anémones, de renoncules, d'hy
et d'oreilles d'ours : elle laiſſa tomber ſon
quet ; je le ramaſſai, et je le lui remis avec
empreſſement très-reſpectueux. Je fus
temps à le lui remettre que l'iman ſe
colère, et voyant que j'étais chrétien, il c
l'aide. On me mena chez le cadi, qui me fit
ner cent coups de lattes ſur la plante des p
et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné
ſément dans la même galère et au même b
que monſieur le baron. Il y avait dans cette
lère quatre jeunes gens de Marſeille, cinq
tres napolitains et deux moines de Corfou, q
nous dirent que de pareilles aventures
vaient tous les jours. Monſieur le bar te
dait qu'il avait eſſuyé une plus grande injuſtic
que moi : je prétendais moi, qu'il était l cou
plus permis de remettre un bouquet ſur
d'une femme que d'être tout nu avec un ic
Nous diſputions ſans ceſſe, et nous recevion
vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorſ
l'enchaînement des événemens de cet uni
vous a conduit dans notre galère, et que v
nous avez rachetés.

Hé bien, mon cher *Pangloſs*, lui dit *Cand*
quand vous avez été pendu, diſſéqué, roué
coups, et que vous avez ramé aux galères, e
vous toujours penſé que tout allait le
du monde ? Je ſuis toujours de mon pr
ſentiment, répondit *Pangloſs* ; car enfin je
philoſophe,

philosophe, il ne me convient pas de me dédire, *Leibnitz* ne pouvant pas avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi-bien que le plein et la matière subtile.

CHAPITRE XXIX.

Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

PENDANT que *Candide*, le baron, *Pangloss*, *Martin* et *Cacambo* contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du prince de Transilvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent *Cunégonde* et la vieille qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant *Candide* en voyant sa belle *Cunégonde* rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa *Candide* et son frère: on embrassa la vieille: *Candide* les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage; la vieille proposa à *Candide* de s'en accommoder,

en attendant que toute la troupe eût une meill
deſtinée. *Cunégonde* ne ſavait pas qu'elle ét
enlaidie, perſonne ne l'en avait avertie : e
ſouvenir *Candide* de ſes promeſſes avec un
abſolu que le bon *Candide* n'oſa pas la refu
ſignifia donc au baron qu'il allait ſe marier ave
ſœur. Je ne ſouffrirai jamais, dit le baron, u
baſſeſſe de ſa part, et une telle inſolence
vôtre ; cette infamie ne me ſera jamais repro
les enfans de ma ſœur ne pourraient entrer
les chapitres d'Allemagne. Non, jamais
n'épouſera qu'un baron de l'empire. *Cunégo*
jeta à ſes pieds et les baigna de larmes ; il fut
flexible. Maître fou, lui dit *Candide*, je
réchappé des galeres, j'ai payé ta rançon,
payé celle de ta ſœur ; elle lavait ici des écuell
elle eſt laide, j'ai la bonté d'en faire ma fe
et tu prétends encore t'y oppoſer : je te retue
ſi j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer enco
dit le baron, mais tu n'épouſeras pas ma ſœur
mon vivant.

CHAPITRE XXX.

Concluſion.

CANDIDE dans le fond de ſon cœur n'av
aucune envie d'épouſer *Cunégonde* ; mais l'im
tinence extrême du baron le déterminait à
clure le mariage, et *Cunégonde* le preſſait ſi vi
ment qu'il ne pouvait s'en dédire. Il conſ
Pangloſs, *Martin* et le fidelle *Cacambo*. P
fit un beau mémoire, par lequel il prouvait

baron n'avait nul droit ſur ſa ſœur, et qu'elle pouvait ſelon toutes les lois de l'empire épouſer *Candide* de la main gauche. *Martin* conclut à jeter le baron dans la mer; *Cacambo* décida qu'il fallait le rendre au lévanti patron, et le remettre aux galères; après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaiſſeau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à ſa ſœur; la choſe fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaiſir d'attraper un jéſuite et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de déſaſtres, *Candide* marié avec ſa maîtreſſe, et vivant avec le philoſophe *Pangloſs*, le philoſophe *Martin*, le prudent *Cacambo* et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui reſta plus rien que ſa petite métairie; ſa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et inſupportable: la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaiſe humeur que *Cunégonde*. *Cacambo* qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Conſtantinople, était excédé de travail et maudiſſait ſa deſtinée. *Pangloſs* était au déſeſpoir de ne pas briller dans quelque univerſité d'Allemagne. Pour *Martin*, il était fermement perſuadé qu'on eſt également mal partout; il prenait les choſes en patience. *Candide*, *Martin* et *Pangloſs* diſputaient quelquefois de métaphyſique et de morale. On voyait ſouvent paſſer ſous les fenêtres de la métairie des bateaux

chargés d'effendis, de bachas, de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum: on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour: on voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la sublime Porte. Ces spectacles fesaient redoubler les dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire: Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire? C'est une grande question, dit *Candide*.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et *Martin* sur-tout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. *Candide* n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. *Pangloss* avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours et n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer *Martin* dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais *Candide* et d'embarrasser *Pangloss*. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie

Paquette et le frère *Giroflée*, qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vîte mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère *Giroflée* s'était fait turc. *Paquette* continuait son métier par-tout, et n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit *Martin* à *Candide*, que vos présens seraient bientôt dissipés, et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et *Cacambo*, et vous n'êtes pas plus heureux que frère *Giroflée* et *Paquette*. Ah, ah, dit *Pangloss* à *Paquette*, le ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil et une oreille? Comme vous voilà faite! eh qu'est-ce que ce monde! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très-fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; *Pangloss* porta la parole, et lui dit: Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé?

De quoi te mêles-tu, dit le derviche? est-ce-là ton affaire? Mais, mon révérend père, dit *Candide*, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? quand sa hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? Que faut-il donc faire, dit *Pangloss*? Te taire,

dit le derviche. Je me flattais, dit *Pangloſs*, raiſonner un peu avec vous de, effets et ſes, du meilleur des mondes poſſibles, gine du mal, de la nature de l'ame et de l monie préétablie. Le derviche à ces mots ferma la porte au nez.

Pendant cette converſation, la nouv répandue qu'on venait d'étrangler à Co nople deux viſirs du banc et le muphti, et q avait empalé pluſieurs de leurs amis. Cette c trophe feſait par-tout un grand bruit pen quelques heures. *Pangloſs*, *Candide* et *Mar* en retournant à la petite métairie, rencontrè un bon vieillard qui prenait le frais à ſa po ſous un berceau d'orangers. *Pangloſs*, qui é auſſi curieux que raiſonneur, lui demanda c ment ſe nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en ſais rien, répondit le bon-hon et je n'ai jamais ſu le nom d'aucun mupht d'aucun viſir. J'ignore abſolument l'aventure vous me parlez; je préſume qu'en général ceux qui ſe mêlent des affaires publiques périſſent q quefois miſérablement, et qu'ils le mérit mais je ne m'informe jamais de ce qu'on a Conſtantinople; je me contente d'y vendre les fruits du jardin que je cultive. A dit ces mots, il fit entrer les étrangers da maiſon: ſes deux filles et ſes deux fils leur pre tèrent pluſieurs ſortes de ſorbets qu'ils feſa eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cedra confit, des oranges, des citrons, des limons, des nas, des piſtaches, du café de Moka qui n'e

point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de *Candide*, de *Pangloss* et de *Martin*.

Vous devez avoir, dit *Candide* au turc, une vaste et magnifique terre? Je n'ai que vingt arpens, répondit le turc; je les cultive avec mes enfans; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du turc. Il dit à *Pangloss* et à *Martin*: Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit *Pangloss*, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes. Car enfin *Eglon* roi des Moabites fut assassiné par *Aod*: *Absalon* fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi *Nadab*, fils de *Jéroboam*, fut tué par *Baza*; le roi *Ela* par *Zambri*, *Ochosias* par *Jehu*, *Attalia* par *Joïada*; les rois *Joachim*, *Jéchonias*, *Sédécias* furent esclaves. Vous savez comment périrent *Crésus*, *Astyage*, *Darius*, *Denys* de Syracuse, *Pyrrhus*, *Persée*, *Annibal*, *Jugurtha*, *Arioviste*, *César*, *Pompée*, *Néron*, *Othon*, *Vitellius*, *Domitien*, *Richard II* d'Angleterre, *Edouard II*, *Henri VI*, *Richard III*, *Marie Stuart*, *Charles I*, les trois *Henri* de France, l'empereur *Henri IV*? Vous savez..... Je sais aussi, dit *Candide*, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit *Pangloss*; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut*

operaretur eum, pour qu'il travaillât; ce qui pı que l'homme n'eſt pas né pour le repos. Travaill ſans raiſonner, dit *Martin*, c'eſt le ſeul mo de rendre la vie ſupportable.

Toute la petite ſociété entra deſſein; chacun ſe mit à exer petite terre rapporta beaucoup. *Cun* e à la vérité bien laide; mais elle devin lente pâtiſſière; *Paquette* broda; la vieil ſoin du linge. Il n'y eut pas juſqu'à frère *Gir* qui ne rendît ſervice; il fut un très-bon menu et même devint honnête homme: et *Pa* diſait quelquefois à *Candide*: Tous les évé ſont enchainés dans le meilleur des mon ſibles; car enfin ſi vous n'aviez pas été ch d'un beau château à grands coups de pied dan derrière, pour l'amour de mademoiſelle *Cu gonde*, ſi vous n'aviez pas été mis à l'inquiſiti ſi vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied vous n'aviez pas donné un bon coup baron, ſi vous n'aviez pas perdu tous v du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez ici des cédras confits et des piſtaches. Cela bien dit, répondit *Candide*, mais il faut culti notre jardin.

Fin de Candide ou l'Optimiſme, et du T premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.

